DE LA CONSERVATION DES ENFANS.

DE LA
CONSERVATION
DES ENFANS,

34876

Ou les moyens de les fortifier, de les préserver & guérir des maladies, depuis l'instant de leur existence, jusqu'à l'âge de puberté.

Par M. RAULIN, Docteur en Médecine, Conseiller Médecin ordinaire du Roi, Censeur Royal, de la Société Royale de Londres; des Académies des Belles-Lettres, Sciences & Arts, de Bordeaux & de Rouen, & de celle des Arcades de Rome.

TOME PREMIER,
SECONDE PARTIE.

Spes gentis & robur.

A PARIS,
Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe.

M. DCC. LXVIII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

ECOLE DE MEDECINE DE PARIS

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE V.

Maladies du dernier temps de la grossesse.

LA matrice a pris un si grand diametre, elle est devenue d'un poids si considérable dans le dernier temps de la grossesse, qu'elle ne peut que comprimer extrêmement tous les visceres & tous les organes auxquels elle aboutit. Lorsque ses ligamens larges n'ont pas cédé suffisamment à sa dilatation, elle se porte vers la région épygastrique, bien plus que dans le second temps. Toutes les incommodités alors, tous les dérangemens & tous les symptomes qui se démontroient dans les organes des digestions, dans les visceres qui y con-

Maladies du dernier temps.

Etat de la matrice.

Ses effets.

courent, & dans ceux de la poitrine, augmentent, se multiplient, & deviennent propres au dernier temps de la grossesse. Si les tiraillemens occasionnés dans le troisieme temps de la grossesse par le volume de la matrice, ou par son relâchement, causoient déja dans le second temps, des désordres dans les entrailles, dans la région épygastrique, dans les hypocondriaques, &c. ils doivent augmenter dans le troisieme, à proportion du progrès, de l'augmentation & de la durée de leurs causes. Ces états non naturels de la matrice, produisent dans le dernier temps, d'autres accidens qui lui sont propres; je ne ferai ici que présenter les plus graves; tous les autres dépendent des mêmes principes, ils ne different entr'eux que selon le plus ou le moins d'importunité, de violence, ou de danger.

Lorsque le poids de la matrice comprime la vessie, il en survient des

difficultés d'uriner, ou des incontinences d'urine, selon les parties de ce viscere qui souffrent de la compression. Lorsque la compression est générale, la vessie ne peut pas se dilater pour contenir l'urine; pour peu qu'elle en contienne dans sa cavité, ce fluide est déterminé vers le canal de ce viscere; il y cause des irritations & suscite des besoins presque continuels d'uriner. Cet accident arrive principalement vers la fin de la grossesse, temps auquel la vessie est plus comprimée que dans tout autre; c'est la raison pour laquelle les femmes dans cet état, urinent presque à chaque instant. Si le col de la vessie est comprimé par le poids de la matrice trop relâchée, la vessie se remplir d'urine dont elle ne peut point se décharger, parce que son sphincter ne peut pas s'ouvrir pour lui donner passage. Dans cette circonstance, comme dans toute autre, où l'urine

Effets de sa compression sur la vessie.

acquiert une âcreté considérable, elle irrite vivement la vessie, elle concourt par cette irritation au resserrement de son col, & à produire la dysurie, ou la strangurie, selon les différens degrés de l'irritation qu'elle cause. Si enfin l'âcreté de l'urine devient plus considérable, elle forme une suppression totale, & souvent une inflammation dans les membranes qui la contiennent.

Observation. Mauriceau observe que quelquefois, vers la fin de la grossesse, la matrice s'étant élevée jusqu'au-dessus du fond de la vessie, elle pousse en bas ce viscere, jusqu'au point de faire rider tout son col, par de grands plis qui se font en travers. Ces plis retiennent ordinairement quelques gouttes d'urine, qui devient si âcre, qu'elle cause des besoins fréquens d'uriner, avec des cuissons, des épreintes, & des douleurs presqu'aussi vives que celles qui proviendroient d'ul-

ceres au col de la vessie. Ces symptomes sont bien plus graves lorsqu'ils sont excités ou produits par des pierres, ou par des matieres graveleuses ; les irritations, les épreintes, & les douleurs sont alors insupportables.

La constipation est très-fréquente, & comme d'habitude, dans le dernier temps de la grossesse ; elle provient de ce que la matrice comprimant le rectum contre l'os *sacrum*, empêche les matieres fécales de parvenir jusqu'à cet intestin ; elles sont retenues dans les gros boyaux où elles se condensent & se durcissent, par l'effet de la chaleur, & à l'occasion de la dissipation des humeurs qui les tenoient molles, délayées & coulantes. Il survient de ces causes, différens degrés de constipation, selon la densité que ces matieres ont acquise, & selon les obstacles que le poids de la matrice oppose à leur expulsion. Constipation, ses effets.

L'engorgement des hémorrhoïdes

Hémorrhoïdes, leurs causes.

dans la grossesse, peut avoir différentes causes ; la plus ordinaire est la compression que fait la matrice sur les vaisseaux hémorrhoïdaux, à l'occasion du relâchement de ses ligamens. Cette compression gêne le retour du sang par les veines, leurs membranes & leurs calibres en sont dilatés, ils deviennent douloureux, ils s'ouvrent par leurs bouts, ou leurs membranes se rompent, & ils rendent du sang. La même compression sur les visceres du bas-ventre, suffit seule pour gonfler les vaisseaux hémorrhoïdaux ; la gêne de la circulation du sang, dans les visceres comprimés, fait que ce fluide se porte avec plus d'abondance vers les parties voisines ; il aboutit principalement aux hémorrhoïdes qui ont des communications éloignées, prochaines, ou immédiates, avec tous les vaisseaux des visceres de cette cavité. Comme les excrémens durcissent dans

les boyaux, dans le dernier temps de la grossesse, les grands efforts que les femmes sont obligées de faire pour obtenir leurs gardes-robes, compriment les vaisseaux des entrailles & des autres visceres, le sang en est chassé, il se porte aux hémorrhoïdes avec abondance, les gonfle, les rend douloureuses; c'est également de ces causes que proviennent les coliques fréquentes, auxquelles sont sujettes les femmes enceintes dans le dernier temps de la grossesse.

Lorsque la matrice comprime les veines crurales & les saphenes qui rapportent aux iliaques le sang des extrémités inférieures, pour le conduire dans la veine cave; la progression de ce liquide est retardée dans ces veines, il les engorge, les dilate & les rend douloureuses. Cet engorgement se communique aux vaisseaux voisins; il en survient des bouffissures & des varices, quelquefois dan- Effets de la compression des veines crurales. Bouffissures, varices.

gereuses. Les vaisseaux qui rapportent la lymphe de ces extrémités, s'engorgent aussi par une suite de la même cause ; ce fluide étant arrêté dans sa progression, transude par les pores des membranes de ses propres vaisseaux, ou bien il s'échappe par leurs bouts & se répand dans le tissu cellulaire. C'est de-là que proviennent les œdématies qui s'étendent de proche en proche, des pieds aux jambes, de celles-ci aux cuisses, & quelquefois jusqu'aux grandes levres. Cette enflure œdémateuse des grandes levres est ordinairement transparente comme celle qui fait l'hydrocelle ; c'est par cette transparence qu'on la distingue du gonflement des mêmes parties qui survient vers le temps des couches, & qui est ordinairement un symptome de l'inflammation de la matrice ; il est lui-même inflammatoire, douloureux & mortel, selon le sentiment d'Hippocrate.

L'écoulement de férosités par le vagin, dans les femmes grosses, doit être regardé comme provenant d'une fausse hydropisie de la matrice. Cet écoulement est occasionné par la compression que fait la matrice sur les visceres voisins, & par les résistances que ces visceres lui opposent. Cette compression réciproque gêne la circulation du sang dans tous les vaisseaux qui y sont intéressés; la férosité de ce liquide s'unit & s'échappe par leurs pores, s'insinue dans ceux de la matrice & de ses ligamens, & s'épanche dans sa cavité. Il n'est point de doute que ces férosités ne puissent également provenir des liquides qui circulent dans la matrice elle-même; comme ses pores sont relâchés, surtout dans les femmes pituiteuses, dans celles qui ont des fleurs-blanches & qui ont eu plusieurs enfans, la férosité trouve plus de facilité à s'échapper par ces pores, qu'à suivre la route

Ecoulemens de férosités.

Ses causes.

générale de la circulation dans les labyrinthes infinis que forment les vaisseaux de ce viscere. Lorsque la sérosité est épanchée en assez grande quantité dans la cavité de la matrice, pour gêner en elle les fonctions de la nature, elle lui facilite une issue par le vagin.

Temps ordinaire où il survient.

Les écoulemens de cette espece surviennent ordinairement un mois ou deux avant l'accouchement; Mauriceau en rapporte des exemples: j'en ai vu plusieurs de cette nature, je n'en rapporterai que le suivant. Une femme âgée d'environ quarante ans devint enceinte au commencement de l'année 1763; elle avoit déja eu sept enfans; elle étoit extrêmement grasse & d'un tempérament pituiteux; elle menoit une vie très-sédentaire, & peut-être étoit-elle trop paresseuse pour faire de l'exercice, car elle ne cessoit pas de dire qu'il lui étoit nuisible. Depuis le commencement de sa grossesse

elle avoit des fleurs-blanches abondantes, elles étoient modérées auparavant. Vers le sixieme mois de la grossesse les fleurs-blanches diminuerent, & l'abdomen prit en peu de temps un volume considérable; il étoit plus gros au commencement du septieme mois, qu'il ne l'avoit été dans les autres grossesses au terme de l'accouchement. Le vingtieme jour du huitieme mois il survint un écoulement d'un fluide séreux, roussâtre, qui fut précédé pendant quelques heures de douleurs peu considérables aux reins & à la région hypogastrique. Le quatrieme jour le volume du ventre parut être moins considérable; l'écoulement de sérosités se soutenoit assez abondant; il dura en tout douze jours. Dès que le ventre fut moins tendu, les mouvemens du fœtus devinrent plus sensibles, plus fréquens & plus libres: l'accouchement eut lieu au terme ordinaire, il fut des

Observation sur les écoulemens séreux.

plus heureux; l'enfant jouit encore aujourd'hui d'une santé parfaite.

Il est essentiel d'observer que la liqueur de l'amnios s'écoula immédiatement avant la couche, & en aussi grande quantité qu'elle devoit l'être; j'ai toujours fait la même observation dans des cas semblables.

Ecoulemens séreux différens de la liqueur de l'amnios.

C'est une erreur de penser que des écoulemens de la nature de celui que je viens de décrire, puissent être fournis par la liqueur de l'amnios; cette liqueur ne peut pas se répandre sans qu'il s'en suive une couche heureuse ou malheureuse, selon les circonstances. Mauriceau accoucha une femme qui, un mois avant sa couche, avoit eu une évacuation séreuse d'environ trois chopines; il fut obligé pour l'accoucher plus promptement de rompre les membranes qui contenoient les véritables eaux de l'enfant. Il paroît par ces Observations, que les eaux qui s'évacuent ainsi ex-

traordinairement chez les femmes enceintes, proviennent de fausses hydropisies de matrice, & non pas de la liqueur contenue dans l'amnios.

Les spasmes de la matrice sont des contractions violentes, des parties membraneuses, nerveuses & musculeuses de ce viscere, & de ses ligamens. Cette maladie des femmes grosses est souvent funeste au fœtus; elle se présente comme un phénomene qui annonce le danger dont elle menace. La matrice se roidit & se gonfle, ses ligamens se contractent; elle s'éleve par l'effet de la convulsion vers la région épygastrique, où elle forme une bosse sphérique très-sensible à la vue. Cette bosse est d'une dureté qui marque sous la main la force de la contraction qui la forme; elle comprime les entrailles & les visceres. Cette compression intéresse le diaphragme, gêne la respiration & interrompt ou suspend la circulation

Spasmes de la matrice.

Leurs effets sur le fœtus.

Leurs signes.

Leurs symptomes.

des liquides dans les vaisseaux qu'elle comprime, ou qu'elle efface pendant sa durée. Il en survient à la mere des inquiétudes, des étouffemens, des abattemens des forces, des angoisses, & ordinairement des douleurs aux reins, aux membranes, & aux muscles de l'abdomen. Ces accidens seroient insupportables s'ils étoient de durée ; mais quelques minutes après que la matrice est parvenue au plus fort degré de contraction, elle se relâche insensiblement, reprend sa place ordinaire & la mere respire. Ces accidens commencent ordinairement à se déclarer vers le milieu de la grossesse ; ils sont plus fréquens dans le dernier mois que dans les autres ; j'en ai vu se succéder jusqu'à dix fois dans la journée.

Leurs causes. Les principales causes des spasmes de la matrice dans les femmes enceintes, sont une délicatesse & une irritabilité excessives des fibres qui

composent les plexus des visceres du bas-ventre ; des embarras formés dans les visceres qui communiquent avec la matrice, ou dans la matrice elle-même ; des sucs mal digérés, retardés ou retenus dans des capillaires membraneux par une vie molle & sédentaire, ou bien par la compression que fait la matrice sur les visceres du bas-ventre, dans le troisieme temps de la grossesse, ou par la résistance que ces visceres & les muscles de l'abdomen opposent à sa dilatation. La moindre de ces causes peut exciter des contractions spasmodiques dans les fibres membraneuses de la matrice ; le point d'appui de ces contractions particulieres étant établi, elles se succedent de proche en proche & deviennent enfin générales dans tout le corps de ce viscere. C'est ainsi que commencent les mouvemens convulsifs, les convulsions, les spasmes généraux ou particuliers, & c'est ainsi qu'ils s'accomplissent. X iv

Chûtes des femmes grosses.

La disposition des femmes à faire des chûtes, sur-tout lorsque la grossesse est avancée, provient de la compression que fait le grand volume de la matrice sur les muscles psoas & les iliaques qui gêne la flexion des cuisses. D'ailleurs le volume général de l'abdomen, & son fardeau, obligent la femme à porter le corps en arriere pour chercher & soutenir l'équilibre de gravitation général & particulier avec ses parties.

CHAPITRE VI.

Effets que produisent sur le fœtus les maladies du premier temps de la grossesse.

Effets des maladies du premier temps de la grossesse.

TOUS les êtres en général, chacun dans son espece, participent à la nature de leurs principes; les êtres organisés doivent approcher de la per-

fection, & ceux que le Créateur a regardés avec plus de complaisance, doivent être plus parfaits que les autres. On reconnoît l'homme à ces traits, son aspect frappe les sens, il les saisit & les satisfait. Les brutes, ces animaux qui ne sont guidés que par un instinct aveugle, sans d'autre sagacité que celle qu'ils tiennent de l'ordre de la matiere qui fait leur existence, & du mouvement qui la fait agir, se prêtent aux besoins de l'homme, ils l'aiment, le craignent, & le redoutent. Il semble qu'ils respectent en lui l'étincelle du feu qui l'anime, & qui lui donne la supériorité sur tous les êtres vivans. Ces avantages de l'homme l'annoncent tel qu'il devroit être, mais les prérogatives de sa liberté le séduisent souvent & lui font adopter les passions. Lorsqu'il se livre au penchant qu'elles lui inspirent, son existence en souffre & son essence en dégénere. Il est peu

Empire de l'homme sur les animaux brutes.

Mauvais effet des passions.

d'hommes, j'y comprends les deux ſexes, qui ſoient à l'abri des paſſions, & pluſieurs d'entr'eux regardent leurs excès avec complaiſance. On ne ſe livre à ces excès qu'aux dépens de ſoi-même ; ils débilitent les forces du corps, ils affoibliſſent celles de l'eſprit, ils l'égarent en le ſéduiſant, & rendent imparfait un être qui étoit fait pour la perfection.

L'homme dont la génération réſulte de tels principes, ne peut que participer à ce qu'ils ont de faux, de trompeur & de pernicieux ; ſes membres panchent d'avance vers la foibleſſe, ſes organes tendent à l'imperfection, & ſon eſprit participe à ces déſavantages humilians pour l'humanité.

Si l'embrion, lorſqu'il ſe forme dans le ſein de ſa mere, ou lorſqu'il eſt fécondé, eſt ourdi ou vivifié par des ſubſtances ainſi altérées, il participe à leurs vices, & il en conſerve

les empreintes dans tous les temps & dans tous les âges : on peut en modérer les effets par l'éducation physique, mais il est rare qu'on en tarisse la source. On affoiblit par des moyens semblables, les principes des maladies héréditaires. On en a vu guérir par les secours de l'art, lorsqu'elles étoient récentes ; la Nature s'est réservée la guérison de celles qui sont invétérées. L'art n'a jamais pu changer la couleur des Negres ; la Nature, lorsqu'ils sont hors de leur climat, trouve des ressources pour les blanchir à la quatrieme génération : elle en fait de même des maladies chroniques héréditaires, dont la guérison n'est pas à la portée des hommes.

Maladies héréditaires : leur guérison.

Le vomissement ébranle les muscles de l'abdomen, ils se contractent vivement ; les visceres sont comprimés par leur contraction, la matrice en reçoit des secousses qui portent sur le fœtus. Si par un effet assez or-

Effets du vomissement des femmes grosses.

dinaire des muscles utérins, lorsqu'ils se contractent, l'orifice de la matrice s'entr'ouvre, le fœtus est chassé par la violence de la contraction. La compression seule sur un fœtus dont les fibres & les vaisseaux sont mucilagineux, seroit en état de les coler, de les confondre les uns avec les autres, & de le faire périr. La violence de la toux produiroit son expulsion avec une facilité presque égale dans tout le ptemier temps de la grossesse, même dans le troisieme mois, parce que les racines du placenta sont encore trop foibles pour y résister. Lorsque ses racines se délâchent, quelque foible que soit leur adhérence, la perte du fœtus est inévitable.

Effets de la toux.

Le dégoût, l'appétit dépravé, l'appétit désordonné des femmes enceintes produisent bientôt dans la masse des liquides, des désordres qui affectent leur pureté, qui portent sur leur qualité, & qui en dérangent l'or-

Effet des appétits dépravés.

dre & le concours. C'est cependant de cette substance que le fœtus doit se nourrir ; c'est elle qui doit opérer le développemenr de ses parties, établir les principes de sa force & de sa foiblesse, former son tempérament, & en faire les différences.

J'ai observé que le fœtus, au commencement de la grossesse, ne se nourrit que d'une vapeur qui s'éleve de la matrice & pénetre dans sa substance. Si cette vapeur, qu'on doit regarder comme une quintessence animale, provient d'un principe altéré, dérangé, corrompu par des digestions irrégulieres ou perverties, peut-elle donner quelque perfection à un être naissant, qui ne peut en acquérir, ni subsister que par elle. Si l'on fait attention aux différens degrés d'appauvrissement de la masse des liquides, que produisent de mauvaises digestions & des appétits désordonnés dans les femmes enceintes, on con-

cevra combien le fœtus doit y prendre intérêt, combien il doit participer à ces vices, & à combien d'accidens ils le préparent.

Le fœtus ne pouvant être dans de telles circonstances, que foiblement soutenu par des ressources que la Nature prend dans un principe altéré & mal conditionné, périt dans un sein où il ne peut pas se développer. Si, malgré toute attente, il parvient à voir le jour, il n'en jouit que dans la langueur. S'il résiste à celle-ci, il conserve pendant sa vie des principes de débilité, d'incommodités, & souvent des maladies qui se répandent dans sa postérité, qui la font dégénérer & s'éteindre.

Effet de la cardialgie. La cardialgie, de sa nature, & par les effets qu'elle produit directement sur les organes des digestions, ne peut que déranger & pervertir leurs fonctions; il en résulte sur le fœtus les mêmes inconvéniens que peuvent

produire les mauvaises digeſtions. D'ailleurs, les ſouffrances générales & les irritations ſpaſmodiques qu'elle cauſe dans le ſyſtême nerveux, rendent irrégulieres toutes les fonctions de la mere ; comment celles du fœtus qui en dépendent, pourroient-elles atteindre au degré de perfection qui lui eſt néceſſaire pour proſpérer dans l'ordre de la Nature ? Plus la cardialgie eſt vive & fréquente, plus les feux qu'elle produit ſont violens, plus les liquides s'appauvriſſent, & plus les ſolides perdent de leur force, de leur ſoupleſſe & de leur élaſticité. Ces cauſes compliquées, ſi l'on n'y remédie pas dans leur principe, ſont autant de ſources de maladies chroniques qui font dépérir les enfans dans leur jeuneſſe, ou dans leur adoleſcence, lorſqu'ils n'ont pas ſuccombé aux premieres atteintes qu'ils en ont eues dans le ſein de leur mere,

Douleurs des femmes grosses, leur effet.

Les douleurs des femmes grosses, telles que les coliques, &c. n'ont lieu ordinairement qu'à l'occasion de leur délicatesse & de l'irritabilité de leurs fibres ; comme elles ont leur principale cause dans la matrice & dans ses ligamens, elles tiennent le fœtus dans la contrainte & souvent dans la souffrance. Ces douleurs en affectant les reins & les lombes, s'étendent en général dans tout le corps & se fixent dans quelqu'une de ses parties les plus sensibles, comme la tête, les mammelles, les gencives, &c. Lorsque ces parties souffrent vivement, les douleurs deviennent moins insupportables dans les autres ; cependant la pesanteur de tout le corps, les inquiétudes, les défaillances, marquent assez la souffrance générale. La variété ou le changement des douleurs de certaines parties à d'autres, est attribué communément à la fixation des humeurs ; c'est la raison qu'en donnent

nent des gens peu instruits. Les humeurs n'en sont la cause que par accident, en ce que leur circulation est embarrassée dans les parties souffrantes, par la crispation & par la roideur des fibres nerveuses & des membranes, seuls organes de la sensibilité, & seuls susceptibles d'une vive irritation. Les humeurs retenues dans quelque partie douloureuse augmentent les douleurs, je l'avoue, mais ce n'est que par une action passive dépendante de l'état des solides.

Les fibres nerveuses ont dans leur état naturel, un mouvement oscillatoire général, & concourant dans tout le corps & dans toutes ses parties, ce mouvement est plus rapproché & plus actif dans celles qui ont le plus de sensibilité, il y est aussi bien plus exposé à des dérangemens que dans d'autres moins sensibles. Pour peu que quelques oscillations deviennent irrégulieres dans ces par-

ties, par un excès de leur propre irritabilité, ou à l'occasion de quelque gêne, de quelqu'embarras dans leur propre substance, ou dans quelqu'une des parties membraneuses avec lesquelles elles ont des communications intimes ; elles y établissent un centre de mouvement d'oscillations irrégulieres. Ce centre d'irrégularité forme comme un centre d'attraction qui saisir & retient les mouvemens naturels des fibres & leur donne une tendence forcée, à laquelle il sert, pour ainsi dire, de point d'appui. Ce point d'appui est fortifié par des humeurs retenues dans les capillaires membraneux, à l'occasion de la crispation des fibres & du resserrement spasmodique des membranes de ces vaisseaux.

Effet des douleurs spasmodiques.

C'est ainsi que les douleurs spasmodiques s'établissent, & qu'elles deviennent générales ou particulieres dans quelque partie, selon que le sys-

tême des fibres nerveuses y est plus on moins généralemenr intéressé. Si ces causes particulieres des contractions nerveuses paroissent être trop foibles pour produire des douleurs, qu'on fasse attention que le dérangement général qui les occasionne dans une femme enceinte, foible ou valétudinaire, en fournit lui-même le principe en se particularisant. On sçait qu'une surprise, une crainte soudaine, & la simple atmosphere d'un animal antipatique, causent aux femmes délicates, des hoquets, des spasmes, des convulsions, des foiblesses des syncopes; après ces connoissances, on n'exigera pas que l'on donne plus d'étendue aux causes des douleurs des femmes grosses.

Le fœtus qui, selon Hippocrate, & d'après des Observations généralement reçues, participe aux maladies & aux incommodités de sa mere, peut-il être tranquille dans un sein

agité par la douleur ? La circulation des liquides peut-elle se faire de la matrice au fœtus, & de celui-ci à la matrice, sans trouble, sans retardement, ou sans irrégularité ? Des liquides altérés dans les vaisseaux de la mere, peuvent-ils donner la perfection à un être qui est formé de leur propre substance ? Le développement de cet être peut-il se faire au gré de la Nature au milieu de ces désordres ? L'intelligence humaine ne peut en cela que juger au désavantage de l'humanité ; on doit s'attendre, après de tels inconvéniens, à voir naître des enfans foibles, mal constitués, & difficiles à élever.

Effet du hoquet. Les vives contractions que font les muscles de l'abdomen, sur la matrice des femmes grosses qui sont tourmentées par des hoquets violens, donnent au fœtus des secousses dangereuses. Il est à craindre que dans le premier temps de la grossesse, il ne soit chassé

de ce viscere par la force des compressions auxquelles il est exposé, ou qu'il ne périsse par un effet des agitations qu'il y éprouve.

Les vertiges, par eux-mêmes, ne portent pas sur le fœtus, mais les causes qui les produisent, & les symptomes qui en proviennent, peuvent l'exposer aux mêmes accidens qui arrivent pendant la grossesse, à l'occasion des vices des digestions, ou du désordre des organes qui les operent. Des vertiges.

Les cours de ventre des femmes grosses, affectent différemment le fœtus, selon leurs différences. La lyenterie & la cœliaque privent le sang de sa nourriture, & les solides de la réparation de leurs pertes. La nécessité de la nutrition s'étend également sur les liquides & sur les solides; c'est une privation qui produit chez les femmes enceintes, le même effet qu'une diete trop sévere fait cons- Effets des cours de ventre des femmes grosses.

tamment sur les nourrices. J'ai observé, dans un autre Ouvrage, qu'après qu'elles ont jeûné vingt-quatre heures, leur lait devient jaune, âcre, & de mauvaise qualité. Le suc nourricier du fœtus prend le même caractere, lorsque le sang de sa mere n'est pas nourri, & que ses pertes ne sont pas réparées par un chyle propre à produire ces effets nécessaires. Les solides de la mere, dont la force & l'élasticité du ressort diminue sensiblement lorsque leurs pertes ne sont pas réparées, rendent toutes les fonctions irrégulieres ; les liquides en acquierent de plus en plus des vices dangereux, & le concours général & les particuliers fléchissent & dégénerent sensiblement.

La diarrhée. La diarrhée des femmes grosses, de quelqu'espece qu'elle soit, dérange les digestions, les détruit, & appauvrit la masse des liquides, par l'abondance de sérosités qu'on éva-

cue ordinairement dans cette maladie.

Ces différens cours de ventre ne peuvent qu'affoiblir le fœtus, faute d'une nourriture suffisante & propre à le soutenir. La Nature, bien loin de le développer, de le faire croître, est pour lui dans l'inertie, parce qu'elle manque des conditions nécessaires pour le nourrir & pour le faire prospérer. Lorsque les cours de ventre sont de durée, les ressources de la nature manquent totalement au fœtus & il périt. Il n'est pas possible qu'après un dépérissement considérable de la mere, l'enfant qui est dans son sein puisse voir le jour, sans avoir couru mille fois auparavant les risques de s'éteindre. S'il vient au monde dans la langueur, il la conserve après sa naissance; si jamais il devient homme; il jouit rarement du bonheur de ceux qui ont pris dans leur origine des tempéramens robustes.

La dyssenterie. La dyssenterie & ses symptomes n'intéressent pas moins le fœtus que sa mere. Cette maladie se manifeste dans les entrailles ; tous les viscères voisins y participent, & tout le corps s'en ressent. Le vice des digestions fait dégénérer le masse des liquides ; le suc nourricier du fœtus dégénere dans les mêmes proportions. La fievre trouble toutes les fonctions de la mere, celles du fœtus ne peuvent se faire que dans le désordre. Les douleurs des entrailles causent un éréthisme général, & une vive sensibilité dans les visceres du bas-ventre ; la matrice y participe, & le fœtus ne peut qu'en être vivement affecté. La phlogose & souvent l'inflammation des entrailles, dans la dyssenterie, causent des roideurs, & font de vives impressions dans les membranes & dans les fibres des visceres qui y répondent. Des sucs animaux dégénérés dans le canal intestinal, portent

la contagion dans toutes les parties avec lesquelles ils communiquent. Si la gangrene y survient, des miasmes corrompus impriment un vice qui leur est analogue, dans les parties poreuses des visceres où ils ont la facilité de pénétrer. Tous ces désordres rejaillissent sur le fœtus ; quel moyen qu'il puisse y résister s'ils sont de durée, ou s'ils deviennent extrêmes ?

Dans le tenesme, les épreintes saisissent & crispent les fibres des entrailles & celles des autres visceres du bas-ventre ; elles le mettent dans une contraction douloureuse, souvent vive & sensible. La matrice est très-susceptible d'irritation, & par conséquent très-exposée à ces accidens ; ils ne peuvent que porter sur le fœtus, l'inquiéter, troubler toutes ses fonctions, & s'opposer au développement de ses vaisseaux. Les efforts violens que l'on fait dans le tenesme, contractent vivement les muscles du bas- Le Tenesme.

ventre, ils portent leur principale force vers le fond de la matrice, la poussent vers son col & la compriment vivement. De telles compressions ne peuvent que mettre le fœtus dans la contrainte, & dans une détresse d'autant plus dangereuse pour sa vie, qu'elle se renouvelle souvent. S'il survient de l'inflammation, toutes les entrailles sont en souffrance, la fievre s'allume, il s'établit dans tous les visceres & dans tous les membres une irritation inquiete, la matrice y participe plus que tout autre viscere, parce qu'elle est contiguë avec le rectum, & que la souffrance de l'un est, pour ainsi dire, la souffrance de l'autre. On sent assez les risques que court le fœtus dans ces fâcheuses circonstances; il est rare qu'il survive à cette maladie lorsqu'elle est de durée.

Les évacuations périodiques des femmes grosses ne portent pas de

préjudice au fœtus, lorsqu'elles sont le produit de l'abondance des liquides dans des tempéramens robustes. Si ces évacuations n'excedent pas des justes proportions, elles sont plutôt salutaires que nuisibles; elles préservent les femmes des dérangemens qui pourroient survenir dans leur grossesse, si elles n'en étoient pas préservées par ce secours. Le fœtus ne peut qu'en retirer des avantages, sa nutrition en est mieux proportionnée, son développement se fait avec plus de facilité; la Nature avance sa moisson dans un champ libre & fécond, à l'abri des obstacles qui, souvent dans le commencement des grossesses, contrarient la sagesse de ses vues.

Effet des évacuations périodiques des femmes grosses.

Il n'en est pas de même des évacuations qui proviennent du relâchement des vaisseaux, elles affoiblissent la mere & dérobent au fœtus un suc nourricier nécessaire à son accroissement. Les pertes ou les hé-

Effet des pertes.

morrhagies considérables, abattent les forces & causent une atonie générale; elles ne peuvent être que graves à l'égard du fœtus, par elles-mêmes, & par les symptomes qui en sont les suites & les effets; elles deviennent fatales lorsqu'elles sont de durée.

Effets de la cachexie. Dans la cachexie, le fœtus est plus ou moins affecté, plus ou moins malade & en danger, selon les différens degrés de l'appauvrissement des liquides de la mere. Il est impossible qu'il puisse subsister dans une cachexie parfaite, & qu'il survive aux syncopes cachectiques lorsqu'elles sont considérables & fréquentes. S'il subsistoit parmi ces accidens, malgré toute vraisemblance, il perdroit la vie par l'hydropisie & le marasme qui sont les suites ordinaires de cette maladie.

CHAPITRE VII.

Effets que produisent sur le fœtus les maladies du second temps de la grossesse.

Lorsque les maladies du premier temps de la grossesse, continuent dans le second, la masse du sang s'appauvrit de plus en plus, & le ton des solides s'affoiblit dans la même proportion. Il ne peut résulter de ces vices des liquides & des solides, qu'un désordre général dans les fonctions, d'autant plus dangereux pour le fœtus, qu'il le fait dégénérer ou l'empêche de prospérer. Le suc nourricier qu'il reçoit de tels principes, étant déja mal conditionné, ne le nourrit qu'imparfaitement, ou ne le nourrit point; c'en est assez pour le faire périr avant

Effet des maladies du deuxieme temps de la grossesse.

qu'il ne voie le jour, ou pour le faire vivre avec des infirmités.

La toux. La toux, qui est propre au second temps de la grossesse, affecte extrêmement le fœtus, par un effet des contractions spasmodiques des muscles de la poitrine & du bas-ventre, & par la compression qu'ils font sur les capacités du thorax & de l'abdomen. La matrice qui, par son élévation vers l'estomac, cause la toux, est repoussée & chassée par les secousses qu'elle reçoit des muscles & des viscères qui portent vers son fonds; ces secousses ne peuvent qu'ébranler le fœtus, interrompre l'ordre successif de sa nutrition, faite violence aux racines vasculeuses qui joignent le placenta à la matrice, les ébranler, les détacher en partie, ou totalement. Dans le premier cas, le fœtus ne peut être qu'en souffrance, & toute souffrance est propre à le faire dégénérer. Dans les autres, il court

le risque d'être expulsé de la matrice, tant par la violence des secousses qne par la séparatiou du placenta qu'elles peuvent occasionner. Si le placenta se sépare totalement, il n'y a plus de ressource pour le fœtus; s'il ne se sépare qu'en partie, il s'y forme des phlogoses qui peuvent tendre à l'inflammation, ou des pertes de sang, capables de produire des épuisemens dangereux pour la mere & pour l'enfant.

La palpitation de cœur, lorsqu'elle est considérable & de durée, affecte toutes les fonctions. La circulation des liquides, déja gênée par la grossesse, ne se fait qu'avec peine dans les visceres du bas-ventre; elle est également gênée dans les autres. De telles irrégularités, dans les fonctions de la mere, sont en état de suspendre & même d'éclipser celles du fœtus. J'en ai vu deux exemples funestes, ils furent occasionnés par des palpi- La palpitation de cœur.

tations continuelles & si violentes qu'elles produisoient des étouffemens & des foiblesses fréquentes : elles cessèrent peu de minutes après les fausses couches. Lorsque les palpitations de cœur ne sont pas assez considérables pour faire périr le fœtus, elles le débilitent & le conduisent à la langueur.

Les aigreurs. Dans les aigreurs, les digestions se font mal; le chyle n'est pas bien conditionné; il n'est pas propre à réparer & à nourrir les liquides & les solides, dans l'ordre que la Nature l'exige; le fœtus ne peut que souffrir d'une nourriture imparfaite.

Les insomnies. Les insomnies rendent pesantes les oscillations des solides; une espece d'irritation, semblable à une douleur sourde qu'on a peine à distinguer, parce qu'elle est générale, se fait ressentir principalement dans les membranes, jusqu'au périoste des os, & jusques dans leur moelle. Cet état

des

des solides représente l'idée des fibres irritées, cependant foibles & gênées dans l'élasticité de leurs ressorts. Cette irritation générale retarde la circulation des liquides & la rend irréguliere. Il s'ensuit des pesanteurs des membres, des chaleurs internes, des inquiétudes générales; la fievre survient enfin si les insomnies sont portées trop loin. On comprend aisément ce qu'un tel état de la mere peut produire sur le fœtus, puisqu'il éprouve les mêmes désordres. Ils sont toujours proportionnés au dérangement des fonctions.

Le relâchement de la matrice, suppose déja une mauvaise disposition préexistente dans la femme grosse. Les symptomes du relâchement, ou les effets que la matrice produit par la lourdeur de son poids, en comprimant les visceres du bas-ventre, ou en tiraillant l'estomac & ceux de la poitrine, augmentent cette dispo- Relâchement de la matrice, ses effets.

sition ; il en arrive toujours quelqu'inconvénient qui intéresse la mere & le fœtus. La stupeur des hanches, la douleur des aînes, les engourdissemens des cuisses gênent le retour du sang vers le cœur, & celui de la lymphe vers ses réservoirs.

Le fœtus participe à tous ces symptomes, ils font obstacle à la liberté de son développement. Les irritations que font les urines sur les membranes de la vessie, lorsqu'elles sont retardées ou supprimées, produisent de vives douleurs, & tiennent le fœtus dans une souffrance qu'il ne supporteroit pas si ces accidens étoient de durée : ils le font toujours assez souffrir pour altérer ses fonctions, pour lui donner des inquiétudes, & le porter à s'agiter au point de détacher le placenta de la matrice. Ce cas n'est pas rare, on voit souvent des fausses couches à la suite des vives douleurs, sur-tout lorsque leur siege

principal est dans des viscères, ou dans des parties qui ont des communications immédiates avec la matrice ou avec ses ligamens.

CHAPITRE VIII.

Effets que produisent sur le fœtus les maladies du dernier temps de la grossesse.

Les incommodités & les maladies auxquelles le fœtus est exposé dans le dernier temps de la grossesse, sont à-peu-près les mêmes que celles que j'ai indiquées dans le second temps. Les accidens qui proviennent de la compression que fait la matrice placée trop haut, & ceux qu'elle produit lorsqu'elle est relâchée, doivent être plus considérables dans le dernier temps que dans le second, parce que le volume de ce viscère & sa

Effets des maladies du troisième temps de la grossesse.

pesanteur ont augmenté considérablement.

Effet du gonflement des vaisseaux hémorrhoïdaux.

Lorsque les vaisseaux hémorrhoïdaux sont gonflés par la seule compression de la matrice, sans que la masse du sang ait été viciée par les causes d'une grossesse laborieuse, le fœtus n'en est affecté que par des inquiétudes & des agitations. Les agitations du fœtus & ses inquiétudes ne proviennent alors que de ce que la matrice est en souffrance, parce que les vaisseaux sanguins qui communiquent avec les hémorrhoïdaux, sont gonflés & dans un état de phlogose qui gêne ou retarde la circulation du sang dans leurs capillaires. Cet état de phlogose des vaisseaux de la matrice rend ses membranes douloureuses; les causes de ces douleurs se communiquent au fœtus, par le moyen du cordon ombilical; d'ailleurs la sensibilité de ceux-ci, & de ceux du fœtus, est excité par l'irrita-

tion de ceux de la matrice. Il n'en faut pas davantage pour causer des inquiétudes & des agitations à un être naissant, dont la délicatesse est excessive.

Lorsque les hémorrhoïdes sont considérables, la mere ne dort pas; elle est dans des souffrances continuelles. Il ne se peut pas alors que les agitations du fœtus ne soient vives, & qu'elles ne l'exposent à des accidens quelquefois funestes. Ces agitations peuvent prématurer la séparation du placenta, totalement ou en partie. Dans le premier cas, la fausse couche est decidée; dans le second il survient des hémorrhagies dangereuses; la phlogose augmente les douleurs du fœtus, ses agitations en deviennent plus fortes, l'inflammation est bientôt générale & il périt.

Il peut arriver que, sans que le placenta se sépare de la matrice, le fœtus périsse par une fausse pléthore,

occaſionnée par le gonflement accidentel de ſes vaiſſeaux, à l'occaſion des hémorrhoïdes exceſſives de la mere. Il en eſt de même que dans certains accouchemens laborieux, où le fœtus vient au monde prêt à expirer, à l'occaſion de l'engorgement de ſes vaiſſeaux, occaſionné par la compreſſion qu'il a ſouffette dans l'accouchement : il périroit bientôt par l'effet de cet engorgement, ſi l'Accoucheur n'y remédioit pas dans l'inſtant de ſa naiſſance, en diminuant le volume de ſon ſang.

Lorſqu'il ſurvient des hémorrhoïdes dans le dernier temps de la groſſeſſe, à des femmes qui ont ſouffert, dans le premier temps, d'incommodités ou de maladies, qui ont fait dégénérer la maſſe des liquides, & qui ont débilité le ton des ſolides, il s'établit une cachexie, qui fait une nouvelle maladie pour le fœtus. Dans ce cas, outre les ſouffrances & les

inquiétudes auxquelles il est exposé par le gonflement des hémorrhoïdes, il est mal nourri & mal conditionné, & l'on ne peut concevoir sur sa conservation que de foibles espérances.

Les varices simples des extrémités inférieures, affectent peu le fœtus, du moins elles ne le rendent pas malade. On doit penser différemment lorsqu'elles sont nombreuses & accompagnées de phlogose ou d'inflammation. Lorsqu'elles sont parvenues à ce point elles sont très-douloureuses; elles causent des insomnies & des souffrances générales, sur-tout s'il y en a quelqu'une dans le vagin: tout alors participe à la douleur, le fœtus ne peut qu'en souffrir. Varices, leur effet.

Lorsque les extrémités inférieures deviennent œdémateuses, à l'occasion de la compression des vaisseaux & de leur engorgement, la circulation est gênée dans tout le corps, & la masse du sang s'appauvrit par la Œdeme des extrémités.

perte de sa sérosité. Si ces accidens ne surviennent que dans le dernier temps de la grossesse, par un effet du poids de la matrice, l'accouchement y remédie, il guérit en même-temps la mere & l'enfant.

Si l'oedématie qui a lieu dans le dernier temps de la grossesse, est un effet en même-temps de l'appauvrissement de la masse des liquides, & si cet appauvrissement a commencé dans les autres temps de la grossesse, le fœtus périt avant l'accouchement, ou il ne vient au monde que languissant.

Écoulement de sérosités. L'écoulement de sérosités qui se fait par la matrice, dans le dernier temps de la grossesse, ne porte pas préjudice au fœtus, au contraire, il le soulage en délivrant ce viscere, d'humeurs étrangeres qui s'étoient répandues dans sa cavité. De telles humeurs ramassées dans l'utérus pourroient nuire au fœtus dans le premier

temps de la grossesse, elles empêcheroient le placenta d'établir ses communications avec sa substance, & de s'y joindre. Cet épanchement ne se fait dans la matrice qu'à l'occasion de la compression qu'elle fait sur les autres viscères, c'est pourquoi il n'a lieu ordinairement que dans le second ou dans le dernier temps de la grossesse. Comme l'union du placenta avec la matrice est alors parfaite, les sérosités épanchées ne peuvent pas lui nuire. D'ailleurs, le placenta, le fœtus & ses membranes, remplissent exactement le fond de l'utérus, ses sérosités extravasées sont chassées de cette partie, elles ne se ramassent que vers le col de la matrice.

Je n'entends parler ici que de la fausse hydropisie de matrice, & non pas de la vraie; celle-ci dépend d'un appauvrissement général de la masse des liquides qui fait dégénérer le ton des solides, débilite leur ressort & Fausse hydropisie de la matrice.

intéresse toute la substance de la matrice, le placenta, le fœtus, ses membranes, jusqu'à la liqueur de l'amnios. Il n'est pas possible que le fœtus se nourrisse & prospere au milieu de ce désordre ; il languit dans le sein de sa mere, il y périt, ou il ne voit le jour que pour finir de s'éteindre.

Dans la fausse hydropisie de la matrice, les femmes ordinairement ne se portent point mal, si l'on en excepte l'incommodité que leur cause le volume extraordinaire de l'abdomen & sa pesanteur extrême. Lorsque la nature est surchargée de ces sérosités, elle s'en délivre quelque-temps avant l'accouchement, je l'ai déja observé. Ces eaux cependant restent quelquefois dans la matrice, jusqu'à ce que son orifice commence à se relâcher pour l'accouchement.

Effet des spasmes de la matrice. Les spasmes de la matrice, dans les derniers temps de la grossesse, sont de vraies convulsions de ce vis-

cere ; ils ne peuvent que diminuer sa cavité, comprimer le placenta, les membranes du fœtus, & le fœtus lui-même. Cette compression diminue la circulation des liquides, dans ses vaisseaux, force la liqueur de l'amnios de rompre l'équilibre où elle doit être avec sa continuation dans l'œsophage, & dans tout le canal intestinal ; elle y forme une obstruction générale, capable de faire périr le fœtus. D'ailleurs les vives secousses que le placenta reçoit dans ces circonstances, peuvent l'ébranler & rompre ses adhérences en tout ou en partie. J'ai vu des enfans résister à ces accidens, & d'autres en périr. J'ai pensé quelquefois, dans ces circonstances, qu'il devoit être moins nuisible au fœtus de participer lui-même au spasme général de la matrice, que de le supporter d'une maniere passive.

Entre plusieurs femmes grosses que j'ai vues attaquées de spasmes de la

matrice, il en est peu qui aient fait des couches heureuses, lorsqu'ils ont été violens pendant le dernier temps de la grossesse. Cependant il est des enfans actuellement existans qui ont été vivement fatigués par ces accidens dans le sein de leurs meres. J'ai observé que ceux qui en sont morts, ont péri avant le neuvieme mois, ou au terme de l'accouchement. L'avortement de ces derniers étoit ordinairement précédé d'hémorrhagies de la matrice qui duroient pendant quelques jours, & qui ne cessoient qu'après que la mere étoit délivrée. C'étoit une raison démonstrative que le placenta avoit été détaché, en partie, par les convulsions. Cependant j'ai vu des avortons qui avoient été expulsés par l'effet des convulsions, sans que l'avortement eût été précédé par des hémorrhagies, ils étoient sains & sans aucune marque de maladie qui leur fût propre ; l'hémorrhagie

survenoit après l'accouchement ; dans ce cas elle est toujours considérable & dangereuse. Il arrive quelquefois que le fœtus périt à la suite & par l'effet des spasmes de la matrice, sans que le placenta se détache avant l'accouchement.

Il survint à une femme de dix-huit ans, vers le sixieme mois de sa premiere grossesse, des spasmes de la matrice très-violens ; les mouvemens de l'enfant diminuerent bientôt, & devinrent très-équivoques. La mere ne distingua enfin que ses spasmes ordinaires, & de temps en temps des mouvemens spasmodiques particuliers, dans la région hypogastrique : elle fit une fausse couche vers le commencement du huitieme mois ; le fœtus paroissoit être de six mois, il étoit à demi-corrompu : l'hémorrhagie qui suivit cet avortement ne fut pas considérable.

Observations sur les spasmes de la matrice.

La même femme devint enceinte

l'année enfuite ; dès le feptieme mois de fa groffeffe, elle commença à reffentir des fpafmes de la matrice, comme dans la précédente. Vers le milieu du huitieme mois il furvint une perte peu confidérable, avec des douleurs aux reins ; on y remédia par les fecours de l'art. La perte & la douleur des reins revinrent deux fois dans le neuvieme mois ; les fpafmes étoient affez fréquens, cependant la couche fut heureufe ; on éleve actuellement l'enfant, qui donne les efpérances les plus heureufes d'une bonne conftitution. On voit par ces Obfervations que les fpafmes de la matrice font périr le fœtus, tantôt en agiffant fur fa propre fubftance, & en éteignant fes fonctions, & tantôt en féparant le placenta de la matrice.

Lorfque les fpafmes de la matrice agiffent vivement fur le placenta, ils le féparent. Lorfque les fpafmes n'in-

téreſſent que la matrice ſeule, la circulation continue pendant quelques momens dans les vaiſſeaux du fœtus, ſans éprouver une diminution conſidérable. Si les ſpaſmes ſont de quelque durée, l'action concourante de la mere, ou le mouvement ſyſtaltique de ceux de ſes vaiſſeaux qui communiquent avec le placenta eſt trop diminué ou ſuſpendu, & la circulation dans les fœtus eſt diminuée ou ſuſpendue ſelon les degrés de la diminution de ces forces. Si les ſpaſmes durent trop long-temps, les vaiſſeaux du fœtus s'engorgent faute d'une action ſuffiſante, ou ſuffiſamment concourante pour entretenir la progreſſion des liquides & ſon uniformité dans l'ordre néceſſaire pour ſoutenir le méchaniſme des fonctions.

Ces accidens ne ſeroient-ils pas moins dangereux ſi les ſpaſmes de la matrice ſe communiquoient au fœtus dans l'ordre ſucceſſif de ſon action

irréguliere, ou de ses mouvemens spasmodiques? Les spasmes seroient dans celui-ci de plusieurs degrés moins forts que dans ce viscere. Le placenta, la liqueur de l'amnios, & le cordon ombilical diminueroient la violence de cette action irréguliere & convulsive avant qu'elle fût parvenue au fœtus. Il est avoué de tous les Physiciens que la force du mouvement diminue à proportion qu'elle se communique. Dans ce cas les spasmes du fœtus, bien moins violens que ceux de la matrice, communiqueroient à ses vaisseaux une force qui, quoiqu'irréguliere, les préserveroit plus longtemps d'engorgement.

Effet des chûtes des femmes grosses.

Les chûtes des femmes grosses portent souvent sur le fœtus; si elles tombent sur le dos, le placenta se détache; si c'est sur le ventre, le fœtus en est blessé. Peu de jours après les premieres, les femmes ressentent une douleur aux reins, il coule quelque peu

peu de sang de la matrice ; ce sang provient d'une portion du placenta qui s'est détachée par l'effort de la secousse qu'il a éprouvée : le fœtus en souffre, souvent il en périt, quand bien même la chûte n'auroit été que médiocre : il est rare qu'il survive à celles qui sont fortes. Il en est de même des chûtes sur le ventre ; cependant elles sont moins dangereuses que les autres & moins souvent mortelles. Les fœtus dans ces dernieres sont souvent marqués à l'endroit de leur corps qui répondoit à la partie du ventre qui a plus porté dans la chûte, sur le corps dur qui a fait la compression : on ne conteste pas ce fait, il est constaté par un nombre d'Observations fideles. On a souvent vu des enfans venir au monde avec des échymoses qui provenoient de chûtes que les meres avoient faites quelques jours avant leurs couches. Il n'y a que peu de temps qu'une Dame

accoucha d'une fille, huit jours après avoir fait une chûte sur le ventre; l'enfant en naissant étoit marqué au front d'une échymose considérable qui se dissipa insensiblement.

Ce ne sont pas seulement les chûtes de la mere qui blessent le fœtus & qui le mutilent; en quelqu'endroit du corps qu'une femme grosse soit blessée, & de quelque façon qu'elle le soit, l'enfant souffre de ses blessures, il est également blessé, & il en porte les marques en naissant.

Effet des blessures des femmes grosses. Je fus appellé il y a quelque-temps, pour donner du secours à une fille publique, grosse de six mois, qui avoit été cruellement fouettée par des libertins, & piquée avec de grosses épingles; les marques en étoient empreintes aux cuisses, aux fesses, & en d'autres endroits de son corps. Quinze jours après elle accoucha d'un enfant mort; il étoit couvert de marques semblables à celles que les verges &

les épingles avoient faites sur la mere; d'ailleurs il étoit tout échymosé. Pechlin a observé que deux jumeaux, dont la femme d'un Pêcheur accoucha, quelque-temps après que son mari l'eut fouettée, étoient couverts de marques semblables à celles qu'avoient fait les verges sur le corps de leur mere. Une femme criminelle étant grosse, dit Salmuth, fut fouettée par ordre du Juge qui n'avoit pas eu connoissance de sa grossesse; elle accoucha quelques semaines après de deux jumeaux qui étoient marqués au dos d'empreintes semblables à celles que font les verges.

Ce seroit ici le lieu de parler des effets surprenans que l'imagination des meres produit sur le fœtus; ce sont des discussions de la compétence de la Physique; je ne m'éleverai pas dans ses routes sublimes : je ne dois suivre que celles qui conduisent à l'art de guérir.

CHAPITRE IX.

Abus commis dans le régime de vie; cause générale des maladies de la grossesse.

Effet d'un mauvais régime dans la grossesse.

Il est établi par les loix du Créateur, que les animaux de toutes les especes doivent se régénérer. C'est dans la régénération que consiste l'essence de la nature; tout ce qui existe dépend de la volonté du Créateur, & sa volonté est toujours la même dans l'ordre général des êtres vivans. La nature étant établie sur ces principes, doit être uniforme dans ses productions, & juste dans l'égalité des attributs de toutes les especes, & de chacun de leurs individus. L'ordre de la reproduction des animaux ne varie point dans sa régularité, il en est de même de l'ordre de leur conserva-

tion. Les femelles des bêtes n'ont point d'incommodités, ni des maladies dépendantes de la conception; elles portent leur fruit sans souffrance, & leurs fœtus ne naissent pas dans la langueur. Ce sont les prérogatives de leur continence & de leur sobriété qu'elles observent régulièrement dans l'ordre indiqué par la nature.

Les souffrances de la plupart des femmes pendant leur grossesse, & la débilité de leurs enfans, devroient être pour elles un sujet d'attention sur leur maniere de vivre. N'est-ce pas un effet des abus qu'elles ont commis dans un régime de vie contraire aux loix de la Nature, & peut-être même l'effet d'une condescendance trop asservie à leurs passions?

Les prérogatives constantes des femelles des animaux brutes, ne sont-elles pas des attributs précieux de l'exécution des loix naturelles? Les fem-

mes grosses peuvent-elles s'aveugler sur la disposition de ces loix, sur leur sagesse, & sur les avantages qu'elles procurent. Elles s'assujettissent ellesmêmes à des inconvéniens, par l'usage mal entendu qu'elles font des six choses non-naturelles.

Maladies du tempérament.

Lorsque le principe des maladies de la grossesse est dans le tempérament, il n'est pas aisé, ni peut-être possible de les prévenir par les secours de l'art; on ne peut qu'en modérer les progrès, & adoucir les souffrances qui en sont inséparables. On doit dans ces circonstances s'en rapporter à la nature, la consulter sur ses besoins, la seconder dans ses ressources, & chercher à diminuer les obstacles qui s'opposent à ses fonctions.

Accidens dans la grossesse, leur effet.

Les maladies de la grossesse qui sont propres à cet état & qui dépendent de quelque irrégularité accidentelle, sont les seules que l'on puisse prévenir. Les forces des solides &

des fluides ne sont pas alors épuisées ; si elles fléchissent on les raffermit, & il n'est pas impossible de remédier à leur irrégularité. C'est principalement par un régime de vie convenable aux tempéramens, qu'on peut se garantir de celles qui sont accidentelles, & modérer les autres. L'art fournit aussi des secours utiles dans ces occasions ; il doit être guidé par la nature. La quantité excédente des liquides, la trop grande diminution de leur masse, leur tendance à la dissolution ; la roideur irrégulière des solides, leur débilité, leur foiblesse, fournissent ou établissent les principales indications préservatives des maladies de la grossesse ; les autres consistent dans des accidens ou dans des vices locaux, qui n'échappent pas à la sagacité des Médecins connoisseurs : on prend alors les principales indications de la nature de ces accidens, & on met tout en usage pour en modérer les effets. Aa iv

Moyens de les prévenir.

CHAPITRE X.

Moyens généraux de prévenir les maladies du premier temps de la grossesse.

Moyens de prévenir les maladies du premier tems de la grossesse.

LES femmes enceintes doivent se gouverner avec beaucoup de prudence, dit Hippocrate ; ce n'est qu'à cette condition qu'elles peuvent se bien porter pendant leur grossesse, que le fœtus est bien nourri & qu'elles font des couches heureuses. Le fœtus est d'une délicatesse & d'une fragilité extrêmes ; peu de chose l'affecte dans le sein de sa mere : un rien le fait périr. Il est des Auteurs célebres qui le comparent aux fleurs des arbres, qui sont fanées & flétries par la moindre pluie ou par un léger changement de la température de l'atmosphete.

Par le régime.

Le régime de vie des femmes en-

teintes doit être observé différemment, dit Sennert, selon qu'elles sont naturellement saines, ou selon qu'elles ont souffert avant leur conception d'incommodités qui se continuent pendant leur grossesse, & qui en dérangent l'ordre naturel. Comme l'embrion est alors isolé dans la matrice, & qu'il n'y tient que mollement, lors même qu'il commence à mériter le nom de fœtus, un rien l'ébranle, déroute l'ordre de sa nutrition, borne son développement & l'éteint.

L'air est un élément qui concourt dans les animaux, avec le principe de leur vie, & qui devient une condition essentielle de leur existence. Quoique le fœtus ne respire pas directement dans le sein de sa mere, il ne peut pas vivre sans le concours de l'air; l'altération de cet élément altere ses principes, les corrompt & le conduit dans le premier temps de

Par l'usage de l'air.

la grossesse à une dissolution de sa substance. Hippocrate, occupé de ces connoissances, a ébauché dans un Aphorisme la doctrine de l'air concernant le fœtus, & il a indiqué les effets qu'il produit sur l'homme naissant. S'il regne un vent de midi pendant l'hiver, dit cet Auteur, que la saison soit pluvieuse & le printemps froid, les femmes grosses qui doivent accoucher dans cette derniere saison, sont très-sujettes à des avortemens : si elles accouchent, elles font des enfans infirmes & valétudinaires, qui n'existent pas long-temps ou qui vivent languissans.

Le vent du midi provient des pays chauds, il conserve toujours sa chaleur à des degrés proportionnés aux différentes saisons & aux différents climats. Par-tout où ce vent regne pendant l'hiver, il tient l'air de l'atmosphere plus rarefié & plus chaud qu'il ne devroit l'être dans sa tem-

pérature ordinaire : c'est un cas extrême respectivement à cette saison. Lorsque l'humidité se joint à la chaleur de l'air, les solides se relâchent & la densité des fluides diminue ; les uns & les autres tombent dans le relâchement & dans la dissolution, à proportion des progrès de la température chaude & humide de l'air & de la durée de cette constitution du temps. Cet état de l'atmosphere, dit Arbuthnot, produit des putréfactions animales, & toutes les maladies qui dépendent de l'état lâche des fibres.

Les observations d'Hippocrate sur les avortemens fréquens & sur la débilité du fœtus dans une telle constitution de l'atmosphere, ont été confirmées par celles de tous les Médecins observateurs, & principalement par ceux de Bresleau ; ils les ont insérées dans le Recueil des Constitutions Epydémiques de leur pays. Observations sur les effets de l'air.

Les vaisseaux du fœtus ayant perdu leur foible ressort, ne peuvent ni conduire les liquides, ni les contenir dans des voies de la circulation, qui à peine sont ébauchées. Le sang trop divisé, s'échappe dans les conduits de la lymphe, & celle-ci déja devenue trop fluide & presque dissoute, s'infiltre dans le tissu cellulaire, qui n'est pour ainsi dire qu'une vraie éponge dans le fœtus. Dans ce désordre général, il se forme partout des embarras, des engorgemens qui troublent les fonctions de cet être naissant & les abolissent sans ressource; ou ne permettent que de foibles espérances sur la durée de ses jours.

Après une constitution du temps, pendant l'hiver, telle que celle qui a été observée par Hippocrate, l'air froid du printemps suivant, devoit supprimer la transpitation, augmenter les engorgemens formés dans la saison précédente & les rendre plus

dangereux. Tous les dérangemens des saisons, sont contraires aux femmes enceintes, de même que tous les excès de l'atmosphere. Le printemps, l'été, l'automne, l'hiver, trop chauds, trop froids, trop secs ou trop humides, portent sur le fœtus, dérangent la régularité de sa nutrition, troublent ses fonctions, le débilitent & le font périr. Ces accidens arrivent principalement, lorsque le chaud, le froid, la sécheresse, l'humidité, se succédent trop promptement, sont excessifs ou de trop de durée. La chaleur déplacée relâche les solides & raréfie trop les liquides; l'air froid roidit les uns & condense les autres; l'air trop sec rend plus graves la densité du sang & la roideur des solides, sur-tout pendant le froid; pendant la chaleur, il épuise la sérosité des uns, crispe les autres & les seche. L'humidité excessive relâche les uns & les autres, lorsqu'elle a lieu avec

le froid, elle rend le sang trop séreux; avec la chaleur elle le corrompt & le conduit à la putréfaction, selon ses degrés, ses excès ou sa durée. Toutes ces différences dans la température de l'atmosphere, méritent une attention scrupuleuse sur le régime des femmes enceintes, pour les garantir des maladies de la grossesse, & pour conserver le fruit de leurs entrailles.

Il ne seroit pas moins utile aux femmes enceintes, de se garantir, s'il leur étoit possible, des effets des promptes & fréquentes variations du ressort de l'air; de celles sur-tout qui proviennent des différens vents, des tempêtes, des prompts changemens du froid au chaud & du chaud au froid, des vapeurs & des exhalaisons. Toutes ces variations de l'atmosphere portent en même-temps sur l'air intérieur de la mere & du fœtus; elles sont égales & dans les mêmes

proportions, au dehors & au dedans du corps. Les liquides & les solides avec lesquels l'air intérieur doit concourir dans des proportions équilibrantes, ne sont pas assez élastiques pour suivre les changemens de cet élément; ils en sont altérés ou dérangés, selon qu'ils sont surpris par ses variations lorsqu'elles sont promptes & excessives.

Il est aisé de concevoir les changemens dangereux que les variations de l'atmosphere doivent produire sur le fœtus dans tous les temps de la grossesse, & principalement dans son commencement, puisqu'alors ses fibres ne sont que gelatineuses & sans élasticité, ou du moins sans une élasticité développée. L'habitude peut rendre ces variations supportables à une mere forte & robuste; il n'en est pas de même du fœtus, sa délicatesse ne lui fournit pas des ressources suffisantes pour n'en être point affecté.

Différences du choix de l'air.

Il est essentiel que les femmes grosses, sur-tout celles qui sont délicates & valétudinaires, fassent un choix de l'air convenable à leur tempérament & au caractere de leurs incommodités. Si leur tempérament est sec, elles doivent vivre dans une atmosphere médiocrement humide, propre à donner de la souplesse aux fibres de leurs solides, à soutenir leur élasticité, & à fournir aux fluides des vapeurs aqueuses qui diminuent leur densité & facilitent leur circulation. Elles ne doivent pas habiter des climats où l'air est trop vif, ni des contrées exposées aux vents desséchants du nord.

Celles qui sont d'un tempérament humide, & qui ont la fibre lâche, doivent habiter une atmosphere dont l'air soit vif, sec, & propre à favoriser le ton de leurs fibres, à les soutenir, & à entretenir la densité de leurs liquides. Les femmes grosses,

ses, qui sont d'une telle constitution, doivent s'éloigner des campagnes marécageuses, des lieux bas, & des environs des rivieres, du voisinage des cloaques & des égouts. Lorsque les femmes enceintes ne sont pas en situation de choisir une atmosphere propre à leur état & à leur tempérament, elles doivent être attentives à prévenir le mauvais effet de celle qu'elles habitent, & à s'en garantir.

Lorsque l'air est trop chaud ou trop sec, les femmes grosses peuvent se retirer, pendant la chaleur du jour, dans des lieux frais de leur maison; elles doivent faire attention que lorsqu'elles y entrent, la chaleur de leur corps soit modérée; autrement elles s'exposeroient à supprimer la transpiration & à contracter des maladies catharreuses. On tient les chambres fraîches en les jonchant de fleurs, de feuilles, en les arrosant & en agitant l'air avec un ventilateur; en

Rafraîchissemens dans les chaleurs.

tenant les fenêtres fermées du côté du midi, & ouvertes du côté du nord. Elles peuvent avoir recours, pour modérer les feux qu'elles ressentent intérieurement, à des infusions de laitue, de coquelicot, de roses; à de légeres limonades, à des orgeats, aux syrops de violette, de nymphæa, de limons. Elles doivent consulter leur estomac dans l'usage de ces boissons. Lorsqu'elles ont des aigreurs, les aigres ne leur conviennent point, & souvent les syrops les plus doux s'aigrissent. L'usage simple d'une eau légérement nitrée, est très-convenable dans ces circonstances; il remplit seul toutes les indications. Il est à propos, pendant les grandes chaleurs, de soutenir le ton des fibres, & de modérer le ressort de l'air en répandant du vinaigre dans l'appartement qu'habitent les femmes enceintes, & leur faire flairer des éponges imbibées de ce liquide.

Si l'air est trop froid, les femmes enceintes doivent avoir soin de se couvrir d'habits, & de ne pas exposer leur gorge nue aux impressions de cet élément. La transpiration insensible leur est nécessaire dans tous les temps ; elle leur est principalement précieuse dans la grossesse. La matiere transpirable est un excrément, si elle est retenue dans les vaisseaux, elle se porte à la matrice, se mêle au suc nourricier du fœtus, & lui communique ses qualités, qui ne peuvent que lui nuire. Précautions contre le froid.

Lorsque le froid est violent, on doit entretenir dans les appartemens un degré de chaleur modéré. Si on les échauffoit par un grand feu, il rarefieroit excessivement l'air intérieur ; ses parties ignées trop agitées, troubleroient son concours avec les liquides & les solides, & causeroient à ces derniers des irritations dangereuses. Ce seroient pour la mere au-

tant de causes d'altérations, d'agitations, d'insomnies, &c.; & pour le fœtus des inquiétudes propres à le faire périr.

Précautions contre l'humidité de l'air.

Lorsque l'air est trop humide, ou chargé d'exhalaisons ou de vapeurs, il faut faire brûler dans les appartemens du bois de sassafras, du romarin, & d'autres plantes aromatiques, ou des drogues de cette qualité; on doit choisir celles dont les femmes supportent aisément l'odeur. Il seroit dangereux de s'en servir au hazard, sans les avoir consultées sur celles qui leur seroient agréables, supportables, antipatiques ou odieuses.

Nourriture pendant la grossesse.

Il n'est pas possible d'établir des regles constantes pour la nourriture des femmes enceintes; on la varie selon leur force & leur délicatesse, selon leurs usages d'habitude, selon la différence de leurs tempéramens, la nature de leurs incommodités & les différens temps de la grossesse. Il

est cependant des alimens qui leur sont toujours nuisibles de leur nature, tels que ceux qui sont lourds, pesans, difficiles à digérer ; les échauffans, les irritans, les apéritifs, les diurétiques, les venteux, les salés, les fumés, les épices, &c. Les femmes robustes, habituées à l'exercice & au travail, & qui se nourrissent ordinairement d'alimens grossiers, ne doivent pas changer de nourriture dans leur grossesse, à moins qu'il ne leur survienne des incommodités qui l'exigent. Celles qui sont délicates doivent se nourrir d'alimens succulens, aisés à digérer ; on les choisit de façon qu'ils aient du rapport avec la qualité de ceux dont elles faisoient usage avant leur grossesse. Il seroit dangereux, dans tous les tempéramens, de changer tout-à-coup la façon de vivre des femmes enceintes, dès qu'on s'apperçoit de la grossesse, ou dès qu'on la soupçonne ; si elles

étoient habituées à se nourrir de mauvais alimens, on y feroit peu à peu des changemens, jusqu'à ce que l'on seroit parvenu à ne les nourrir que de convenables à leur état. Il faut se comporrer de même dans leurs appétits dépravés, crainte qu'en leur faisant violence, en les contrariant brusquement, on ne leur suscite des passions qui, en portant vivement sur leur ame & sur leur corps, causeroient des désordres pernicieux à la mere & au fœtus.

Moyens de prévenir les effets du dégoût.

Lorsque les femmes grosses ont des dégoûts, des nausées, & qu'elles se sentent de la plénitude, elles doivent elles-mêmes se condamner à la diete, qu'il convient toujours de modérer de façon que le fœtus n'en souffre point. Lorsqu'elles ont des dégoûts marqués pour quelqu'aliment, il faut qu'elles en prennent d'autres qui leur répugnent moins. La nature indique souvent, dans cette circonstance, des

alimens utiles ; il est alors essentiel de faire attention au penchant qu'elle donne, il est souvent très-à-propos de le suivre. Si elles ont de l'éloignement pour la viande, pour les œufs, & en général pour tout ce qui provient des animaux, elles doivent vivre de végétaux, & lorsque ceux-ci leur répugnent, il faut qu'elles aient recours aux autres. Hippocrate conseille, dans le cas où l'on a du dégoût pour certains alimens, de préférer ceux qui ne sont pas de la meilleure qualité, à d'autres qui paroissent plus convenables, si l'on a moins d'aversion pour leur usage.

On recherche avec soin, dans de pareilles circonstances, la cause du dégoût ; s'il provient de la dépravation des sucs digestifs, on ne doit rien négliger pour les rectifier par le moyen des ressources de l'Art. Si le dégoût n'a d'autre cause qu'un simple dérangement dans les solides des or-

ganes des digeſtions, ce dérangement prend ordinairement ſon principe dans le ton des fibres, trop relevé par l'irritation, dans leur irrégularité, ou dans leur relâchement.

Les humectans, les délayans, les adouciſſans, les tempérans, conviennent dans le premier cas ; dans le ſecond, ces mêmes ſecours ſeroient nuiſibles, il en faut de tout oppoſés, mais il convient de les employer avec une entiere connoiſſance de la véritable cauſe du dégoût, & avec la plus grande modération. On a ſouvent réuſſi lorſque le relâchement a été conſidérable, en aſſaiſonnant les alimens avec des aromates les plus doux & en petite quantité ; il eſt bien des circonſtances où la canelle mérite la préférence ſur les autres ; elle ne produit jamais de mauvais effets lorſqu'on l'emploie avec prudence. Si l'on ſoupçonne des glaires & des crudités dans les premieres voies, on com-

mence par les divifer, les délayer, & enfuite on les évacue avec des laxatifs légers; on ne peut pas faire ufage de purgatifs forts, ni irritans dans le premier temps de la groffeffe, on rifqueroit de nuire au fœtus & de le faire périr. Il eft cependant des cas violens, où l'on eft obligé d'y avoir recours pour le conferver; ce font des circonftances fcabreufes & critiques; il n'eft qu'un Médecin qui puiffe en juger, fur des indications prifes d'après la maladie, d'après fes fymptomes, fon danger & fes caufes.

Quelque dégoût qu'aient les femmes enceintes pour les alimens, elles ne doivent point faire une diete trop févere; les liquides animaux, lorfqu'ils ne font pas réparés, s'alkalifent aifément, fe dépravent, & font dégénérer les fonctions. Les femmes groffes, les fœtus, les enfans même, ne fçauroient fupporter l'abftinence; elle leur eft nuifible, même

dans leurs maladies, lorsqu'elle est portée trop loin; principalement lorsque la grossesse est avancée. Il est de la prudence de concilier la nourriture des femmes enceintes, avec le caractere de leurs maladies ou de leurs incommodités, & de la varier selon leurs symptomes; ce n'est que d'après les indications qui se présentent alors, que l'on peut décider de la qualité & de la quantité des alimens qui leur conviennent.

Ce que je viens d'observer sur l'usage des alimens, peut être rapporté à tous les temps de la grossesse; mais comme le fœtus n'a besoin dans le premier temps que de peu de nourriture, la mere doit s'observer aussi scrupuleusement sur la quantité des alimens qu'elle prend, que sur leur qualité. Comme le développement & la croissance du fœtus, se font insensiblement, un suc nourricier trop abondant causeroit des engorgemens

dangereux dans des vaisseaux qui ne sont pas développés, pour la plus grande partie, ou qui ne le sont qu'imparfaitement. C'est ainsi que le fœtus périroit par la surabondance des moyens qui devoient former son existence, & servir à sa conservation.

Attention nécessaire sur la boisson.

Les femmes, dans le premier temps de la grossesse, ne sçauroient assez s'observer sur la quantité & sur la qualité de leur boisson; la petitesse de l'embrion, la mollesse & la fragilité des organes du fœtus, ne sçauroient s'accorder avec des boissons aqueuses, prises en trop grande quantité, & les spiritueuses leur seroient toujours nuisibles, pour peu que les meres en abusassent. Elles ne doivent donc boire qu'avec modération des liqueurs aqueuses; les fortes sont des poisons pour le fœtus; leur propriété intrinseque est de roidir les fibres des solides, de les crisper, d'é-

paissir le sang, & de coaguler la lymphe.

Effets des liqueurs spiritueuses.

On a observé que les enfans qui naissent de meres qui on fait usage pendant leur grossesse, de liqueurs spiritueuses, sont affectés, dès leur naissance, ou peu de temps après, d'engorgemens glanduleux, de tumeurs, ou d'abscès dans quelque partie. Ceux qui sont exposés à ces effets de l'imprudence, ou de l'intempérance de leurs meres, ne doivent pas espérer une croissance proportionnée à leur âge; leur vieillesse est prématurée, & ils ne vivent pas long-temps. D'ailleurs l'usage des boissons échauffantes, de même que celui des alimens de la même qualité, cause trop d'agitation dans le sang des femmes enceintes, trouble leurs digestions, occasionne des cardialgies, les dispose à des pertes, & réduit le fœtus à de dangereuses épreuves.

Lorsque dans le premier temps de

la grossesse, les femmes ont des foiblesses & des défaillances, elles peuvent se permettre un peu de vin pur, pourvu qu'il ne leur cause pas des aigreurs; dans ce cas il feroit de toute nécessité de s'en abstenir, & de prendre à sa place des eaux de fleurs d'orange, de menthe, de chardon benit, de mélisse simple, &c. Les liquides à la glace, de quelqu'espece qu'ils soient, causent des coliques violentes, & des fausses couches; Mauriceau, & d'autres Auteurs, en rapportent assez d'exemples pour que les femmes enceintes soient attentives à se garantir de ces abus.

L'exercice des femmes enceintes doit être très-modéré dans le premier temps de la grossesse; comme les racines du placenta ne sont point alors inhérentes à l'utérus, ou ne le sont que foiblement; une secousse, une agitation même un peu forte, suffiroient pour expulser le fœtus de la Usage de l'exercice.

matrice. Les Danseuses publiques font rarement des enfans; le germe s'écoule peu de temps après la conception : il en est de même des Chanteuses. Dans les unes & dans les autres, les contractions des muscles de l'abdomen compriment & resserrent le corps de la matrice, l'embrion ou le fœtus à peine formés, & sans résistance, font aisément expulsés de sa cavité.

Excès dans les plaisirs pendant la grossesse. C'est à ces causes, ou à de semblables, qu'on doit attribuer les fausses couches fréquentes des femmes riches; la plupart, parmi elles, surtout dans le premier temps de leur mariage, suivent avec imprudence & sans précaution le penchant que leur donne leur premiere jeunesse, & que la vivacité de leurs sens leur inspire.

Ses mauvais effets. Elles se font rouler dans des voitures, elles vont de fête en fête, de repas en repas; elles passent des nuits à danser, à chanter, à s'échauffer. Des

sucs mal digérés, produisent bientôt en elles un pléthore d'humeurs; leurs solides sont fatigués, échauffés, irrités par cette façon de vivre aussi excessive qu'irréguliere, toutes les fonctions en sont altérées; quel moyen de conserver, parmi ces désordres, des fœtus qui ne tiennent presqu'à rien dans un viscere dont l'orifice s'ouvre & se dilate très-aisément pour les laisser couler pour peu qu'ils s'écartent de l'ordre de la nature, ou par leur situation, ou par leur langueur.

Le cahotage des carosses, l'agitation inséparable des danses, les sauts qu'elles exigent, ne peuvent que précipiter l'expulsion des embrions ou des fœtus, fatigués par ces excès, & terminer par des écoulemens, selon l'expression d'Hippocrate, une postérité souvent très-désirée & toujours nécessaire à la Patrie. Deux ou trois fausses couches faites de cette façon,

souvent sans qu'on s'en apperçoive, rendent les femmes stériles, ou les mettent hors d'état de faire des couches heureuses; je l'ai remarqué ailleurs, d'après l'observation.

Libertés abusives du mariage.

Les libertés trop fréquentes du mariage produisent le même effet, principalement dans le premier temps de la grossesse. La passion des femelles, chez les animaux, est bornée par la conception; elles se refusent constamment à la répétition des moyens qui l'ont opérée: les hommes ne se bornent jamais; se peut-il qu'un instinct aveugle ait plus d'empire sur les unes, que la raison n'en a sur les autres?

Effets de la mollesse.

Les femmes élevées délicatement, ou dans la mollesse, ne sont pas aussi heureuses dans leur grossesse que celles de la campagne qui, malgré leur état, continuent sans danger leurs travaux & leurs exercices ordinaires. La vie dure & frugale qu'elles mènent, fortifie leurs visceres, soutient le ressort

fort de leurs fibres, & donne à leurs liquides une densité convenable pour entretenir un concours propre à les garantir de dérangemens intérieurs, & à les prémunir contre les accidens du dehors.

On doit inférer de toutes ces réflexions, que les femmes délicates doivent, dès qu'elles ont conçu, observer un certain repos, & se tenir dans une tranquillité modérée; il est essentiel qu'elles évitent toutes sortes d'agitations, jusqu'à ce que le placenta se soutienne par ses racines, & le fœtus par ses propres forces. Ces précautions nécessaires n'exigent pas que les femmes enceintes observent un repos absolu, leurs fonctions en seroient dérangées; il en surviendroit une multitude d'incommodités propres à nuire à la mere & au fœtus. Il est nécessaire que, pour favoriser leurs fonctions, elles fassent un exercice doux, égal, sans fatigue & sans agitation. Régime des femmes délicates en ce qui concerne l'exercice.

Le sommeil. Le sommeil est l'un des principaux agens de la nutrition du fœtus & de son développement. Les enfans, dès qu'ils sont nés, dorment presque toujours, quoiqu'ils n'existent que par leurs propres organes & qu'ils soient exposés à la faim, aux impressions de l'atmosphere, aux alternatives des mouvemens des viscères de la poitrine, du thorax & de ses muscles; aux incommodités des insectes, à la gêne que leur causent les langes & la torture du maillot. Le fœtus doit être dans un plus grand repos, puisqu'il n'est pas exposé aux mêmes inconvéniens, & que rien ne l'inquiete dans l'atmosphere aqueuse où il est plongé mollement dans une entiere liberté.

Les passions. Il n'est que les passions de la mere, & les excès, qui portent sur le fœtus, qui l'agitent & qui l'inquietent; il y participe toujours. Elle doit donc éviter de troubler son repos, & rechercher les moyens les plus propres

à le favoriser ; à cet effet, il lui convient de se reposer elle même, de se tranquilliser, de se rendre maîtresse de ses passions, & de dormir plus qu'elle ne dormoit avant sa grossesse. Il est très-à-propos que les femmes grosses proportionnent leur repos & leur sommeil à leur tempérament ; les robustes, celles qui sont accoutumées à l'exercice & au travail, dissipent beaucoup, elles ont besoin de plus de repos & de plus de sommeil pour réparer leurs pertes, que celles qui en font moins. Les femmes foibles & délicates dissipent moins que les autres ; d'ailleurs elles ont la fibre lâche, un trop long sommeil la relâcheroit davantage.

Les évacuations naturelles exigent, de la part des femmes grosses, les attentions les plus sérieuses & les plus suivies ; si elles sont trop abondantes, ou si elles ne le sont pas assez, elles causent des désordres qui Evacuations naturelles.

intéreffent également la mere & le fœtus. Telles font les regles trop abondantes continuées pendant la groffeffe; les pertes blanches, l'infenfible tranfpiration, les évacuations exceffives des urines & des gros excrémens, leur trop grande diminution, ou leur fuppreffion. Toutes ces évacuations caufent des épuifemens lorfqu'elles méritent le nom de pertes; elles fe font aux dépens de la propre fubftance de la mere & du fœtus, lorfqu'elles font extrêmes. Si elles font trop diminuées ou fupprimées, elles troublent toutes les fonctions; ce font les uns & les autres de ces excès qui caufent une partie des maladies des femmes groffes.

C'eft donc en entretenant ces évacuations, dans l'ordre de la nature, que l'on prévient les maladies de la groffeffe qu'elles occafionnent lorfqu'elles font irrégulieres. A cet effet les femmes enceintes doivent s'ob-

ſerver ſcrupuleuſement dans leur régime de vie, entretenir leur eſprit dans une liberté & dans une tranquillité conſtantes, faire des exercices convenables aux différens temps de la groſſeſſe & à leurs tempéramens. Si, malgré ces précautions, les évacuations deviennent irrégulieres, ce ſont des maladies qui exigent une cure particuliere, ſelon leur caractere; je la donnerai dans ſon lieu.

Rien n'eſt auſſi dangereux pour les femmes enceintes que les paſſions; les aiguës forcent ſubitement l'équilibre de l'économie animale, mettent le déſordre dans les fonctions, les ſuſpendent, ou les ſuppriment, ſelon leur violence. Les chroniques les dérangent moins promptement, mais elles les tiennent dans la langueur. Elles agiſſent en même-temps ſur le fœtus avec la même force, & avec un plus grand danger; peut-il ne pas en être vivement affecté, ou

Effet des paſſions.

ne pas en périr ? Tout ce qui fait des révolutions subites, dans les femmes grosses, produit en elles le même effet que les passions violentes ; ce sont, par exemple, les promptes surprises de trouble, de crainte, de joie ; le bruit non attendu du tonnerre, du canon, &c.

Moyens de modérer les passions.

On ne prévient pas par le secours de l'Art, les passions de l'ame, ni leurs effets ; il n'appartient qu'à la raison de les modérer. La sensibilité des femmes augmente considérablement dans la grossesse ; c'est un effet des changemens qu'elle opere dans l'économie animale. Les femmes dans cet état pourroient avoir attention à ne pas se livrer à la colete, à la tristesse, à la joie ; elles devroient du moins les modérer tellement qu'elles ne fussent point extrêmes. Une façon de vivre, sobre, modérée, jointe à des amusemens convenables, est toujours utile dans ces occasions. Cour-

me l'esprit concourt avec le corps dans les fonctions animales, lorsqu'on s'attache à modérer la vivacité de l'un, il est très-à-propos de ne point irriter la sensibilité de l'autre, par des usages qui puissent l'exciter, l'irriter, & la porter à son comble.

Les prompts événemens qui surprennent les femmes grosses, sont souvent de nature à n'être point prévus; cependant on est quelquefois à temps de les préparer aux éclats du tonnerre, & à d'autres accidens semblables; ils font sur elles des effets moins violens lorsqu'elles s'y attendent. On peut éviter qu'il ne leur soit annoncé des accidens propres à exciter ou à irriter leurs passions; ou les modere, en entretenant leur esprit dans un calme toujours égal, en le rappellant à la raison lorsqu'il s'altere, & en employant les moyens les plus propres à leur donner de la satisfaction.

Effet des prompts événemens.

Outre les secours que les femmes enceintes retirent d'un régime de vie convenable, observé à propos dans le premier temps de la grossesse, il en est d'autres qu'on doit prendre dans les ressources de l'Art, pour les préserver des maladies dont elles sont menacées. Ces secours sont indiqués par des signes qui ne sont point équivoques. Les uns sont fournis par la pléthore sanguine, & d'autres par l'humorale. Les premiers sont établis sur la roideur des fibres, sur la densité & sur l'abondance de la partie rouge du sang. Les autres sont annoncés par le relâchement des solides, & par le peu de consistance de la masse des liquides. L'un & l'autre de ces différens états, dérangent l'ordre des digestions, roidissent excessivement, ou affoiblissent leurs organes, troublent les secrétions, retardent les excrétions ou les font languir, & établissent un désordre gé-

Ressources de l'art dans les maladies du premier temps de la grossesse.

néral dans l'économie animale.

On prévient les maladies qui proviennent de la pléthore sanguine & de la roideur des fibres, par des saignées faites à propos, par des bains domestiques, par des boissons délayantes, & par un régime de vie doux & humectant.

Moyens de remédier à la pléthore sanguine, & de préserver des maladies qu'elle cause.

La débilité du fœtus, dans le premier temps de la grossesse, ne doit pas empêcher d'avoir recours à la saignée, lorsque sa vie est menacée par la surabondance du sang & par la roideur des solides. Ce secours est le plus puissant que l'on puisse employer dans ces circonstances; on risque tout en le négligeant. Les visceres du basventre sont menacés alors d'une inflammation prochaine; le sang cherche à se frayer des routes par les vaisseaux qui aboutissent à la cavité de la matrice; il les force & fournit à des pertes plus ou moins dangereuses, selon leur abondance & leur du-

rée. Si le sang ne se répand pas par ces voies, il engorge les vaisseaux du placenta & ceux du fœtus, il embarrasse ou il suspend par sa quantité l'action systaltique des vaisseaux du fœtus, ses fonctions déclinent, & rarement il évite le sort funeste dont il est menacé.

La pléthore, selon les Médecins les plus célebres, est chez les femmes robustes une des principales causes des maladies de la grossesse; on ne sçauroit prévenir ces maladies, qu'en ôtant la cause qui menace de les produire, & il est généralement avoué que la saignée est le plus puissant remede de la pléthore. Ce secours employé à propos prévient les fausses couches; prévient & guérit très souvent les nausées, les vomissemens, les appétits dépravés, & la plupart de ces nombreuses incommodités qui affligent les femmes enceintes dans le premier temps de la gros-

fesse. Cette doctrine n'est pas donnée au hazard; si l'on ouvre les Ouvrages de Riviere, de Sydenham, de Boerhaave, de Juncker, de Wedelius, de Nenter, de Valesius, de Silvaticus, & d'une infinité d'autres; on verra avec quelle force ces Auteurs soutiennent la nécessité de ce secours, lorsqu'il est indiqué dans le commencement de la grossesse & dans tous ses temps.

La saignée n'est pas toujours suffisante pour prévenir les maladies de la grossesse qui proviennent de la pléthore. Il arrive souvent aux femmes pléthoriques, que leurs liquides sont échauffés & prêts à s'enflammer; les fibres des solides prennent alors un ton trop relevé, se crispent & se roidissent, & effacent, pour ainsi dire, les calibres des vaisseaux capillaires des membranes. Les bains donnent dans ces accidens, les secours les plus prompts & les plus efficaces;

Effet des bains dans la plethore sanguine.

ils rétabliffent la liberté de la circulation des liquides, & la favorifent. Ils relâchent les fibres des folides trop tendues, ils les rétabliffent dans une foupleffe naturelle, & leur rendent une élafticité qu'elles avoient perdue. Ils difpofent, dès le premier temps de la groffeffe, les mufcles du basventre, la matrice, fes ligamens, fes membranes, à céder fans violence à une dilatation néceffaire. Combien le fecours des bains ne ménage-t-il pas aux femmes des douleurs de tête, de reins, des aînes, des cuiffes, & des infomnies : combien ne leur épargnet-il pas de feux intérieurs, de toux violentes, d'inquiétudes, de pefanteurs douloureufes dans le corps & dans les membres ? Combien de défordres ne prévient-il pas dans les digeftions & dans les fécrétions ; combien ne prévient-il pas de coliques, de pertes, de conftipations, & d'autres maladies qui proviennent

de la roideur des solides, de l'abondance & de la densité excessives du sang.

L'usage des bains, dans la grossesse étoit si familier & si général chez les Anciens, & principalement chez les Romains, que, dès qu'une femme s'appercevoit de quelque signe de grossesse, elle se baignoit tous les jours, jusqu'au moment de l'accouchement. J'ai rapporté la célebre Observation de Galien (1) sur la maladie de la femme de *Boette*; cet Auteur dit expressément, qu'on la baignoit tous les jours, selon l'usage reçu à Rome parmi les femmes grosses. Les anciens Médecins n'ont traité que légérement de ce secours dans la grossesse, parce qu'il étoit si généralement adopté qu'il étoit connu de tout le monde. J'ai fait baigner

Usage des bains dans la grossesse.

(1) Voyez le Traité des Fleurs blanches.

un nombre de femmes enceintes dès le commencement de leur grossesse, dans des cas où ce secours étoit indiqué ; j'assure avec confiance que je n'en ai jamais vu d'inconvénient, & qu'au contraire, j'en ai retiré des avantages sensibles.

Effet des délayans, des tempérans.

On soutient avec succès l'effet de la saignée & des bains, par le moyen du petit-lait, de tisanes délayantes, tempérantes, légérement nitrées, si les indications l'exigent. On a soin d'entretenir la liberté du ventre, par des lavemens : on peut employer des laxatifs, & même des purgatifs doux dans le troisieme mois, s'il est des indications qui en établissent la nécessité. Si l'on est forcé de purger dans les deux premiers mois, ce ne peut être qu'avec les plus grandes précautions ; comme le fœtus, dans le premier mois, ne tient pas à la matrice ; & qu'il n'y tient que très-foiblement dans le second, il risqueroit d'en être expulsé

par des purgatifs qui irriteroient les entrailles.

Les maladies de la grossesse qui proviennent de la délicatesse du tempérament, de la foiblesse des fibres, de la mollesse des liquides, ou de la pléthore humorale, exigent des remedes opposés à ceux que j'ai proposé d'employer dans la pléthore sanguine. Tour, dans celle-ci, est trop dense, tendu, roidi; dans l'autre, au contraire, tout est délicat, mol, lâche, & tend à la dissolution. Les fonctions, dans l'une, se font par la roideur & par l'irrégularité; dans l'autre, elles se font par le relâchement, par la débilité, par la foiblesse.

Moyens de prévenir les effets de la pléthore humorale.

Il faut, dans cet état, suppléer ce qui manque à la nature de force & d'activité. Si jamais l'art eut besoin pour se guider des ressources du génie, c'est dans cette occasion, où le Médecin ne peut faire un pas qu'à

la faveur de connoiſſances priſes dans l'obſervation & guidées par une ſageſſe conſommée. La moindre différence dans le tempérament des femmes enceintes, qui ſont délicates & foibles, exige des ſecours qui lui ſoient propres. Ces ſecours doivent être gradués & ménagés ſelon la foibleſſe des ſolides, ſelon ſes degrés, & ils doivent être variés ſelon la différence de ſes cauſes. Le peu de conſiſtance des liquides qui eſt la ſuite ou un effet du relâchement, a auſſi des degrés qu'il faut diſtinguer, connoître & ne pas perdre de vue, parce qu'il eſt néceſſaire d'entretenir l'union, la cohéſion, le concours de leurs molécules, de leurs globules, de leurs fibres, dans des proportions équilibrantes entr'elles, & avec les ſolides. Si l'on donnoit trop de force aux uns, ils l'emporteroient ſur la foibleſſe des autres. On troubleroit l'ordre de la nature par ces ſecours mal

mal entendus, au lieu de le rappeller lorsqu'il est dérangé, & de le soutenir lorsqu'il décline ; cette irrégularité porteroit sur les fonctions de la mere & du fœtus, elles ne sçauroient qu'en être irrégulieres, l'une & l'autre ne pourroient qu'en souffrir.

La foiblesse, la débilité des femmes enceintes, & la délicatesse de leur tempérament, sont inséparables de l'irritabilité ; la sensibilité de leurs fibres est toujours proportionnée aux degrés de leur foiblesse. Ce sont autant de pieges tendus à la sagacité des Médecins ; quelles précautions ne doivent-ils pas prendre dans le choix des remedes qu'ils ne peuvent employer que d'après des indications qui se contrarient. Ceux qui sont propres à la foiblesse, peuvent exciter la sensibilité ; ceux que l'on emploie pour celle-ci, peuvent augmenter la foiblesse, & on peut la porter à son comble par les secours qui sont pro-

Précautions nécessaires pour préserver des effets de l'excès de roideur & de débilité.

pres à modérer l'irritabilité. Ce n'est qu'après de justes combinaisons que l'on peut se conduire dans ces circonstances critiques; on ne sçauroit avoir assez de connoissances pour marcher d'un pas assuré dans ces routes scabreuses; on ne peut s'y présenter qu'autant qu'on est guidé par des lumieres profondes, & par toute la sagesse qui doit être inséparable de l'art de guérir.

On prévient en général les effets du relâchement des solides par des remedes toniques & des astringens; on emploie d'abord les plus doux, on leur en fait succéder de plus forts, en les ménageant par degrés, & en les portant avec art jusqu'au point où ils puissent seconder efficacement la nature, & soutenir la régularité de son action. Lorsqu'on en a obtenu cet effet, on suspend les astringens, & l'on continue les toniques avec toute la modération qu'ils exigent.

Les végétaux propres à produire ces effets, font les amers & les favoneux, tels que la chicorée fauvage, le piffenlit, la gentiane, le chardon-benit, la petite valeriane, la centaurée, la camomille, la patience fauvage, la fcolopendre, la bourrache, le fafran, la cannelle, &c.

Les aftringens les plus propres, dans ces circonftances, font le plantain, la mille-feuille, la bourfe à-pafteur, les cormes, le cachou, le fang-dragon, &c. On doit extrêmement ménager les aftringens dans les irritations des folides, quel que foit leur relâchement; la même obfervation s'étend fur les boiffons émollientes, relâchantes, & fur tout ce qui eft propre à foutenir & à favorifer l'état lâche des fibres. On remédie à l'irritation de cette nature, par des fecours propres à la calmer & à foutenir en même-temps le ton des folides; la liqueur minérale anodine

d'Hoffmann produit ce double effet ; on la donne par gouttes, qu'on étend dans les eaux distillées des plantes ameres astringentes, ou aromatiques. La vieille thériaque produit à-peu-près les mêmes effets.

Moyens de préserver des effets de la pléthore humorale.

Lorsqu'on s'apperçoit de quelque signe de pléthore humorale, on met en usage, très-à-propos, les évacuans toniques, tels que les tamarins, la rhubarbe, le polipode de chêne, la racine de patience sauvage ; on les donne en infusions, en substance, ou en extrait. On y ajoute quelqu'un des syrops qui ont la même qualité ; ce sont ceux de chicorée composé, le magistral, &c. Les classes de tous ces remedes sont très-riches, on peut y choisir ceux qui ont le plus de rapport au caractere du relâchement des fibres, & aux différens degrés de leur irritation.

Les mêmes remedes qui donnent du ton aux solides relâchés, & qui

le soutiennent, rétablissent la densité des liquides ; ils produisent un effet plus prompt & plus assuré, si on allie à ceux que je viens de proposer quelque léger anti-scorbutique, tels que le cresson de fontaine, le beccabunga, le treffle d'eau, l'alleluya, &c. Les alimens farineux soutiennent l'effet de ces remedes ; ils sont moins susceptibles de corruption que ceux que fournit le genre animal. La corruption est un effet que l'on doit toujours craindre dans la pléthore humorale, & dans la dissolution des liquides ; on ne sçauroit avoir trop d'attention pour prévenir le moindre de ses degrés, elle menace toujours de quelque danger, si l'on n'en prévient pas les effets.

CHAPITRE XI.

Moyens généraux de prévenir les maladies du second temps de la grossesse.

Moyens de prévenir les maladies du second temps de la grossesse.

Les racines du placenta sont affermies dans le second temps de la grossesse, sa communication est établie avec la matrice, le cordon ombilical & le fœtus ; la liqueur de l'amnios s'étend dans tout le canal intestinal du fœtus, & ses fonctions se font par ses propres organes : il vit avec liberté de sa propre vie.

Les femmes enceintes, dans le second temps de la grossesse, lorsque leurs fonctions se font librement & qu'elles n'ont pas d'incommodité, ni de cause apparente de maladie, doivent faire un exercice modéré, prendre une nourriture plus succulente & se permettre plus d'a-

limens que dans le premier temps. Leur boiſſon doit être auſſi plus copieuſe, ſur-tout ſi elles ſont altérées. Cependant la liberté que leur donne leur bon tempérament, ne les autoriſe pas à commettre des fautes & des erreurs dans leur régime de vie, ni à porter leurs exercices à l'excès, elles doivent principalement éviter les indigeſtions & en redouter les effets. Les fruits cruds ſont très-indigeſtes dans la groſſeſſe, ſur-tout lorſqu'ils ſont mal conditionnés ; il leur eſt dangereux de manger trop, ou trop ſouvent, même lorſqu'elles ont des beſoins fréquens. Ces beſoins de manger ſont ſouvent de faux beſoins ; au lieu de s'y livrer, elles doivent les regarder comme des avant-coureurs de maladies que l'on peut éviter par la prudence, & en faiſant uſage des reſſources de la raiſon.

La matrice prend de jour en jour un plus grand volume dans le ſecond

temps de la grossesse ; elle comprime les visceres du bas-ventre, & cette compression lorsqu'elle est considérable, gêne les organes des digestions. Lorsque ces organes sont dans la contrainte, il est difficile qu'ils fassent parfaitement leurs fonctions ; il en résulte des digestions imparfaites, des sucs mal digérés qui produisent dans les entrailles des glaires, des crudités qui les agacent, les irritent & excitent de faux-besoins de manger. Ces faux-besoins sont indiqués par des fadeurs & des foiblesses dans les parties précordiales ; ils sont plus ou moins forts, plus ou moins pressans, selon les degrés de l'irritation qui les cause. Les femmes grosses sont fatiguées alors par des crachotemens fréquens d'une sérosité douceâtre & d'un goût fade, très-propre à leur donner des langueurs dans les entrailles & de fausses envies de vomir. Lorsque les matieres

Gêne dans les fonctions des visceres du bas ventre dans la grossesse, son effet.

glaireuses ou les sucs muqueux des premieres voies gênent assez les glandes de l'estomac pour diminuer l'excrétion du suc gastrique, la salive est également retenue dans les glandes qui la fournissent ; il en survient une altération qui porte souvent à abuser de la boisson ; celle-ci devient nuisible si l'on suit le penchant qui la fait desirer, ou si l'on écoute les besoins qui paroissent l'exiger.

Ces incommodités sont légeres du commencement ; ce sont de faux-besoins qu'on ne distingue pas, & qui portent à commettre des abus dans l'usage des alimens & de la boisson : elles font des progrès & produisent enfin des maladies que le plus souvent on n'a pas prévues.

On prévient ces maladies en s'observant scrupuleusement sur le régime de vie, sur-tout en évitant de manger avec excès, & en s'abstenant de toutes sortes de crudités, de ra- Moyens de les prévenir.

goûts, de salures, d'épiceries & de liqueurs spiritueuses; le vin même est souvent nuisible dans de telles circonstances, sur-tout si l'on n'observe pas la plus grande modération dans son usage. Il est très-à-propos d'observer que, lorsque les femmes grosses ont de fréquens besoins de manger, elles ne doivent pas se permettre des alimens, & sur-tout des alimens solides pendant que les organes des digestions sont occupés à digérer, les derniers qu'elles ont pris. Il n'est rien de plus propre à troubler la digestion de ces organes, à former des glaires & des crudités dans les premieres voies. Ce sont des causes très-ordinaires d'inappétences, de dégoûts, de mauvaises digestions, de cardialgies, de cours de ventre, &c.

Moyens de moderer les faux besoins de manger.

On modere les faux-besoins de manger en prenant un peu d'eau; on réitere de temps en temps ce léger

secours, s'il devient nécessaire. On prend enfin des alimens lorsque la digestion est faite, mais il faut être scrupuleux dans leur choix. Comme le goût des femmes enceintes est capricieux, & qu'il y a du danger à leur refuser ce qu'elles desirent avec passion, il ne faut pas d'abord les en priver totalement. On modere l'usage & l'abus des substances qui ne leur sont pas propres; on tâche d'affoiblir par la raison la séduction de l'esprit, sur des choses nuisibles, & on a recours aux ressources de l'art, pour y remédier : c'est alors une maladie; j'en traiterai dans son lieu.

La boisson abondante qu'exige l'altération des femmes grosses qui ont cette incommodité, ne peut que leur être nuisible, sur-tout après le repas, dans tout le temps de la digestion; elle la trouble & la pervertit. Elle passe sans être digérée dans les vaisseaux du sang & de la lymphe,

La boisson trop abondante est nuisible.

par les pores du ventricule & par ceux du canal intestinal. Elle y fournit des sérosités sur-abondantes qui affoiblissent les globules de ce liquide & rendent la lymphe trop aqueuse. Ce sont autant d'humeurs étrangeres qui font dégénérer le suc nourricier, & faute d'une nourriture suffisante, les malades tombent insensiblement dans le marasme. Ces sérosités surabondantes passent souvent du canal intestinal dans les vaisseaux émulgens, elles dilatent les sécrétoires des urines, les forcent, & établissent une espece de *diabetes*, qui épuise insensiblement la sérosité du sang la plus nécessaire: c'est une autre cause de marasme. Ces deux causes qui sont de leur nature des maladies toujours dangereuses, conduisent les femmes enceintes à des dégoûts quelquefois absolus, à des inappétences générales, à des fievres lentes, à des cachéxies, &c.

Les liquides étrangers dans la masse du sang, fournis par une boisson sur-abondante, s'infiltrent souvent dans le tissu cellulaire des membranes, des muscles du bas-ventre, des ligamens de la matrice & dans celui de la matrice elle-même; c'est une occasion prochaine à des relâchemens, à des bouffissures, à des œdématies de ce viscere; à des hydropisies générales ou particulieres & à tous les accidens qui peuvent provenir du relâchement des solides. Son effet.

Un régime de vie sobre, doux & humectant est le vrai préservatif des soifs excessives des femmes enceintes; mais afin que ce régime produise l'effet qu'on a lieu d'en attendre, elles doivent se préserver des passions de l'ame, s'abstenir de veilles & d'excès de toutes les especes. La diminution des évacuations naturelles, leur suppression & les épuisemens qu'elles causent lorsqu'elles sont Préservatif de la soif excessive.

trop abondantes, altérent toujours par préférence les sucs digestifs & troublent l'ordre des digestions. Il est donc essentiel d'entretenir la liberté de ces évacuations, de les rétablir si elles diminuent ou se suppriment, & de les modérer lorsqu'elles sont trop abondantes. On prévient ces accidens par les moyens que j'ai déja proposés, & par le secours de la gimnastique; je veux dire par un exercice modéré, par des frictions seches; par des tisanes acéteuses, par l'usage du sel de prunelle en petite quantité & noyé dans beaucoup d'eau. La tranquillité de l'esprit contribue beaucoup à produire ces effets. Le reste sort du cercle de la diete, on le trouvera dans la cure de ces maladies.

Lorsque les incommodités du premier temps de la grossesse se continuent dans le second, il ne s'agit plus de les prévenir dans celui-ci,

puisqu'elles étoient déja établies auparavant; elles deviennent plus graves par leur durée, & dégénérent en de véritables maladies.

Préservatifs des toux, des palpitations de cœur, &c.

Un régime de vie prudent & ménagé, & l'éloignement des excès & des passions sont également les préservatifs les plus propres & les plus efficaces, des toux, des palpitations de cœur, des aigreurs des premieres voies, des insomnies. Ces accidens sont dans le second temps de la grossesse, des effets du gonflement des vaisseaux, de la roideur des fibres, des solides, & de l'excessive sensibilité des membranes.

Corps de baleine, leurs mauvais effets.

Si les femmes grosses veulent se mettre à l'abri d'un nombre d'accidens de différente nature, il est de toute nécessité qu'elles renoncent absolument aux corps de baleine. Ces machines sont dures, roides & presqu'inflexibles; elles sont une espece de torture, favorite des femmes,

parce qu'elle conserve à leur taille des graces que la grossesse diminue, quand on laisse à l'abdomen une liberté nécessaire pour se dilater. Ces corps de baleine sont pernicieux dans la grossesse; ils compriment durement la partie moyenne & inférieure de la poitrine, & toute la circonférence du bas-ventre au-dessus des hanches; de sorte que l'abdomen prend la figure d'un cône tronqué, dont la poitrine est la base. Cette compression met dans la détresse les entrailles & les visceres du bas-ventre; ceux de la poitrine & la circulation des liquides sont dans une gêne constante. Ce sont des causes sensibles de toux, de palpitations de cœur, d'aigreurs dans les premieres voies, &c. De telles compressions ôtent aux femmes grosses la liberté de se nourrir suffisamment: les alimens qu'elles prennent, quelque médiocre que soit leur quantité, embarrassent

raissent & surchargent le ventricule qui ne jouit pas de la liberté d'une action suffisante pour les digérer. C'est par un effet de l'irrégularité de cette fonction, que l'air mêlé avec ces alimens se sépare, s'échauffe, se dilate & gonfle ce viscere. Cet air déja extrêmement dilaté, est déterminé par la compression, vers l'orifice supérieur du ventricule; il le dilate, il l'éleve, il retient le diaphragme & l'empêche de s'abaisser assez pour achever d'accomplir le méchanisme de la respiration; elle est comme suspendue & les femmes suffoquent.

De telles compressions privent les fibres des visceres comprimés de la liberté de leurs mouvemens; leur ressort ne peut pas se développer ni s'étendre; la circulation des liquides est par-tout dans l'embarras & dans la contrainte. Les embouchures des vaisseaux du chyle sont presque im-

praticables, & la partie de ce fluide qui passe dans le mésentere, y est privée de la liberté de sa circulation. Le rectum & la vessie sont également comprimés, il en provient des constipations, des difficultés d'uriner & des suppressions d'urine. La matrice ne peut pas se dilater ni prendre la forme arrondie qu'elle devroit avoir; sa cavité en est resserrée, le fœtus y est gêné, il n'y jouit pas de la liberté que la nature lui donne pour se mouvoir à son aise, lorsque de pareils obstacles ne s'y opposent point. Ces compressions nuisent à sa conformation & à son accroissement; elles rendent irrégulier le développement de ses organes, ils en deviennent imparfaits : elles mutilent enfin ses membres, & causent des avortemens.

Les compressions que fait le corps de baleine sur la région épygastrique & sur les lombaires, empêchent

la matrice de s'élever en se dilatant; cette violence faite à ses ligamens y produit des tiraillemens & des douleurs qui s'étendent dans toutes les parties où ils ont des communications : ce sont pour la mere autant de causes de souffrances continuelles. La gêne des entrailles, effet ordinaire de cette compression, embarrasse les sécrétions qui doivent s'y faire; souvent elle en retient la matiere dans leurs glandes & dans leurs membranes, elle y cause des irritations, des douleurs, des coliques qui ne peuvent que produire de mauvais effets sur la mere & sur le fœtus. Il survient très-ordinairement à la suite de ces accidens, des exomphales ou des hernies inguinales qui menacent à tout instant les jours de la mere, qui la font toujours souffrir, & qui le plus souvent ne cessent qu'avec la vie.

Lorsque les ligamens de la matrice

sont naturellement relâchés ou disposés au relâchement, la compression du corps de baleine l'accomplit. Ce viscere n'est enfin soutenu que par les os du bassin & par le pubis ; ce sont des compressions générales qui produisent & entretiennent des douleurs continuelles dans toutes les parties qu'elles intéressent. Outre ces douleurs, il en survient tous les autres accidens que j'ai observé être des effets du tiraillement occasionné par la pesanteur & par le relâchement de ce viscere.

Préservatifs de la toux & d'autres accidens par les secours de l'Art.

Lorsqu'un régime de vie observé à propos, ne suffit pas dans le second temps de la grossesse, pour prévenir les toux, les palpitations de cœur, les aigreurs, les insomnies, &c. ; on doit avoir recours aux ressources de l'Art, dès que les femmes en sont menacées, par quelque signe qui les annonce. Si ces accidens proviennent de la compression des fibres & des

vaisseaux, de leur roideur ou de l'irritation; la saignée, les bains domestiques, les boissons délayantes, & les potions calmantes, sont les remedes les plus propres à les prévenir, & à les dissiper lorsqu'ils existent.

Si au contraire, les solides sont relâchés, on en soutient le ton & on en rétablit le ressort, par les mêmes moyens que j'ai indiqués au Chapitre précédent. Si les premieres voies sont surchargées de glaires, de crudités, effet ordinaire des mauvaises digestions & des digestions laborieuses; on doit purger de temps en temps, & remplir par des usages convenables les intervalles des purgatifs. Les indications que fournissent l'état des organes des digestions, & la qualité des sucs digestifs, suffisent aux Médecins pour faire un choix judicieux des remedes qui sont les plus convenables dans ces circonstances. Je deviendrois trop prolixe si j'entreprenois d'entrer

dans les détails dont cette matiere seroit susceptible, j'aurai lieu de la développer dans d'autres endroits de cet Ouvrage.

CHAPITRE XII.

Moyens généraux de prévenir les maladies du troisieme temps de la grossesse.

Moyens de prévenir les maladies du troisieme temps de la grossesse.

Ce n'est que pendant les deux premiers temps de la grossesse que l'on peut donner des secours utiles pour prévenir les maladies du troisieme. Comme ces maladies proviennent d'incommodités ou de dérangemens qui ont une plus longue date que les trois derniers mois, on ne peut employer que des moyens propres à les modérer : lorsqu'elles ont pris un caractere chronique, on ne les guérit point avant l'accouchement.

Ce n'est pas seulement la compres-

sion que la matrice fait sur les vaisseaux, qui cause des hémorrhoïdes & des varices, il en provient aussi de l'appauvrissement de la masse des liquides. Si ces engorgemens variqueux surviennent à l'occasion du relâchement des ligamens de la matrice, quel moyen pourroit-on prendre pour en rétablir la force & le ressort ? Le poids & le volume de ce viscere prévaudroient sur tous les secours que l'on pourroit donner pour remédier au relâchement.

Préservatifs des engorgemens variqueux.

Si les engorgemens variqueux dépendent d'un vice des liquides, il a été contracté dans les deux premiers temps de la grossesse, ou avant qu'elle eût lieu ; on chercheroit inutilement à y remédier dans le troisieme. N'y eût-il que l'effet que produit alors la simple compression de la matrice sur les entrailles, sur les autres visceres du bas-ventre, sur ceux de la poitrine à l'occasion du tiraillement, sur

la distribution des liquides & sur la généralité des fonctions ; ce seroient des obstacles qui prévaudroient sur toutes les ressources de l'art de guérir. Quand bien même le bras de la Médecine seroit assez puissant pour en imposer à ces accidens, ne resteroit-il pas après eux les mêmes vices qui étoient répandus auparavant dans la masse des liquides & dans le systême des solides ? ne seroient-ils pas toujours prêts à les renouveller ?

Des œdématies des extrémités.

Les gonflemens œdémateux des extrémités inférieures, & les fausses hydropisies de la matrice étant des effets médiats des mêmes causes générales, ne sçauroient être prévenus que par la guérison de ces causes ; les mêmes difficultés qui s'opposent à celle-ci doivent rendre impraticables tous les moyens de prévenir & de guérir les autres.

Des spasmes de la matrice.

Les spasmes de la matrice, qui proviennent d'une affection chronique

du genre nerveux, se soutiennent ordinairement jusqu'à l'accouchement. Ceux qui, dans le temps de la grossesse, prennent leur principe dans les veilles immodérées, dans un régime de vie abusif & souvent incendiaire, n'auroient point lieu si les femmes ne s'abandonnoient pas à ces abus & à ces excès.

La matrice est susceptible d'une irritabilité délicate & exquise; ses sensations décident de celles de l'esprit; celui-ci, à son tour, rend plus vives les impressions qui se font sur ce viscere. Ce concours du méchanisme de l'une, avec l'activité de l'autre, rend cet organe plus irritable. Ce principe d'irritation, dès qu'il est établi, est mis en jeu au moindre mouvement, à la moindre action qui porte sur sa sensibilité. On doit observer que ce principe d'irritation ne dépend pas toujours d'un vice local déterminé, il consiste souvent dans une simple

disposition à l'irrégularité : c'est d'une telle disposition dans la matrice que peuvent provenir ses spasmes dans la grossesse. J'ai disséqué des matrices de femmes mortes à la suite des couches, après avoir souffert pendant leur grossesse, de spasmes considérables de ce viscere, je n'ai jamais trouvé dans leur substance de dérangement sensible qui eût pu établir la cause de leur irrégularité spasmodique.

Des spasmes des autres parties du corps.

Il en est de même des autres visceres, & même de toutes les parties du corps ; on a souvent vu des mouvemens spasmodiques simples se former en eux, & souvent dans un point déterminé de leur substance, faire des progrès rapides vers le principe des nerfs, & quelquefois se perdre & se confondre dans des convulsions générales. On a vu de ces mouvemens partir d'un pied, s'étendre dans la jambe, & se répandre rapidement dans tout le corps, par une prompte

communication de fibre en fibre, de muscle en muscle, & de partie en partie. On a vu, dans de pareils cas, arrêter le progrès des mouvemens convulsifs, & prévenir les convulsions en faisant une forte ligature à la jambe, avant que les mouvemens spasmodiques y fussent parvenus.

Observation sur des spasmes surprenans.

Je ne m'en tiendrai pas à ce seul exemple; j'ai déja rapporté une Observation (1) qu'on me permettra de répéter en partie. Une Dame étoit cruellement affectée depuis plusieurs années, de mouvemens convulsifs & de convulsions, le simple bruit du loquet d'une porte en l'ouvrant, ou en la fermant avec les plus grandes précautions, ou tout autre petit bruit semblable, déterminoit dans l'instant des spasmes particuliers qui devenoient successivement généraux. Cette

(1) Voyez le Traité des Fleurs-blanches.

Dame se plaignoit d'une douleur constante dans le bas-ventre, vers l'ovaire gauche ; c'est de-là que partoient le plus souvent les mouvemens convulsifs qui, en se multipliant successivement de proche en proche, formoient enfin une convulsion générale : il y avoit quelques années, lorsque cette Dame mourut, que ces symptomes n'avoient pas varié. On fit l'ouverture de son cadavre, j'y étois present avec d'autres Médecins très-éclairés qui avoient suivi la maladie ; nous trouvâmes, avec une grande surprise, l'ovaire douloureux, d'où partoient les mouvemens convulsifs, parfaitement sain, & il n'y avoit rien aux environs de cette partie, qui pût donner une simple idée d'un principe douloureux & convulsif.

Points déterminans de convulsions.

On ne doit point être surpris qu'il se forme ainsi dans le corps des femmes délicates, des points détermi-

mans de convulsions, & qu'ils ne consistent qu'en une disposition convulsive de cette partie ; on voit tous les jours, qu'une simple odeur qui porte sur la membrane pituitaire d'une femme dont les nerfs sont d'un sentiment exquis & irritable, lui cause de pareils accidens. N'en est-il pas de même des épilepties dont les attaques se succedent & deviennent chroniques, après une attaque occasionnée par une surprise, par une peur, ou par quelque passion du genre des aiguës.

Observation sur les points determinans de convulsions.

Je fus appellé, pendant l'hyver de 1762, après d'une Dame qui depuis long-temps étoit prise très-fréquemment d'une vive colique, accompagnée de mouvemens spasmodiques, qui devenoient généraux dans tout le corps. Cette colique se déclaroit par une sensation douloureuse, très-vive dans un petit espace déterminé vers la région lombaire droite;

la malade rendoit des urines bourbeuſes, & en apparence purulentes. Il avoit déja été décidé que cette purulence provenoit d'un ulcere dans la veſſie, ou dans la partie de l'uretere d'où paroiſſoit partir la cauſe qui déterminoit les mouvemens ſpaſmodiques. Cette Dame guérit totalement de ces accidens, par un uſage conſtant de bains & de calmans du genre nerveux; elle jouit depuis ce temps-là d'une ſanté parfaite. Je reviens à mon objet.

C'eſt ordinairement à un régime de vie déréglé, à une fauſſe éducation, à une vie ſédentaire, ou à de vives paſſions dégénérées en habitude, qu'on doit attribuer la cauſe générale du relâchement de la matrice; je l'ai déja obſervé. C'eſt de cauſes ſemblables que proviennent la cachexie des femmes groſſes, leurs hémorrhoïdes, leurs varices, les œdématies qui en ſont les ſuites, leurs mouvemens

convulsifs, & les autres accidens auxquels elles sont exposées dans le dernier temps de la grossesse après avoir commis des abus & des excès. Il est vraisemblable que les femmes préviendroient ces accidens, & se préserveroient des maladies qui en sont les suites ordinaires, si elles ne cédoient pas à la séduction de leurs sens, & ne se livroient point à de tels abus avant leur grossesse, & dans ses commencemens. Quoique les femmes ne puissent pas toujours se flatter de prévenir & de guérir pendant leur grossesse des maux dont le principe est déja invétéré, elles doivent cependant observer un régime de vie prudent & modéré, puisque par ce moyen elles peuvent conserver leurs jours & ceux du fœtus, & les rendre moins languissans.

Moyens de prévenir les accidens cachétiques de la grossesse.

Les femmes grosses en général ont besoin de prendre plus d'alimens dans le dernier temps de la grossesse, que

dans le second, & leur boisson doit être plus abondante. Il convient de choisir & de proportionner l'un & l'autre, selon des indications prises du tempérament & de la nature de leurs incommodités. Elles doivent régler leurs exercices selon leurs forces, & selon la lourdeur & le poids de leur ventre. L'exercice leur est nécessaire dans ce temps de la grossesse, plus que dans les autres, parce qu'il les dispose à l'accouchement. Les insomnies, les mouvemens violens, le cahotement des voitures, les chûtes, les coups, les extensions des membres, l'élévation de fardeaux, les travaux pénibles, les éternûmens violens, les sons trop forts, les cris perçans, &c. sont tous pernicieux aux femmes dans leur grossesse, & surtout dans son dernier temps; en les évitant elles préviennent des accidens fâcheux, des maladies dangereuses & quelquefois funestes.

Regle générale de l'exercice des femmes au dernier temps de la grossesse.

Les

Les femmes robustes, les pléthoriques, celles qui portent leur enfant trop haut dans le dernier temps de la grossesse, & qui ont des incommodités qui dépendent de la disposition de la matrice, trouvent des secours efficaces dans des saignées ménagées selon les différens degrés de la pléthore. La saignée est le secours le plus prompt & le plus essentiel que l'on puisse employer pour conserver le fœtus; c'est le sentiment des Observateurs les plus célebres. Il est de toute nécessité que les ligamens de la matrice se relâchent pour favoriser l'accouchement; que le muscle de son fond, communément appellé utérin, acquiere une force suffisante de ressort & d'élasticité, pour déterminer le fœtus vers le col de ce viscere, & que l'orifice de celui-ci se dilate pour faciliter sa sortie. Ces indications, prises d'après les besoins de la nature, sont très-essentielles à

Effet des saignées dans le troisieme temps de la grossesse.

son objet concernant l'accouchement, on ne doit rien négliger pour les suivre & pour les remplir.

Effet des bains domestiques.

C'est principalement dans ces circonstances, que les bains domestiques sont utiles & nécessaires. Ætius, qui vivoit vers la fin du quatrieme siecle, les regarde comme indispensables; il conseille même d'en faire un usage constant dans le neuvieme mois de la grossesse. Aspasie, plus ancienne que cet Auteur, recommande de mettre dans des bains chauds les femmes qui n'accouchent pas heureusement. Rodrigues de Castro, qui se distinguoit dans la Médecine des femmes, au commencement du dix-septieme siecle, donne pour précepte général, qu'il faut baigner les femmes dans des bains émolliens dès qu'elles sont entrées dans le neuvieme mois de leur grossesse. Il assure en avoir vu plusieurs qui, avant de pratiquer cet usage, avoient eu des

accouchemens laborieux, & qu'ils avoient été ensuite très-heureux, par l'effet des bains employés à propos. Sennert recommande les bains dans les derniers mois de la grossesse; il assure que ce secours est nécessaire pour obtenir des couches heureuses.

Les Médecins de toutes les Nations, les anciens & les modernes, les plus heureux & les plus éclairés dans la pratique de la Médecine, ont conseillé les bains dans tous les temps de la grossesse, lorsqu'il y a eu des signes, dans les femmes, d'une pléthore sanguine. La sagesse de cette pratique est démontrée par une suite non interrompue d'Observations; cette méthode préservative s'étend également sur la tension des fibres des solides, sur la roideur des muscles du bas ventre, & sur celle des ligamens de la matrice, qui, comme je l'ai observé, cause de fâcheux accidens dans le second temps de la grossesse: ils conti-

nuent dans le troisieme & deviennent plus dangereux.

Erreurs du public sur les bains dans la grossesse.

Quelqu'heureux, quelqu'utile, quelque nécessaire que soit le secours des bains, lorsqu'ils sont indiqués dans la grossesse, l'usage en est banni & pour ainsi dire interdit dans cette partie de l'Europe, par un malheureux effet du préjugé. Les erreurs du Public, en ce qui concerne la Médecine, ont toujours été redoutables; cependant on ne trouva jamais autant de Médecins qu'on en voit aujourd'hui dans le sein de l'ignorance, & qui, pour le malheur de l'humanité, ne trouvent que trop de dupes dans tous les Etats. Les plus sages Législateurs de la Grece avoient fait des loix séveres qui défendoient aux femmes & aux esclaves d'exercer la Médecine; ces loix subsistent encore aujourd'hui dans l'Europe : n'est-il donc pas du bien public que la force & l'exactitude de leur exécution, répondent à leur justice?

Les bains ne conviennent pas dans le relâchement général des solides, ni dans celui qui est particulier à la matrice & aux parties qui en dépendent. Si quelquefois on est obligé de pratiquer la saignée dans cet état, il est rare que ce soit à l'occasion d'une pléthore générale ; ce secours alors ne peut avoir lieu qu'à l'occasion de quelqu'engorgement particulier qui menace de devenir inflammatoire : on saigne alors pour prévenir l'inflammation. Cas où les bains sont utiles ou nuisibles.

Le relâchement des solides est inséparable d'une lenteur sensible dans les fonctions ; il favorise les infiltrations séreuses dans le tissu cellulaire ; il occasionne des retardemens lympatiques dans les capillaires des viscères, & dans ceux des extrémités. Ce sont des cas qui peuvent devenir très-graves ; ils exigent des purgatifs assez fréquens ; on doit remplir leurs intervalles par de légers toniques ;

il eſt alors de la derniere conſéquence de bannir du régime de vie tout ce qui ſeroit en état de ſoutenir le relâchement & de contribuer à ſes progrès.

Saignées dans les ſpaſmes de la matrice.

Les ſpaſmes de la matrice qui proviennent d'une roideur & d'une irritabilité exceſſives des fibres de ce viſcere, exigent des ſaignées s'il y a des ſignes de pléthore, & des bains domeſtiques ménagés ſelon l'état des ſolides. Ce ſeroit témérité que de donner des bains froids dans la groſſeſſe; le ſaiſiſſement qu'ils occaſionneroient, ſeroit ſeul en état de faire périr le fœtus. Tous les préjugés ſont dangereux; ceux qui feroient adopter les bains froids dans la groſſeſſe

Mauvais effets des bains froids.

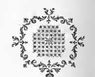
ſeroient infailliblement funeſtes. Un Médecin de Marſeille, nommé Charmis, alla s'établir à Rome du temps de Néron; il accuſoit d'ignorance tous les Médecins qui avoient été avant lui; il condamnoit la méthode ordi-

naire de guérir, & principalement l'usage des bains chauds, auxquels il préféroit en tout temps, & dans toutes les maladies, les bains froids, même dans le temps le plus froid de l'hyver : on l'en crut sur sa parole, il fit fortune, son objet fut rempli à la honte de la Médecine. Si les préjugés sont à craindre ; si les ignorans sont redoutables dans la Médecine, on ne doit pas moins redouter une confiance aveugle : l'un & l'autre sont souvent en société pour le malheur des hommes.

Il est à propos pour prévenir le progrès des convulsions de la matrice, de seconder les saignées & les bains par des potions anti-spasmodiques & calmantes, ou par d'autres remedes dans le même genre. Si le relâchement étoit joint à l'irritation, les bains augmenteroient le premier, il faudroit s'en tenir aux toniques & les allier avec des calmans du genre

Anti spasmodiques dans les convulsions.

nerveux, qui approchassent de leur vertu : on suivroit la même regle & le même ordre dans le régime de vie, sur-tout en ce qui concerne les alimens, la boisson, & les exercices ordinaires.



SECTION IV.

Maladies communiquées au fœtus, & celles qui lui sont propres.

CHAPITRE PREMIER.

Maladies communiquées au fœtus.

Le principe des maladies héréditaires, est confondu avec les principes de l'embrion; la conception qui donne l'existence à celui-ci, donne l'activité à l'autre. C'est une union irréguliere entre deux substances différentes; l'une est destinée pour la propagation & pour la conservation; l'autre est un piege toujours tendu contre la force de la vie, & toujours prêt à donner la mort. J'ai déja

Maladies communiquées au fœtus.

parlé des causes des maladies héréditaires (1) ; on me dispensera de leur donner plus d'étendue.

Outre les dérangemens dangereux dont le fœtus est affecté, à l'occasion des incommodités de la grossesse (2), il participe aux maladies accidentelles de sa mere pendant tout le temps qu'il est dans son sein. Je ne ferai que rapporter quelques Observations sur ces dernieres ; les autres sont suffisamment éclaircies dans la Section précédente : je passerai ensuite aux maladies propres au fœtus.

Maladies vénériennes héréditaires. Les maladies vénériennes sont héréditaires, lorsqu'elles prennent leur date avant la conception ; je l'ai déja observé ; on doit les regarder comme accidentelles lorsqu'on les contracte vers le temps de la conception, dans la conception, & lorsqu'elle

(1) Sect. II. Chap. III.
(2) Sect. III. Ch. VII & XI.

est accomplie. Le fœtus alors en est affecté, presqu'en même temps que sa mere; s'il survit dans son sein à cette maladie, il en porte ordinairement des marques en naissant.

J'ai reconnu une gonorrhée à une fille, le lendemain du jour de sa naissance; sa mere m'avoua être atteinte de cette maladie depuis le commencement de sa grossesse. J'ai observé d'après Boerhaave (3), qu'une femme peut avoir une gonorrhée & concevoir, sans que cette maladie communique au fœtus de vice vénérien, ni gonorrhoïque. Ce sentiment est très-vraisemblable; le fœtus ne risque pas d'être atteint de la gonorrhée, si la mere a soin de s'en faire guérir d'abord après l'avoir contractée. Si elle ne prend pas cette précaution, & si elle la laisse invétérer,

Observation sur une gonorrhée héréditaire.

(3) Voyez le Traité des Fleurs-blanches.

comme fit celle de l'Observation précédente ; la maladie fait des progrès, change de nature, & donne la vérole.

Observations sur des véroles héréditaires.

Wedelius a vu des enfans qui venoient de naître, avec des marques certaines de vérole. Borrichius rapporte qu'une fille avoit en naissant la vulve infectée d'ulceres vénériens. Fabricius en a vu naître avec des exostoses. J'ai observé plusieurs fois des boutons livides, dispersés sur le corps d'enfans qui venoient de naître ; j'ai été convaincu, en plusieurs occasions, qu'ils étoient vénériens.

Symptomes différens de ces maladies.

Les enfans ne sont atteints en naissant, de pareils symptomes vénériens, que lorsque les maladies qu'ils caractérisent sont vives & récentes ; elles ne se manifestent, lorsque leur cause est invétérée, que dans un âge plus avancé. Il est très-ordinaire qu'elles ne se déclarent alors que par des symptomes équivoques, dont rarement on

soupçonne le vrai caractere ; on leur donne toute autre origine, & les malades périssent.

Convulsions des femmes enceintes se communiquent au fœtus.

Les convulsions des femmes enceintes passent aisément au fœtus, par une suite des communications que les nerfs ont les uns avec les autres ; elles ont leur cause immédiate dans l'irritabilité & dans l'irrégularité des mouvemens des solides. Ces mouvemens irréguliers se communiquent plus promptement de solide en solide, de muscle en muscle, de fibre en fibre, que le vice des liquides ne se rend général dans toute leur masse. On est convenu, d'après l'observation, que les effets des vives passions de la mere, ou de promptes surprises, à l'occasion d'accidens qui lui sont survenus, portent également sur le fœtus, & produisent en lui les mêmes symptomes dont sa mere est affectée : ce sont ordinairement des convulsions générales ou particulie-

res, selon la nature des causes qui les produisent. On a inséré l'Observation suivante, dans les Mémoires des Curieux de la Nature.

Observation. Une femme, âgée de plus de trente ans, étant dans le cinquieme mois de sa grossesse, fut prise de convulsions très-violentes, qui la jetterent dans une extrême foiblesse. Les paroxismes la reprenoient de temps en temps avec beaucoup de violence. Le septieme jour, à compter de la premiere attaque, il coula de ses parties un fluide blanc & épais, d'une puanteur insupportable; il causa, en s'évacuant, des horreurs & des frissonnemens généraux dans tout le corps, & de vives douleurs aux aînes. Il s'ensuivit une foiblesse si considérable, qu'à peine le mouvement des arteres étoit sensible. On crut le fœtus mort; on fit prendre à la mere une potion cordiale qui rappella ses forces. Elle sentit le mouvement de l'enfant, & elle

distingua ensuite que, toutes les fois que les attaques la prennoient, les mouvemens du fœtus devenoient plus fréquens, plus forts & plus irréguliers. On en conclut alors, que les mouvemens convulsifs commençoient par l'enfant, & se continuoient à la mere, qui éprouvoit enfin, par leur réunion des convulsions générales.

Quoiqu'il paroisse par cette Observation que les mouvemens convulsifs se fissent d'abord distinguer dans le fœtus, on ne doit pas en conclure qu'ils provinssent directement de lui. Comme les fibres du fœtus sont plus sensibles & plus irritables que celles de sa mere, par rapport à leur délicatesse, de petits mouvemens irréguliers dans la mere, pouvoient en occasionner en lui de très-considérables & de très-sensibles. Il se pourroit même que les premieres attaques de la mere, ayant été violentes, auroient donné aux fibres ner-

Effets de l'irritabilité des fibres du fœtus.

veuses du fœtus, une irritabilité excessive, & une disposition à des mouvemens irréguliers, propres à s'étendre de plus en plus, à intéresser celles de la mere, & à lui causer des convulsions.

Fievtes se communiquent au fœtus.

Les fievtes des femmes grosses se communiquent au fœtus, selon des observations faites par des Médecins célebres. On ne peut pas penser différemment, si l'on fait attention que les liquides de la mere passent au fœtus, que ceux du fœtus repassent à la mere, & que les uns & les autres suivent conjointement les loix générales de la circulation. Quoique cet ordre differe en quelque chose de la circulation propre à la mere, c'est toujours la même substance des liquides, c'est la même continuation des solides; les uns & les autres doivent participer aux mêmes dérangemens, partager les mêmes accidens, & être sujets aux mêmes désordres,

fordres, principalement lorsque les maladies proviennent directement de la mere. On a observé que les enfans qui naissent de meres qui ont été malades de fievres continues pendant leur grossesse, sont foibles, maigres, & souvent excoriés. Lorsque ces fievres ont été exentémateuses, & que les fœtus ont été expulsés morts ou vivans, à leur occasion, on les a toujours trouvés maigres, atrophiés, & souvent couverts de pustules ordinairement livides.

Si une femme est prise d'une fievre quarte, dit Fernel, vers le milieu de sa grossesse, son enfant conservera la même fievre, long-temps après sa naissance. La femme d'un Soldat, dit Schurigius, fut prise d'une fievre quarte le second mois de sa grossesse; le fœtus, dans le dernier temps, étoit avant & pendant le paroxisme, tremblotant, inquiet, & se remuoit fréquemment d'un côté à l'autre. Cette

femme accoucha d'une fille, après avoir essuyé une fievre violente; cet Auteur remarqua avec étonnement que cette misérable enfant fût prise, pendant sept semaines qu'elle vécut, de la même fievre, régulièrement aux mêmes heures, & aux mêmes momens que sa mere, qui en guérit ensuite.

Petite vérole se communique au fœtus. La petite vérole se communique de la mere au fœtus; le caractère de cette maladie n'est pas unanimement déterminé depuis le temps qu'elle s'est rendue redoutable parmi les hommes; & les Sçavans sont partagés sur son origine. Les Arabes l'ont

Son ancienneté est indéterminée. portée en Europe, disent les uns; & les autres en prennent le principe chez les Grecs. Hippocrate, environ douze cens ans avant le regne de Mahomet II, temps de l'entrée des Arabes dans la partie du Monde que nous habitons, avoit désigné cette maladie, dans le vingtieme Aphorisme de la troisieme Section, par

le nom de tubercules, ou de pustules purulentes : ces pustules survenoient ordinairement au Printems. On se rappelle que dans les siecles antérieurs au précédent, la petite vérole étoit également plus fréquente & plus générale dans cette saison, que dans toute autre. Hecquet, après avoir réfléchi sur cet Aphorisme, a jugé que les tubercules & les pustules, dont Hippocrate a fait mention, n'étoient autre chose que ce que nous appellons aujourd'hui petite vérole & rougeole.

On a objecté que si la petite vérole eût été connue des Anciens, Hippocrate, Galien, (4) & les autres Médecins de la Grece, qui étoient très-exacts dans la description des maladies, ne se seroient point accordés à passer sous silence celle qui auroit le plus mérité leur attention.

(4) Rhases prétend que Galien l'a désignée & nommée dans cinq endroits différens de ses Ouvrages.

Si la petite vérole n'a pas été connue sous cette dénomination, parmi les Médecins Grecs; ils la connoissoient sous les noms de tubercules, ou de pustules purulentes. Cette description étoit exacte, on ne pouvoit pas s'y tromper; ne donne-t-elle pas une définition très-claire de cette maladie, & n'indique-t-elle pas sa véritable nature? Valesius, dans ses Commentaires sur les Epydémies d'Hippocrate, observe que les Grecs comprenoient en général, sous le nom d'*apostheme*, toutes les taches & les boutons qui venoient à la peau; il observe que la petite vérole & la rougeole étoient comprises dans cette dénomination générale. Les taches, ajoute cet Auteur, qui ressemblent à des morsures de puces, avec des démangeaisons, étoient la rougeole chez les Grecs; les boutons & les pustules qui survenoient avec de petits ulceres, étoient la petite vérole : celle-ci avoit le ca-

ractère inflammatoire, & celui de l'autre étoit érésipellateux.

Hippocrate lui-même a fait des Observations qui désignent très-clairement la petite vérole ; celle de l'enfant de Tymonacte, qu'il a donnée dans le septieme Livre des Epydémies, n'est-elle pas le véritable tableau d'une petite vérole confluente. Il survint à cet enfant, à peine âgé de deux mois, des *exanthemes* aux jambes, aux cuisses, aux lombes, au bas-ventre, & des tumeurs très-rouges : lorsqu'elles disparurent il survint des convulsions, & quelques jours après il mourut.

La petite vérole paroît avoir existé dans tous les temps.

Valesius, sur cette description, n'hésite pas de dire que c'étoit la petite vérole ; peut-on penser différemment ? Hippocrate donne dans la premiere Section du premier Livre, la description d'une épydémie, pendant laquelle il survenoit de petits exanthemes, qui ne modéroient pas

la violence de la maladie ; s'ils se dissipoient promptement, il survenoit des tumeurs derriere les oreilles, qui ne suppuroient pas. Il ajoute qu'il mourut beaucoup d'enfans de cette maladie, depuis la naissance jusqu'à l'âge de puberté. Valesius prétend que ces *exanthemes* épydémiques étoient la petite vérole & la rougeole.

Si, malgré ces éclaircissemens pris dans les Livres d'Hippocrate & de ses Commentateurs, on veut encore faire venir la petite vérole des Arabes dans le septieme siecle; on peut consulter la Chronique de Marius, Evêque, qui vivoit dans le sixieme siecle; on en trouve l'Extrait dans le nouveau Recueil des Historiens de France, Tome second. Cet Historien rapporte qu'il régna pendant l'année 570, en Italie & en France, une épidémie très-grave, avec la dyssenterie & la petite vérole, *variola*. L'année

suivante, ajoute cet Auteur, il mourut beaucoup de monde d'une fatale maladie, connue sous le nom de pustules. Cette épidémie étoit, sans doute, une suite de celle de l'année précédente; c'étoit la petite vérole, désignée dans l'aphorisme d'Hippocrate, sous le nom de *pustulæ ulcerosæ*. Cette maladie étoit connue sous différens noms dans le sixieme siecle; elle retint ensuite celui de petite vérole, *variola*. Les Auteurs Latins lui donnerent ce nom par rapport à l'analogie des pustules qui caractérisent cette maladie avec le *varus*, petit tubercule qui vient au visage & qui s'ulcere aisément. Comme dans cette incommodité le visage se couvroit de ces tubercules, sur-tout du temps des anciens, on les désignoit ordinairement par le pluriel *vari*; c'est de-là que dans la suite les Latins nommerent la petite vérole, *variolæ*, au lieu de *variola*. Sa dénomination

françoise répond à cette derniere, de même que l'italienne ; on l'appelle encore aujourd'hui en Italie la *vaiola*. Il paroît donc évident que la petite vérole étoit connue en Europe, plus d'un siecle avant que les Arabes n'inondassent cette partie du Monde, & il ne paroît pas moins certain qu'elle a existé de tous les temps. Je reviens à mon sujet.

Petite vérole communiquée au fœtus.

Une femme de Fontenoy en Lorraine, selon l'Observation de Fabricius, fut prise de la petite vérole, presqu'au temps de ses couches ; elle eût un enfant à terme, qui avoit la face couverte de pustules varioleuses. Une autre eut la petite vérole le septieme mois de sa grossesse, dit Sommer ; son enfant naquit au terme ordinaire ; il étoit considérablement marqué de taches varioleuses. Valentin a vu une fille qui étoit en naissant marquée de taches de petite vérole ; sa mere avoit essuyé cette ma-

ladie pendant sa grossesse. Il en est de même de la rougeole ; il est confirmé par l'Observation, qu'elle se communique également de la mere au fœtus ; c'est une vérité suffisamment prouvée.

La jaunisse se communique aussi de la mere au fœtus ; Kerkring a donné l'Observation suivante qui le confirme. Une femme ictérique accoucha le huitieme mois de sa grossesse, d'un enfant mort ; il étoit si jaune, qu'on l'auroit plutôt pris pour une petite statue de cire, que pour un enfant. Cet Anatomiste célebre le disséqua ; au lieu de sang, il ne trouva dans ses vaisseaux qu'une humeur jaune, exactement semblable à la bile. Les os étoient colorés d'un jaune semblable à celui des vaisseaux. Il avoue que, s'il n'avoit pas disséqué lui-même toutes ces parties, il auroit cru qu'elles auroient été teintes par le moyen de l'art. On lit dans le

Jaunisse se communique au fœtus.

Mémoire des Curieux de la Nature, qu'une femme ictérique, expulsa un avorton de sept mois, qui étoit de la même couleur que sa mere. Amatus-Lusitanus a observé qu'une femme ayant pris du saffran, accoucha de deux filles dont la couleur étoit jaune.

Coups & chûtes se communiquent au fœtus. J'ai donné des Observations qui constatent que les coups & les chûtes que fait une femme grosse se communiquent au fœtus, & font sur son corps, le même effet qu'ils ont fait sur celui de la mere. J'ai aussi donné une idée des effets que les passions de la mere produisent sur le fœtus; comme ces phénomenes ne présentent que des ténebres à l'esprit humain, & qu'il manque de lumieres pour s'éclairer sur leur nature, je ne ferai que rapporter le fait suivant, que *Kerkringius* nous a donné d'après

Observation. Salmuth. La femme d'un Médecin, très-saine & robuste, étoit dans le neuvieme mois de sa grossesse, lors-

que pendant le soupé elle entendit sonner le tocsin, pour un incendie qui étoit dans la Ville. Elle fut si frappée de cet événement, que dès ce moment elle se trouva incommodée; elle demeura trois jours sans sentir le mouvement du fœtus, & il ne faisoit ensuite que des mouvemens très-foibles. Elle accoucha d'un enfant très-bien nourri, dont tout le côté gauche, depuis la tête jusqu'aux pieds, étoit couleur de feu.

CHAPITRE II.

Maladies générales, propres au fœtus.

Ces maladies sont principalement la fievre, l'hydropisie, la petite vérole, les convulsions & la jaunisse. Maladies propres au fœtus.

Comme le fœtus vit de sa propre vie, ses fonctions se font par ses propres organes; la circulation de ses

liquides, qui s'étend à mesure que ses vaisseaux se développent, & que ses visceres & ses parties se forment, doit être aussi parfaite dans les premiers degrés du développement, qu'elle l'est dans les derniers. Les solides de l'embrion & du fœtus doivent avoir, dans toutes leurs différences, & dans leurs différens degrés de croissance, une force générale suffisante, pour établir & pour soutenir une distribution des liquides, propre à l'état du tout, formé par leur ensemble. Leurs liquides doivent avoir les conditions nécessaires pour nourrir tout l'individu, pour réparer ses pertes, pour s'insinuer dans des vaisseaux qu'ils concourent à développer, & pour fournir des substances capables de perfectionner leur organisation. Ces liquides prennent, pour ainsi dire, une nouvelle nature, à mesure que le fœtus se développe, grandit & se fortifie. Leur densité

augmente à proportion que les fibres des solides s'affermissent & acquierent du ressort. Ces proportions se soutiennent, & marchent d'un pas égal jusqu'à un développement total, & jusqu'à l'entiere perfection du fœtus.

On ne voit pas d'imperfection dans l'ordre général de la nature, dans les différens degrés de cet ordre, ni dans les variations qui sont une suite de ses vues. Un ciron, dans son espece, est aussi parfait qu'un éléphant, & l'hysope n'a pas moins de perfections que le cedre le plus élevé. Le ciron & l'éléphant, l'hysope & le cedre sont provenus chacun de germes insensibles; peu-à-peu ils se sont développés, & chaque degré de leur développement a présenté le tableau d'un être parfait. On admire, dans les belles matinées du Printems, une plante qui ne fait qu'éclore; on y remarque tous les attributs de la perfection; on la revoit le lendemain,

Egalité dans l'ordre général de la nature.

on la revoit tous les jours, on y trouve chaque fois des changemens sensibles, & on la trouve toujours également parfaite : il en est de même des embrions & des fœtus des êtres vivans.

Tel est le fœtus humain dans le sein de sa mere, telles sont ses variations naturelles ; comme elles dépendent d'un ordre égal & constant dans des fonctions délicates, la moindre chose qui fait obstacle à son développement, ou qui altere sa substance, trouble cet ordre & le rend irrégulier : ce sont des sources fécondes de maladies, & souvent des causes de mort.

Effets de l'air sur le fœtus.

L'air de l'atmosphere pénetre dans la substance du fœtus, dans ses viscetes, dans ses parties, de même que dans ceux de sa mere ; il concourt à les former, & il les entretient par l'égalité de son ressort. Les variations de cet élément les affectent, selon qu'elles sont promptes & fréquen-

res, & ses altérations les alterent, selon leurs qualités & selon leur durée. Les solides du fœtus sont plus tendres, plus délicats que ceux de sa mere; ils sont moins développés & moins élastiques : ils sont par conséquent moins en état de résister à des variations de l'air qui les surprennent, & ils n'ont pas assez de ressort pour se rétablir lorsqu'ils ont été forcés. Les vices contagieux de l'atmosphere se communiquent aux liquides du fœtus ; ils font sur eux des impressions selon leur nature, & ils lui prodiguent des causes de maladies.

Le fœtus perfectionne, par ses propres organes, les sucs nourriciers qu'il s'est rendu propres, & ceux qu'il reçoit du sein de sa mere ; si ces sucs n'acquierent pas des perfections conformes aux vues de la nature, il en est mal réparé, mal nourri, & il contracte des maladies ca- Effets du suc nourricier du fœtus mal conditionné.

ractérisées par la lésion des fonctions & par leurs symptomes. Le fœtus, enfin, est susceptible de toutes les causes de maladies qui affectent les hommes, & le désordre de ses fonctions les lui rend propres : je ne ferai que parcourir les principales, celles qui lui sont les plus ordinaires.

Le fœtus est sujet à la fievre.

Le fœtus est sujet à la fievre dans le sein de sa mere, sans même qu'il la tienne d'elle par communication. La différence la plus sensible entre l'un & l'autre dans leurs maladies, c'est qu'il est très-rare que celles qui sont propres au fœtus passent à la mere, & qu'au contraire il est très-ordinaire que celles de la mere se communiquent au fœtus. Il naît tous les jours des enfans de meres saines, qui sont maigres, exténués, & sensiblement malades. Ceux qui sont dans cet état, ont des signes sensibles de fievre ; je l'ai souvent reconnu & vérifié par mes propres

pres observations. Il en naît souvent dont le corps est couvert de boutons, de pustules, de rougeurs érésipellateuses, &c. Des Auteurs célebres ont décidé, à la vue de fœtus morts, couverts de taches rouges & livides, qu'ils avoient eu la fievre dans le sein de leur mere.

Hydropisie du fœtus.

L'hydropisie générale du fœtus, est une suite de sa fievre & de sa langueur; elle peut aussi provenir d'un état cachectique de la mere, ou du mauvais régime qu'elle a observé pendant sa grossesse. Comme le corps du fœtus est construit de fibres lâches, & de liquides qui ont peu de densité, il n'est pas surprenant que ces liquides, lorsqu'ils sont viciés, deviennent aqueux, s'infiltrent dans le tissu cellulaire, s'épanchent dans les cavités, & qu'ils y produisent des leucophlegmaties, des hydrocéphales, des ascites, ou d'autres hydropisies particulieres. Severinus a donné l'Ob-

Observations. servation suivante. Une femme de Dresde avoit l'abdomen si volumineux, vers le septieme mois de sa grossesse, qu'elle ne pouvoit plus marcher ; cette masse faisoit toujours des progrès, lorsque dans le huitieme mois, elle accoucha, après un travail de deux jours, d'un enfant mort, qui étoit long de plus d'une aulne, & si gros qu'il étoit surprenant que la mere eût pu s'en délivrer. La tête, le col, l'abdomen, & les membres de cet avorton, étoient si gonflés, si tendus, & si gorgés de sérosités, que l'épiderme s'étoit séparé en plusieurs endroits dans le travail de l'accouchement. Ces sérosités transudoient par-tout, & il en sortit une grande abondance, par une incision que l'on fit à l'abdomen. Schurigius rapporte l'Observation suivante, d'après Dosternius. Une femme de quinze ans fut attaquée d'une hydropisie avec un vomissement glai-

Observation.

reux; elle étoit enceinte, on ne l'en soupçonnoit pas; elle fit un avorton de quatre mois, qui étoit prodigieusement bouffi depuis la tête jusqu'aux pieds. On le disséqua le lendemain, la bouffissure avoit considérablement diminué, sur-tout à la face, aux mains & aux pieds; la tête étoit restée dans le même état où elle étoit la veille. Il en sortit une humeur *ichoreuse* comme une espece de gelée. On ne trouva pas de sérosité dans le cerveau, on remarqua seulement que ses vaisseaux sanguins étoient épuisés; on en distinguoit plusieurs où il n'y avoit pas seulement d'indice de sang. Il sortit de la cavité de l'abdomen une humeur *ichoreuse* en grande quantité. L'épiploon étoit extrêmement rétréci, il ne couvroit pas les boyaux. Les autres visceres du bas-ventre n'étoient pas défigurés, mais on n'y trouva pas de vestige de sang; le ventricule étoit petit & tout crispé. La cavité du tho-

rax étoit remplie d'une humeur semblable à celle qu'on avoit trouvée dans la capacité de l'abdomen : il ne paroissoit pas une goutte de sang dans le cœur. Le tissu cellulaire & les intervalles des muscles étoient gorgés d'une humeur *ichoreuse*, de la consistance de la gelée. On trouve dans le même Auteur une Observation de Segerus sur l'hydropisie d'un fœtus, occasionnée par une frayeur de sa mere, elle mérite d'être répétée par rapport à sa singularité. Une femme très-avancée dans sa grossesse, fut effrayée d'un incendie qui étoit dans son voisinage ; des étincelles de feu qui venoient s'éteindre sous ses yeux l'alarmoient de plus en plus : elle demeura assez long-temps dans cette situation inquiétante. Le feu s'étant éloigné, ses craintes diminuerent, elle se retira chez elle, & comme elle étoit très-échauffée, elle but beaucoup de biere dans l'idée de se ra-

fraîchir. Le lendemain elle ne s'en trouva point incommodée, & le surlendemain elle accoucha d'une fille hydropique : l'hydropisie éluda toutes les ressources de l'Art, l'enfant en mourut quelques jours après.

On a vu dans le Chapitre précédent que la petite vérole se communique des femmes grosses au fœtus ; c'est une suite & un effet de la contagion qui fait son caractère. On n'est pas surpris, quelque contagieuse qu'elle soit, que de plusieurs personnes exposées à la même atmosphere, il y en ait qui n'en soient point affectées, quoiqu'elles n'aient jamais été atteintes de cette maladie. Que peut-on penser lorsqu'on réfléchit sur des Observations faites par des Auteurs dignes de foi, qui constatent que des fœtus n'ont pas eu la petite vérole quoique leurs meres en aient été affligées pendant la grossesse, & que des meres n'aient point

La petite vérole des meres ne se communique pas toujours aux fœtus.

pris cette maladie des fœtus qui l'ont eue dans leur sein ? J'ai observé que le fœtus vit de sa propre vie, cependant il est nourri de la substance de sa mere, & la circulation des liquides de l'un & de l'autre, est en quelque façon commune. Les vapeurs & les exhalaisons des fluides de la mere, s'imbibent dans la substance du fœtus, & celles du fœtus pénetrent dans celle de la mere. Ils jouissent tous les deux du même air, ils participent à ses qualités lorsqu'elles ont dégénéré, de même que lorsqu'elles sont dans l'état naturel. Cependant il est généralement avoué que l'air est le principal véhicule de la contagion, & que les vapeurs qui s'exhalent des substances corrompues, participent à la nature de ces substances. comment se peut-il que le fœtus puisse ne pas prendre la petite vérole de la mere, & que la mere ne puisse pas la prendre du fœtus qui est dans son sein?

Forestus a donné des Observations sur des femmes qui avoient accouché d'enfans malades de la petite vérole, sans qu'elles eussent le moindre signe de cette maladie : Fernel pense sur cela comme cet Auteur, sans doute qu'il avoit fait les mêmes Observations. *Schurigius* répete la suivante, d'après *Hagendornius*. Il y a environ vingt-quatre ans qu'une femme qui se portoit très bien, accoucha d'une fille couverte de petite vérole. Ce Médecin avoue que ce phénomene le surprit d'autant plus, que la mere de cet enfant n'avoit pas eu le moindre signe de cette maladie, ni dans la grossesse, ni dans le temps des couches. Ettmuller donne aussi, d'après Morisson, l'Observation d'une femme saine qui accoucha d'un enfant qui avoit la petite vérole. On en attribua la cause à ce que cette femme, quelque-temps auparavant, se tenoit souvent auprès d'un de ses

Le fœtus peut avoir la petite vérole, & sa mere ne pas l'avoir.

Observations.

enfans qui avoit cette maladie. *Lichtentanius*, célebre Médecin de Saxe, nous apprend qu'une Dame fut prise de la petite vérole vers le temps de ses couches, (elle étoit alors épidémique) trois jours après elle accoucha d'un fœtus vivant qui n'avoit pas de marques de petite vérole : il mourut cependant six jours après, de convulsions, & on trouva ses entrailles gangrénées. Une jeune Comtesse, dit *Borrichius*, fut prise de la petite vérole le huitieme mois de sa grossesse ; tout son corps étoit couvert de boutons depuis la tête jusqu'aux pieds. Elle étoit d'une impatience extrême ; elle s'agitoit dans son lit, de façon qu'elle fut saisie d'un air froid, qui répercuta l'humeur variolique. Les pustules se flétrirent au lieu de s'élever en pointe, & il s'y forma au milieu, de petites fossettes marquées par des points noirâtres. Quelque représentation que l'on fit

à la malade, elle ne voulut jamais se tenir tranquille; elle avorta le onzieme jour d'un fœtus, gros, gras, & très-bien formé, qui n'avoit pas dans tout son corps la moindre marque de petite vérole. Cet avorton ne vécut que deux heures, & la mere subit bientôt le même sort par un effet de son imprudence.

Rien de plus familier, rien de plus commun que les mouvemens convulsifs du fœtus, Hippocrate nous en avoir prévenus. Le fœtus éprouve ces accidens sans que la mere en soit susceptible, & il est très-ordinaire qu'il soit affecté de ceux de sa mere. Les femmes grosses s'apperçoivent de ces mouvemens irréguliers, quoiqu'ils ne s'étendent pas jusqu'à elles; ils ont lieu principalement lorsqu'elles sont prises de vives passions. On a inséré l'Observation suivante dans les Mémoires des Curieux de la Nature. Une femme dans les derniers mois de sa

Mouvemens convulsifs du fœtus.

grosseſſe, ſe plaignoit de mouvemens très inquiétans & très-fréquens que le fœtus faiſoit dans ſon ſein; c'étoient des ſoubreſauts, ou plutôt des mouvemens convulſifs qui ſe réitéroient comme périodiquement, juſqu'à trois fois par jour : ils cauſoient des battemens ſi inſupportables dans l'abdomen, que la mere en tomboit en défaillance. On donna des remedes qui firent ceſſer les mouvemens convulſifs du fœtus ; il n'en fit enſuite que de naturels, & quelques ſemaines après, il vint au monde parfaitement ſain.

Nerfs du fœtus très-irritables.

Il eſt inconcevable combien les nefs du fœtus ſont ſuſceptibles d'irritabilité, & combien ils ſont affectés par les paſſions de l'ame des femmes qui les portent dans leur ſein. Je pourrois, pour le confirmer, citer un nombre d'exemples auſſi ſurprenans les uns que les autres; mais pour ne pas devenir prolixe, je m'en tien-

drai au suivant, que *Schoezius* a inséré dans les Mémoires des Curieux de la Nature. Une femme de Leyde passoit par une rue de cette Ville, comme elle approchoit du temps d'accoucher, elle se trouva fatiguée ; elle s'assit, pour se reposer, sur un banc qui étoit devant la porte d'un Citoyen. Cet homme avoit une infirmité extraordinaire, ses deux mains étoient courbées ou pour mieux l'exprimer, elles étoient réduites en une espece d'arc, par une contraction invétérée des muscles. Le Citoyen voyant cette femme devant sa porte, dont la partie supérieure étoit ouverte, & l'inférieure fermée, avança ses mains courbées pour ouvrir celle-ci. A la vue de ces mains extraordinaires, la femme fut affectée subitement d'une surprise si vive qu'elle en tomba presqu'en syncope. Dès ce moment cette femme fut tracassée d'incommodités qui durerent

jusqu'à son accouchement ; peu de jours après elle mit un enfant au monde qui avoit les pieds & les mains courbés.

Il arrive souvent par le dérangement du genre nerveux, & du systême général des solides, des cas extraordinaires qui sont tellement opposés à l'ordre de la nature, qu'il est difficile de les comprendre ; le suivant me paroît de ce nombre, il est rapporté par Schurigius, d'après *Fœtus glacé.* *Ussembesius*. La femme d'un Soldat eut un accouchement laborieux à la fin du huitieme mois de sa grossesse ; elle fit une fille. La Sage-femme en la recevant crut toucher une piece de glace, tant par rapport à sa froideur, que par rapport à sa dureté, qui étoit pareille à celle du bois. Tout le corps de cet enfant ressembloit à une masse de chair desséchée & durcie à la fumée : il ne lui restoit, pour tout signe de vie, qu'une respiration très-

foible. On avoit beau la réchauffer avec toutes les précautions possibles, elle s'échauffoit comme l'auroit fait une statue de bois, & se refroidissoit dans l'instant qu'on l'éloignoit de la chaleur du feu. Cette froideur extraordinaire étoit égale & la même de la tête aux pieds, dans tout le corps & dans les extrémités. Cet enfant demeura tout un jour dans le même état, sans pouvoir prendre de nourriture, parce que la roideur de ses mâchoires étoit si considérable qu'il n'étoit pas possible de les ouvrir & de rien introduire dans la bouche.

La jaunisse du fœtus est une maladie qui, quelquefois, lui est propre. Panarole a vu l'enfant d'un Barbier naître ictérique ; il changea de couleur avec le temps ; il jouit ensuite d'une bonne santé. Une femme de qualité, dit Michel, au rapport d'*Eschurigius*, âgée de trente-trois ans, Jaunisse propre au fœtus.

grosse de six mois, avorta d'un fœtus bien formé, dont le corps étoit totalement jaune. Cette même femme étoit déja accouchée de deux enfans ictériques. Tous les Médecins qui ont vieilli dans l'observation, ont vu des cas semblables aux précédens, il seroit inutile d'en multiplier les exemples.

Maladies qui changent la nature du fœtus.

Il est des maladies extraordinaires qui changent totalement la nature du fœtus & qui lui sont propres; telles sont la putréfaction, l'exsiccation, la pétrification, & d'autres semblables. Ce sont des phénomenes que je ne sçaurois éclaircir; je ne l'entreprendrai pas. Je me borne à chercher des moyens qui puissent conduire à la vraie méthode de guérir.

CHAPITRE III.

Maladies de la peau qui sont propres au fœtus.

La peau du fœtus est plus rouge que celle des enfans, elle est plus rare & plus délicate ; elle paroît au tact plus douce & plus molle, & ses pores sont plus dilatés dans les premiers que dans les autres. *Spigellius* observe que toutes ces qualités de la peau du fœtus sont entretenues par le bain dans lequel il est toujours plongé, & par une rosée de vapeurs & de sueurs qui s'exhalent continuellement de son corps. D'ailleurs, comme sa peau est très-fine, & que ses pores sont très-dilatés, la partie rouge du sang s'avance & se distribue plus aisément vers leurs extrémités, qu'elle ne le fait dans les enfans lorsqu'ils sont nés,

Maladies de la peau propres au fœtus.

Qualités de la peau.

parce que leur peau devient d'abord plus dense, moins poreuse, & moins propre à recevoir, dans ses capillaires, les globules rouges du sang.

Mucosité qui la couvre.

La peau du fœtus est couverte d'une mucosité grossiere & glutineuse, qui s'échappe du corps par les pores de la sueur. Cette espece de croûte, disent les uns, préserve la peau de l'irritation que pourroient faire sur elle les humeurs excrémenteuses qui se dissipent par ses pores. D'autres pensent

Usages de mucosité.

avec plus de raison, dit Spigelius, qu'elle sert à boucher en partie les pores, afin de prévenir une trop grande dissipation qui pourroit se faire à l'occasion de la chaleur du fœtus qui est considérable. Ces dissipations, si elles étoient excessives, feroient évacuer des sucs nécessaires, en même-temps que les excrémenteux; ce qui feroit aux dépens de la nutrition du fœtus. C'est une raison bien sensible en faveur de la croûte muqueuse dont il est

est couvert ; elle donne de l'évidence à sa nécessité.

La constitution ordinaire de la peau du fœtus est aisément altérée lorsque ses conditions déclinent de l'ordre naturel. Si la densité de la croûte dont elle est enduite, ne laisse pas assez de liberté à l'issue de la transpiration & de la sueur ; ces humeurs excrémenteuses s'arrêtent aux extrémités des pores qui les fournissent ; elles y prennent bientôt une qualité étrangere, irritante & nuisible. Si ces humeurs sont elles-mêmes trop denses & irritantes, elles font des irritations à la peau, elles l'inquietent, l'alterent, la déchirent, ou y produisent des obstructions : ce sont les causes prochaines de ses maladies. On ne peut attribuer les causes éloignées, qu'à une mauvaise disposition de la mere, ou aux abus qu'elle a commis dans l'usage des six choses non naturelles. Les maladies les plus

Peau du fœtus aisément altérée.

Maladies de la peau du fœtus.

ordinaires de la peau du fœtus, sont, autant qu'on a pu le découvrir par l'observation, des excoriations, des vésicules, des stigmates, des pustules, &c.

Riolan a observé que la peau du fœtus se sépare aisément, parce qu'il est toujours plongé dans la liqueur de l'amnios. Il y a apparence qu'il entend que cette liqueur produit l'excoriation lorsqu'elle a dégénéré de sa qualité naturelle. Comme elle provient de la masse des liquides de la mere, elle doit participer à leurs vices, & même à ceux de la matiere de la transpiration du fœtus, lorsqu'elle est âcre & irritante.

Excoriation.

Observations sur l'excoriation.

Louis, Roi de Hongrie, naquit excorié. Une femme de qualité, dit Frédéric *Garmannus*, ne se nourrit pendant toute sa grossesse que d'alimens acides, & pour sa boisson elle buvoit du vinaigre. Elle accoucha d'un enfant sans épiderme, qui d'ailleurs ne se portoit point mal; cepen-

dant il mourut peu de jours après par un effet des douleurs que lui causoit l'excoriation. On lit dans les Mémoires des Curieux de la Nature, qu'une femme qui, pendant sa grossesse, buvoit du vinaigre en cachette, & en prenoit par-tout où elle en trouvoit, accoucha d'un enfant excorié. Bartholin a vu un enfant qui, le troisieme jour de sa naissance, étoit sans épiderme; sa peau étoit aussi presque par-tout enlevée ou déchirée; il en couloit beaucoup de sang; il souffroit tellement qu'il ne cessoit pas de crier : il vécut ainsi excorié pendant un mois. La seule ressource que l'on a pour préserver les enfans des effets de l'excoriation, & pour rendre leurs douleurs moins insupportables, c'est de les humecter avec l'huile de lin, ou avec celle de navets.

Il est assez ordinaire de voir des enfans qui sont nés avec des boutons, des pustules, ou des vésicules Boutons & pustules du fœtus.

à la peau, sur tout lorsque leurs meres ont des vices vénériens scorbutiques, ou scrophuleux. Ceux des deux premieres especes s'ulcerent souvent; ceux de la troisieme se terminent par des engorgemens des glandes, & il s'y forme long-temps après des abscès & des ulceres souvent incurables: j'en ai vu périr plusieurs, à la suite de ces abscès. Il est moins difficile de prévenir les funestes effets des pustules & des boutons vénériens & scorbutiques, en se servant à propos des remedes spécifiques dans ces maladies.

Causes des maladies de la peau du fœtus.

Le mauvais régime des femmes & leurs maladies causent aussi des boutons & des pustules à la peau du fœtus. Une femme grosse avoit pris une passion démésurée pour le vin, elle en buvoit copieusement; elle accoucha d'un enfant dont le corps étoit couvert de vésicules pleines d'une humeur lymphatique; & il

mourut peu de temps après. *Gerbesius* a vu un avorton de huit mois, qui avoit un ulcere à l'abdomen, vers l'aîne gauche; il observe que sa mere n'y avoit pas donné occasion. Goeckelius dit qu'une femme grosse qui avoit été malade d'une fievre tierce, deux mois avant ses couches, mit au monde une fille dont la peau étoit toute pustuleuse; il s'ensuivit une excoriation totale, comme si elle avoit été plongée dans l'eau bouillante.

On voit souvent des taches sur le corps des enfans; on en attribue la cause à tel ou tel objet qui a frappé l'imagination de la mere; ces taches paroissent souvent avoir des rapports avec ces objets: que ces rapports soient vrais ou faux, les taches n'en existent pas moins. Lorsqu'elles n'intéressent que la peau, elles s'effacent ordinairement avec le temps; si elles pénétrent plus avant elles ne s'effacent jamais. Celles qui

Taches de la peau du fœtus.

Leurs différentes especes.

ressemblent à des fleurs, à des fruits, sont celles qui se dissipent le plutôt. Celles qui ressemblent à la chair s'élevent quelquefois sur la partie où elles sont empreintes, y prennent du corps & de l'étendue; quelquefois elles croissent jusqu'au point de rendre les hommes difformes. J'en ai vu une qui représentoit assez un foie de cochon, elle en avoit la figure & la couleur; elle étoit les premiers jours de la naissance à peu-près comme la moitié de la peau d'une féve médiocre; elle grossit insensiblement, & à l'âge de trente ans elle grossissoit encore. Ce n'étoit plus enfin une tache, elle paroissoit plutôt une masse charnue appliquée sur la joue, dont l'aspect étoit dégoûtant.

Observation. *Riedlinus* rapporte l'observation suivante sur une tache générale occasionnée à un fœtus par une vive frayeur de la mere. Une femme enceinte de six mois, allant en visite

chez son pere avec son mari, rencontra des soldats Hongrois qu'on appelle Haiduques; ils maltraiterent le mari avec leurs épées, & la femme avec des verges. Celle-ci eut une frayeur horrible, cependant il ne lui en resta pas d'incommodité; elle accoucha d'un enfant à terme, il étoit sain, mais tout son corps étoit livide: cette couleur se dissipa insensiblement. Une femme grosse passa dans une place où l'on rompoit un criminel; elle en fut tellement frappée, que l'enfant dont elle accoucha à terme vint au monde avec ses extrémités rompues. Cependant il devint homme, il est encore vivant & dans le même état.

CHAPITRE IV.

Maladies de la tête qui sont propres au fœtus.

Maladies de la tête propres au fœtus.

La tête du fœtus doit être sujette aux mêmes maladies que le sont celles des enfans quelque-temps après leur naissance. Un lait âcre & échauffé, des humeurs bilieuses causent à ces derniers des aphtes à la bouche, des écorchures, des ulceres, des boutons, des pustules; un suc nourricier de la même nature, produit dans le fœtus des effets semblables. Les Observations que j'ai rapportées dans le Chapitre précédent, sur l'excoriation générale du fœtus, peuvent servir pour établir la cause de celles qui sont particulieres à chaque partie. Il doit en être de même de celles qui regardent les pustules, les ulceres, &c.

L'hydrocéphale est une hydropisie de la tête ; elle est de tous les âges de l'enfance, mais elle est principalement propre au fœtus. Cette maladie est de trois especes ; dans la premiere l'eau se ramasse entre les tégumens & le crâne ; celle-ci peut être regardée comme un œdeme du cuir chevelu ; dans la seconde, elle est renfermée entre le crâne & le cerveau, au-dessus ou au-dessous de ses membranes. Quelques Auteurs prétendent qu'il est de ces hydropisies où l'eau se ramasse entre la dure & la pie-mere. Dans la troisieme, qui est la plus ordinaire, les eaux se rassemblent en grande quantité dans les ventricules du cerveau. On sçait que dans l'ordre naturel, ces ventricules servent comme de réservoir à une sérosité lymphatique nécessaire pour favoriser les fonctions de ce viscere. Pour peu que les secrétoires de cette sérosité, ou les pores qui la four-

L'hydrocéphale.

nissent, soient plus dilatés qu'ils ne doivent l'être dans l'ordre ordinaire, le suintement séreux devient plus abondant, & souvent cette sérosité dégénere. Ce fluide, rassemblé en trop grande quantité, ne trouve pas dans la substance molle du cerveau, des issues pour reprendre le courant de la circulation; il s'accumule insensiblement, il augmente peu-à-peu, & forme l'hydrocéphale.

L'hydrocéphale rend les accouchemens laborieux.

Le volume excessif qu'acquiert la tête du fœtus, dans l'hydrocéphale, rend souvent les accouchemens laborieux, au point que l'Accoucheur est obligé de forcer la fontanelle avec le doigt, pour faciliter l'affaissement des parois du crâne, par l'écoulement de l'humeur qui s'évacue par ce moyen. Cette maladie peut provenir de chûtes de la mere, ou de coups reçus sur le ventre, qui occasionnent des commotions dans le cerveau du fœtus. Ces commotions sont très propres à

faire tomber le cerveau dans une espece d'affaissement, qui fait que les vapeurs transpirables de ce viscere, de ses membranes, & la sérosité naturelle de ses ventricules ne sont point resorbées, ou ne peuvent pas se dissiper. Les affections convulsives sont très-propres à produire de tels effets dans le fœtus ; il en est de même de tous les désordres du cerveau qui sont en état de s'opposer à l'issue des sérosités excrémenteuses de l'intérieur de la tête. L'hydrocéphale du fœtus peut être aussi un effet de la cachexie de la mere, de ses erreurs dans son régime de vie, & d'excès commis pendant la grossesse.

Bierlingius a donné l'Observation suivante, sur l'accouchement laborieux d'un fœtus hydrocéphale. La tête de ce fœtus étoit extrêmement gonflée & le crâne très-dilaté, il rendoit une odeur extrêmement puante ; pour peu qu'on remuât la tête, on Observation.

distinguoit sensiblement le bruit des eaux flottantes. On fit une incision cruciale à la peau, il en sortit une grande quantité d'eau très-lympide; on continua de découvrir le crâne, on trouva les os de la partie antérieure de la tête, séparés de ceux du front; ils représentoient deux cornes relevées. Les pointes de ces cornes s'étoient engagées avec le pubis, dans l'accouchement, & y tenoient si fortement, que tous les efforts que firent la mere & la Sage Femme, ne furent point en état de les dégager: on y réussit enfin, en repoussant la tête, qu'on n'arracha ensuite qu'avec une extrême difficulté.

Hydrocéphale de Begle. Il naquit une fille, le 23 du mois d'Avril 1755, sur la Paroisse de Begle en Provence. Huit jours après sa naissance, on s'apperçut que sa tête grossissoit extraordinairement; c'étoit l'effet d'une hydrocéphale qui devint bientôt sensible, & qui dans peu de

temps fut très-considérable & devint enfin extraordinaire. On la fit voyager dans le Royaume, elle arriva à Bordeaux pendant le mois de Juillet de la même année. M. Castet, Médecin, & Secrétaire de l'Académie des Sciences de cette Ville, la suivit exactement pendant le séjour qu'elle y fit; il inséra l'histoire de cette maladie dans le Journal de Médecine du mois de Février 1756; je ne donnerai qu'un simple extrait de cette histoire.

L'enfant étoit bien conformée & saine de toutes les parties de son corps, excepté de la tête qui étoit trois mois après la naissance aussi grande que celle d'un homme fait. L'impression du doigt n'y paroissoit pas, quoiqu'en l'appuyant très-fortement. Les intervalles des os qui étoient considérablement écartés cédoient à la compression, comme feroit une vessie pleine d'eau. Lorsqu'on

frappoit un coup dans quelqu'un de ces intervalles, on sentoit la fluctuation à la partie opposée; par-tout ailleurs on trouvoit de la résistance dans les parties osseuses. En opposant la lumiere d'une bougie, presque toute la tête paroissoit transparente, à l'exception des aîles de l'os sphénoïde, qui formoient de chaque côté une portion opaque. On distinguoit aisément par ce moyen les parties osseuses & les membranes interposées qui avoient un peu plus de transparence. On voyoit distinctement les ramifications de plusieurs vaisseaux sanguins vers les tempes, & toute l'étendue du sinus longitudinal. La transparence s'étendoit antérieurement jusqu'à la voûte des orbites; latéralement jusqu'au conduit auditif externe, à travers duquel & du cartilage de l'oreille, on appercevoit la lumiere. Postérieurement, la transparence diminuoit de-

puis la partie voisine du conduit auditif, le long & au-dessous des tentes du cervelet, qui se trouve dans les enfans fort près du trou occipital; de sorte que l'on ne pouvoit rien appercevoir de l'état des parties comprises dans cet espace.

Le 14 d'Août la tête avoit un peu grossi, le globe de l'œil étoit tiré vers la paupiere inférieure; l'enfant faisoit des efforts continuels, mais inutiles, pour la relever; elle étoit fatiguée par une toux qui l'empêchoit de dormir.

On porta cette malade à Paris, elle y étoit dans le mois de Février 1766; l'Auteur du Journal, où est insérée la Dissertation de M. Castet, la vit, & il trouva que le détail de cette maladie étoit très-exact; il observa que la transparence de la tête étoit la même, que l'axe de la vision étoit beaucoup plus dérangé, que l'œil baissoit encore plus vers la

paupiere inférieure, & que felon les apparences, le volume de la tête étoit augmenté.

Cette hydropifie de la tête devoit avoir pris fon principe & s'être formée dans le fein de la mere, puifque huit jours après que l'enfant fut née, on s'en apperçut fenfiblement; on doit donc la regarder comme une maladie du fœtus, qui s'eft continuée & a fait des progrès après fa naiffance.

CHAPITRE V.

Est-il des maladies de la poitrine, propres au fœtus ?

La poitrine du fœtus est dans une parfaite inertie, respectivement à celle de l'enfant après sa naissance ; l'alternative de l'élévation & de l'abaissement du thorax n'est point établie; les poumons ne reçoivent pas l'air directement dans leurs vésicules ; il ne coule du sang dans leur substance que pour les nourrir : ils ne concourent qu'indirectement à la circulation des liquides : le diaphragme n'a point encore pris son action alternative d'élévation & d'applanissement. Tous les organes, tous les ressorts sont préparés pour exécuter ces actions, ou ces jeux méchaniques; mais il n'est que la communication

Maladies de la poitrine propres au fœtus.

Jeux méchaniques de la poitrine.

Leurs causes. immédiate de l'air de l'atmosphere, par la trachée artere, qui puisse leur donner du jeu & de l'activité. Cette communication ne peut avoir lieu qu'après la naissance, lorsque l'enfant a quitté son atmosphere aqueuse & qu'il est exposé à celle de l'air.

Cette inertie des visceres de la poitrine, fait qu'ils sont moins exposés aux maladies, que dans l'enfance; ils ne font que participer à celles qui sont communes à toutes les parties du corps. Le cœur est le seul viscere de cette cavité, dont les fonctions particulieres pourroient être dérangées, excepté le péricarde qui, quelquefois dans le fœtus, est le siege de l'hydropisie caractérisée par sa dénomination. On a trouvé des fœtus avec des hydropisies de poitrine; mais je n'en ai pas vu qui ne fussent compliquées avec des ascites, dont sans doute elles étoient ou la suite, ou l'effet. On ne voit pas ordinaire-

Hydropisies de poitrine du fœtus.

ment dans le fœtus d'autres maladies propres à la poitrine, elles sont réservées pour un âge plus avancé.

Les Auteurs qui ont écrit sur les maladies du fœtus, se sont principalement attachés, en ce qui concerne la poitrine, à des phénomenes qui lui sont particuliers; ils n'ont point fait mention de maladies qui lui soient propres. Les principaux de ces phénomenes sont les pleurs du fœtus, ses cris, & le hoquet dont ils prétendent qu'il est susceptible dans le sein de sa mere. Phénomenes prétendus du fœtus.

Weinrichius dit que l'on entendit de son temps un enfant pleurer dans le sein de sa mere, trois jours avant sa naissance, & avant qu'il y eut des marques, d'un accouchement prochain. *Fabritius* a écrit qu'en 1551, un fœtus avoit pleuré dans la matrice. *Fincelius* en rapporte des exemples. On en a inséré un nombre de semblables dans beaucoup d'Auteurs &

Cris d'un enfant dans le sein de sa mere.

dans autant de Journaux Académiques. Un Gentilhomme écrivit à M. le Duc de.... qu'à trois ou quatre lieues de chez lui il y avoit une femme grosse qui entendoit crier son enfant dans son sein, & que cela arrivoit plusieurs fois dans la journée. Il ajoute dans sa lettre, qu'il avoit vérifié le fait par le témoignage du Vicaire, & par la relation que lui en avoit faite la femme grosse. Ce Gentilhomme observe en même temps que l'enfant, lorsqu'il crioit, faisoit tant d'efforts, qu'on voyoit l'estomac de cette femme s'enfler comme si elle eût été sur le point d'étouffer.

Hoquet du fœtus.

Il y a moins d'exemples, ou d'observations sur le hoquet du fœtus, que sur ses cris & sur ses pleurs; je n'en donnerai qu'un seul qui est inséré dans les Mémoires des Curieux de la Nature, & rapporté par *Schurigius*. Une femme dans les derniers mois de sa grossesse, étoit tellement

fatiguée par des mouvemens irréguliers de son enfant, qu'elle en tomboit souvent en défaillance ; toutes les fois que ces mouvemens extraordinaires avoient lieu, elle éprouvoit des concussions très-incommodes dans le bas-ventre ; ces accidens se réitéroient au moins trois fois dans le jour. Albrecht, qui est l'Auteur de ce Mémoire, fut appellé au secours de cette femme ; il donna de principales attentions aux mouvemens extraordinaires dont elle se plaignoit, il en conclut que le fœtus avoit un hocquet occasionné par des alimens âcres, qui excitoient par leur irritation des contractions violentes & alternatives du diaphragme. Il fit usage de remedes adoucissans, les mouvemens extraordinaires du fœtus cesserent, il n'en fit plus que de naturels ; quelques semaines après il vint au monde, sain en apparence, & bien constitué.

Observations hazardées.

Schurigius a employé plus de vingt pages d'un Livre *in-quarto*, pour rapporter de prétendues Observations sur les cris & les pleurs du fœtus dans le sein de sa mere. Toutes ces Observations ont été données de bonne foi, par des gens crédules, simples, ou superstitieux. Il n'est point de Médecin qui dise qu'il en ait entendu lui-même. Cependant *Deusingius* en connoissoit un qui assuroit avoir entendu des cris & des pleurs d'un fœtus dans le sein de sa femme. Une telle assertion faite par un Médecin, devoit en imposer au public, mais il s'étoit trompé lui-même : il arriva, par un événement bien propre à dissiper cette erreur, que sa femme n'étoit point grosse.

Suite de ces observations.

La superstition doit avoir donné lieu à ce préjugé ; on croyoit anciennement que les cris du fœtus, dans le sein de sa mere, étoient des cas extraordinaires & de très-mau-

vais augure pour lui, pour ses parens, ou pour sa patrie. On ne manque point de pareils exemples lorsqu'on est aveuglé par le préjugé, & par un esprit de fanatisme. Tite-Live rapporte plusieurs prodiges arrivés en Italie, la deuxieme année de la seconde guerre punique, lorsque Quintus-Fabius Maximus, & Marcus-Claudius Marcellus obtinrent le Consulat, le premier pour la quatrieme fois, & le second pour la troisieme. Cet Auteur observe judicieusement, que les prodiges augmentent à mesure que les gens simples & superstitieux y ajoutent foi. Parmi les prodiges qu'il rapporte, il dit qu'en Sicile on avoit entendu un bœuf parler, & que dans le Pays des Samnites, un enfant avoit crié, *io triumphe*; c'est une exclamation de joie qui étoit en usage chez les Romains, dans les temps heureux de la République.

Enfant dans le sein de sa mere.

Impossibilité des cris du fœtus.

Les cris & les pleurs sont une espece de son qui se fait par des ondulations de l'air, assez fortes; comment de telles ondulations de l'air pourroient-elles avoir lieu dans les organes de la voix du fœtus, puisqu'ils sont dans l'affaissement? & comment l'air pourroit-il parvenir jusqu'à lui & jusqu'à ces organes, en une quantité suffisante, pour former la voix? Le fœtus & toutes ses dépendances, sont enfermés dans la matrice, dont l'orifice est exactement fermé dans la grossesse; il est enveloppé dans des membranes assez épaisses, & submergé dans un fluide qui ne peut admettre tout au plus qu'une très-petite quantité d'air, dispersé dans sa substance. Comment cette petite quantité d'air, qu'on peut regarder comme nulle, respectivement au fluide dans lequel il est assujetti, pourroit-elle mettre en jeu les poumons, & tous les organes de

la voix? Comment pourroit-il, dans son assujettissement, faire des ondulations en état de se communiquer à l'atmosphere, de se continuer de se soutenir, & de se porter assez loin pour se faire entendre au dehors?

D'ailleurs, comment la liqueur de l'amnios qui s'étend dans la bouche & dans l'œsophage du fœtus, sur-tout lorsqu'il est déja grand, laisseroit-elle la facilité aux organes de la voix, d'accomplir leurs jeux & leur action pour articuler leurs cris?

On a pris de bonne foi les borborigmes & le murmure des intestins très-familiers aux femmes grosses, pour des cris du fœtus. Ce sont des bruits qui se font entendre dans les gros intestins, ils sont formés par des vents, ou par des flatuosités qui se dilatent, & courent ou s'échappent d'espace en espace, de cellule en cellule, dans l'étendue de leurs circonvolutions. L'air qui forme ces

Apparences de cris du fœtus, prises pour les cris mêmes.

bruits, communiqué avec celui de l'atmosphere, par la continuité du canal intestinal, & il est en assez grande quantité dans les intestins, pour y former des ondulations qui se communiquent au-dehors dans l'atmosphere. Ce bruit, ou murmure, est un symptome ordinaire des indigestions, des coliques, des affections hypocondriaques & hystériques. Il est principalement occasionné dans les femmes grosses, par la compression irréguliere que fait, sur les intestins, le volume considérable de la matrice, sur-tout lorsque la grossesse est avancée. L'air est comprimé par ce poids dans le canal intestinal, il trouve à tout instant des obstacles irréguliers qui le retiennent, l'engagent & l'échauffent. Lorsque l'air est ainsi retenu, il se dilate, il se gonfle, il cherche à s'échapper, & il s'échappe avec une force & une vélocité surprenantes, lorsqu'il rencontre, ou

qu'il se fraie des issues qui peuvent le lui permettre.

Ce sont de tels bruits qu'on a pris pour des cris & pour des pleurs du fœtus. On peut observer dans la lettre que j'ai citée, d'un Gentilhomme à un Duc, que la femme qui disoit que son enfant crioit dans son sein, avoit, lors de ce phénomene, l'estomac tellement gonflé, qu'elle étoit sur le point d'en crever. Le Gentilhomme étoit excusable de ne pas connoître que c'étoient des flatuosités qui gonfloient l'estomac, & faisoient des bruits qu'on prenoit mal-à-propos pour des cris du fœtus; un Médecin n'auroit point dû s'y tromper.

Si les Auteurs qui ont rapporté ces phénomenes, sur la foi du bruit du peuple, avoient consulté Aristote, ils auroient appris de ce Philosophe que le fœtus ne peut pas pleurer avant de naître, à moins que ce ne soit quelqu'instant avant que sa mere soit

Le fœtus ne peut pas pleurer avant que de naître.

totalement délivrée, lorsque ses membranes sont rompues.

Le sentiment d'Aristote sur les cris du fœtus, est la suite de la disposition d'une loi invariable qui a déterminé, comme il le décide, que le fœtus ne peut crier dans le sein de sa mere, que lorsque ses membranes sont rompues, & que la liqueur de l'amnios est écoulée. La matrice est alors dilatée & béante, l'air de l'atmosphere peut s'étendre sans obstacle, jusqu'à la bouche du fœtus, pénétrer dans les poumons & les dilater. Le méchanisme de la respiration s'établit alors, les organes de la voix entrent en jeu, & l'enfant a acquis toutes les conditions requises pour pousser des cris & pour pleurer. Cependant, malgré la vraisemblance de ces raisons, il est si rare que l'enfant crie avant de naître, qu'on pourroit avancer que cela n'arrive jamais : un événement particulier n'affoiblit pas une loi générale.

Seul cas où il feroit possible qu'il criât.

C'est ainsi que quelquefois on entend le cri du poulet, avant qu'il soit sorti de sa coque. Wandervielpense qu'il ne peut point crier à moins que la coque ne soit rompue. Cependant Hippocrate a jugé que la coque de l'œuf étant devenue très-mince par l'incubation, recevoit par ses pores, l'air de l'atmosphere en assez grande quantité pour suffire à la respiration du poulet ; si cette observation étoit juste, le poulet pourroit faire son cri sans que la coque fût rompue. Que cela soit ou non, il est bien plus aisé au poulet de recevoir immédiatement l'air de l'atmosphere par les pores de l'œuf couvé, qu'il ne l'est au fœtus de respirer dans la matrice, où il est enfermé dans des doubles membranes, plongé dans ses eaux, & le tout garanti par les parois de ce viscere.

Cri du poulet dans la coque.

Raisons de ce cri.

L'Observation d'Albrecht, sur le prétendu hoquet d'un fœtus, donne

Le fœtus n'a pas de hoquet.

une juste idée de ses mouvemens convulsifs, ou de ceux de la matrice; elle n'a pas plus de rapport avec le hoquet qu'avec l'arc-en-ciel : on doit donc conclure sur le hoquet du fœtus dans la matrice, ce qu'on a conclu sur ses cris lorsqu'il est enfermé dans ce viscere.

CHAPITRE VI.

Maladies du bas-ventre, propres du fœtus.

Hydropisie ascite du fœtus. Le fœtus est très-sujet à l'hydropisie ascite ; elle est de deux especes, l'une est vraie, & l'autre est fausse. Dans la premiere les eaux sont épanchées & ramassées dans la cavité du bas-ventre. Dans l'autre, elles sont dif-

Ses différences. perſées dans le tissu cellulaire de l'abdomen, & dans les membranes. On distingue la vraie ascite, par la fluc-

tuation des eaux dans le bas-ventre ; & la fausse, en ce qu'il n'y a pas de fluctuation. S'il y en a lorsqu'elle est parvenue à un certain degré elle est toujours obscure, point décidée, & elle ne se fait sentir qu'à l'extérieur ; les eaux sont alors en grande partie dans le sac du péritoine. La vraie ascite fait des progrès dans le fœtus, vers la cavité de la poitrine. Celle de la poitrine, & celle du bas-ventre, peuvent se former en même-temps ; il n'est pas impossible que l'infiltration séreuse ne se fasse également dans les deux cavités, par un effet du vice général de la masse des liquides & du relâchement des vaisseaux. Cette espece d'hydropisie se continue vers les extrémités inférieures, & y produit l'hydrocele aux garçons, & des gonflemens œdémateux aux parties naturelles des filles. La vraie ascite.

La fausse ascite, en faisant des progrès, produit souvent une hydro- La fausse ascite.

pisie générale. Les eaux infiltrées dans le tissu cellulaire, se font aussi des routes vers la cavité de l'abdomen, s'y ramassent, & par leur séjour y produisent une vraie ascite.

Leurs causes. Ces hydropisies reconnoissent pour cause générale, tout ce qui est en état d'appauvrir la masse des liquides; elles peuvent provenir également de la mere & du fœtus. Les causes de cette maladie, qui proviennent de la mere, sont de mauvaises digestions, des appérits dépravés suivis indifféremment; des cardialgies obstinées, des fievres, des cours de ventre, des flux d'urine, des boissons trop abondantes, des spiritueuses dont elles abusent, &c. Celles qui dépendent du fœtus, sont des débilités, des langueurs, des fievres, des marasmes, des développemens imparfaits des vaisseaux, des vices héréditaires; un suc nourricier mal perfectionné, & tous les vices qu'il peut contracter.

Leurs symptomes.

J'ai vu plusieurs avortons avec des ascites, & j'en ai vu à des enfans en naissant ; ils étoient tous d'une extrême maigreur. Il n'en guérit point lorsque l'ascite est vraie ; quelquefois ils en reviennent lorsqu'elle est fausse. *Severinus* vit à Naples un avorton de huit mois, qui avoit l'abdomen plus gros que le reste du corps ; on l'ouvrit, il en coula de l'eau plein deux bassins ; sa poitrine étoit aussi remplie d'une sérosité semblable à celle qui étoit contenue dans le bas-ventre. Une jeune femme fit deux jumeaux, une fille & un garçon ; la fille étoit hydropique, & le garçon étoit sain. Cette Observation rapportée par *Schurigius*, est une preuve sensible que l'hydropisie du fœtus ne provient pas toujours de la mere.

Ascite d'un avorton.

Autre Observation sur l'ascite.

L'hydrocele est une espece d'hernie fausse, ou d'hydropisie particuliere ; elle consiste en une tumeur du scrotum causée par un amas de

Hydrocele.

sérosités. Cette hydropisie provient souvent de celle du bas-ventre ; l'une dépend alors du sort de l'autre, puisqu'elles proviennent des mêmes causes. Lorsque l'hydrocele n'est pas un effet de quelque maladie primitive, il n'est autre chose qu'un gonflement œdémateux des bourses, occasionné par la foiblesse des vaisseaux lymphatiques veineux. Ces vaisseaux alors n'ont pas assez de ressort pour favoriser le retour de la lymphe ; elle y est retardée, & y fait du séjour ; quelquefois sa sérosité s'extravase, dilate les bourses, & les rend transparentes : on y remédie par des secours employés à propos.

Ses causes.

Hernies du fœtus.

On voit souvent des hernies dans le fœtus ; elles sont très-familieres chez les enfans. Ce sont des tumeurs externes formées par la sortie de quelque viscere du bas-ventre, & causées par la rupture, ou par le relâchement du péritoine : celles qui proviennent

de cette cause sont de vraies hernies. Il en est d'autres qui sont produites par des humeurs, par des vents, par des chairs superflues, par des vaisseaux variqueux; on les appelle fausses. Les vraies hernies prennent différens noms selon les endroits où elles se forment, ou selon les parties ou les viscères qu'elles renferment. Telles sont les hernies inguinales, l'exomphale, l'entérocele, l'épiplocele, &c.

On a vu des enfans naître avec des hernies extraordinaires; elles sont souvent causées par la rupture du péritoine, dans la région ombilicale. Un enfant naquit à Halsberstad avec une partie des intestins hors de la cavité de l'abdomen; ils étoient pendans hors du corps, & ils paroissoient d'une couleur jaune & noirâtre; c'étoit une partie du colon, avec environ la moitié de l'iléon: ils contenoient dans leur cavité un suc fœtide d'une couleur noire. Blancart a

Hernies extraordinaires.

fait une Observation à-peu-près semblable. On voit dans une Dissertation insérée dans les Volumes d'Hoffman, qu'on a rapportée d'après *Elzbolzius*, qu'une femme à sa premiere couche, avoit fait un enfant qui avoit une tumeur ronde à la région ombilicale gauche, près de l'ombilic; elle étoit beaucoup plus grosse que la tête de l'enfant. On trouva dans cette tumeur une grande portion des intestins qui contenoient une assez grande quantité d'un fluide jaune. Cette hernie s'étoit formée à l'occasion d'une rupture du péritoine, & de la ligne blanche; la peau qui avoit cédé au poids des intestins, formoit seule cette poche herniaire.

Exomphales. On voit souvent naître des enfans avec des exomphales, & on en trouve des Observations dans différens Auteurs. Ces hernies dans le fœtus, lorsqu'elles sont simples, consistent en une dilatation du cordon

ombilical ; le péritoine se présente dès qu'on l'a ouvert. L'exomphale provient souvent de chûtes ou de quelqu'accident extérieur arrivé à la mere. Les autres hernies dont le fœtus n'est point exempt, se font à-peu-près de la même façon, dans les parties où elles se forment. Leurs causes.

Le fœtus est exposé à une infinité d'événemens extraordinaires, dans le sein de sa mere ; sa vie n'y tient presqu'à rien, & quelquefois il est luimême le seul instrument de sa mort : Ruisch en donne une preuve dans l'Observation suivante. Je vis dernierement un fœtus mort, dit cet Auteur ; ses membranes étoient entieres & dans l'état naturel ; le cordon ombilical étoit extrêmement tortueux & tel que l'on voit une corde que l'on prend par les deux bouts & que l'on tourne long-temps en sens opposés : elle se raccourcit, & les deux bouts se rapprochent l'un de l'autre. Cet

Accidens extraordinaires du fœtus.

accident du cordon ombilical, étrangloir ses vaisseaux, la circulation du sang étoit interrompue ou arrêtée du fœtus au placenta, & de celui-ci au fœtus; il ne pouvoit que périr. Ruisch pense que le fœtus, en se tournant & se retournant, avoit mis le cordon ombilical dans cet état. On trouve des Observations dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, qui prouvent que le fœtus meurt promptement, lorsqu'une partie du cordon ombilical est comprimée de façon que la circulation du sang y soit interrompue. Il se fait souvent des nœuds au cordon ombilical, lorsque l'enfant se tourne pour l'accouchement. Mauriceau en rapporte plusieurs exemples, & il observe que l'enfant périroit si ces nœuds demeuroient quelque-temps serrés.

Fœtus consumés par des vers. On a vu des fœtus consumés par des vers, dans le sein de leurs meres; *Schurigius* répete l'Observation sui-

vante sur cet accident, d'après *Hegmanus*. Une femme enceinte, au huitieme mois de sa grossesse, sentoit dans le bas-ventre un mouvement vermiculaire; le volume de l'abdomen étoit tel qu'il devoit être dans cet état, cependant il étoit flétri, & il ne paroissoit pas de signe qui indiquât qu'il contînt un fœtus vivant. Cette femme tomba en convulsion à la fin du neuvieme mois; on remarquoit dans la région hypogastrique, vers le pubis, une grande masse molle; il n'y avoit pas de signe d'accouchement. Le lendemain il survint de loin en loin de foibles douleurs qui ne décidoient rien. On donna à la malade tous les secours ordinaires dans cet état; les douleurs devinrent plus vives, mais sans aucune dilatation. On fit des tentatives pour l'accoucher, elles ne réussirent point; on eut recours à un crochet, on amena par son moyen une poche; c'étoient

Symptomes qu'ils produisent.

les membranes d'un fœtus qui la formoient ; elle contenoit une grande quantité de vers larges & rouges qui avoient consumé tout le fœtus, à l'exception de quelques os.

Vers dans la matrice. On a souvent trouvé dans la matrice, des vers de différentes especes ; *Zacutus Lusitanus*, Sennert, Becker, en donnent des exemples. Dolé & *Schrœterus* en ont trouvé dans des fœtus qui venoient de mourir. Il n'est point surprenant, d'après ces exemples, que les vers aient dévoré celui dont il est fait mention dans l'Observation que je viens de rapporter. Il est d'autres maladies extraordinaires du fœtus, dont je ne parlerai pas dans ce Volume ; je continuerai de les faire connoître, selon les circonstances, dans celui où je donnerai la cure de celles qui lui sont propres.

CHAPITRE VII.

Quels moyens faut-il prendre pour préserver le fœtus des maladies qui lui sont propres ?

Les moyens que j'ai indiqués pour prévenir les maladies des femmes grosses, & les accidens qui en surviennent au fœtus, sont les seuls que l'on puisse proposer pour préserver celui-ci des maladies qui lui sont propres. Ces moyens sont des secours fournis par la diete ; je veux dire par un usage convenable des six choses non-naturelles, par l'éloignement de leur abus, & par le secours de l'art. Les tempéramens, les différentes constitutions du corps, les événemens spontanés, les accidentels, indiquent les précautions qu'il faut prendre dans la diete, & les ména- Moyens de préserver le fœtus de maladies.

gemens qu'il y faut observer. Les variations de l'état naturel des liquides & des solides, & de tout le corps en général, les dérangemens & les désordres qui surviennent aux uns & aux autres, se présentent assez à la sagacité des Médecins pour qu'ils puissent choisir dans les ressources de l'Art, les secours convenables dans chaque cas, & dans chaque circonstance.

On ne peut pas appliquer des remedes directement au fœtus; il faut disposer ses organes par ceux de la mere, & l'on doit connoître par les dérangemens de celle-ci, par les abus qu'elle a commis, & par les excès auxquels elle s'est livrée, les secours qui sont nécessaires à l'autre pour le préserver de maladies. Je proposerai ailleurs les moyens les plus convenables pour le guérir.

SECTION V.

Maladies de la grossesse qui dépendent tantôt de la mere, tantôt du fœtus; & l'accouchement naturel.

CHAPITRE PREMIER.

L'avortement en général.

Maladies qui dépendent de la mere & du fœtus.

L'AVORTEMENT, les fausses couches, les accouchemens laborieux, sont les maladies les plus ordinaires qui dépendent de la mere & du fœtus. Il semble que ces accidens soient propres à l'humanité; les animaux qui n'ont que la simple nature pour guide, n'y sont point assujettis: ils ne connoissent d'autre cause d'avortement que des accidens extraordinai-

res : la sobriété que leur instinct leur inspire, les met à l'abri des autres.

Avortement, ce que c'est. L'avortement est un accouchement avant terme, d'un fœtus imparfait, soit mort ou vivant, mais qui ne peut pas vivre. Je crois qu'on devroit borner le terme d'avortement à la fin du sixieme mois ; on ne peut pas lui donner jusqu'alors le nom d'accouchement, parce qu'avant ce terme les enfans ne vivent pas.

L'embrion & le fœtus qui sont expulsés de la matrice avant la fin du second mois, ne peuvent point être compris dans le terme d'avortement.

Ecoulement de l'embrion. L'écoulement dont parle Hippocrate, s'entend & doit s'entendre de l'évacuation du germe, ou du faux germe, indifféremment, dans les premiers jours de la conception ; après ce temps on

Expulsion. doit l'appeller expulsion du germe, ou du faux germe. On ne peut comprendre sous la dénomination de faux germe, qu'un embrion manqué. J'ai

observé que lorsque l'embrion & le fœtus restent dans l'ordre de la nature, depuis la conception, jusqu'à quelqu'autre temps que ce soit de la grossesse, ils forment des principes d'hommes parfaits dans leur espece, & dans les différens degrés de leur développement. La différence que j'ai remarquée entre le faux germe & le germe parfait, c'est que le premier ne croît que par une fausse végétation, & qu'au contraire la croissance & le développement de l'autre sont des effets de son animation. On doit donc entendre par écoulement, l'évacuation du germe dans les premiers jours de la grossesse; par chûte du faux germe, l'expulsion d'un embrion, ou d'un fœtus manqué; par avortement, la délivrance d'une fœtus mort depuis qu'il a pris la figure humaine, jusqu'à la fin du sixieme mois de la grossesse. C'est par de telles dénominations que l'on distingueroit

Leurs différentes dénominations.

sans équivoque les différences des avortemens jusqu'à la fin du sixieme mois, & que l'on connoîtroit les différens âges des avortons.

Délicatesse du fœtus.

Le fœtus est d'une si grande délicatesse, que des dérangemens peu considérables, & le moindre accident peuvent le faire périr dans tous les temps de la grossesse, sans que la cause de sa mort soit plus considérable dans un temps que dans un autre. Il paroît cependant que l'avortement, avant que l'adhérence du fœtus soit établie avec la matrice, devroit être plus aisé que lorsqu'il a plus de forces & plus de ressources pour s'en garantir; cependant c'est une chose à-peu-près égale, parce que sa sensibilité augmente à mesure qu'il se fortifie; les effets de l'irritation deviennent plus vifs à proportion de ses progrès.

Effet de sa sensibilité.

Matrice trop étroite, ses effets.

Lorsque la matrice est trop étroite, le fœtus y est dans la contrainte, il ne se développe qu'avec peine, &

lorsque ses fonctions sont trop gênées il périt. Si au contraire ce viscere a sa cavité trop large, ses pores sont relâchés & trop humides, le placenta ne s'y attache pas, ou ne s'y attache que foiblement; le seul volume du fœtus, ou ses mouvemens, sont en état de le faire séparer & de causer l'avortement. Les maladies aiguës des femmes grosses, font bientôt périr le fœtus lorsqu'elles sont violentes; il est rare qu'il résiste aux chroniques lorsqu'elles sont invétérées, sur-tout lorsque les solides sont relâchés & irrités par l'appauvrissement de la masse des liquides.

La pléthore sanguine & l'humorale de la mere, sont très-propres à causer l'avortement dans tous les temps de la grossesse. Le sang, dans la pléthore sanguine, gêne & embarrasse par sa quantité & par sa densité, les calibres des vaisseaux; sa distribution en devient irréguliere, & occasionne

Pléthore sanguine & humorale.

une espece de phlogose générale dans tout le système membraneux. Il survient de cet état de phlogose, des douleurs aux reins, & une lourdeur dans tout le corps, propres à déranger les fonctions. Le fœtus éprouve les mêmes symptomes ; & comme ses membranes & ses vaisseaux n'ont que très-peu d'élasticité, la circulation des liquides étant gênée, il ne peut que se former dans ses visceres, des engorgemens qui le font périr.

Effets de la sanguine.

Effets de l'humorale.

Dans la pléthore humorale, les sucs surabondans & mal conditionnés, surchargent la masse des liquides ; ils croupissent, pour ainsi dire, dans les dernieres distributions des vaisseaux lymphatiques, ils relâchent le tissu cellulaire, de tout le corps, & surtout celui de la matrice ; c'est une cause très fréquente d'avortement. La cacochymie, la cachexie, les appétits dépravés, ne peuvent que produire les

les mêmes effets, parce que le fœtus ne peut être que mal nourri par des sucs aussi mal conditionnés, que ceux que fournissent des meres affligées de ces maladies.

La foiblesse des reins, les douleurs que les femmes grosses y ressentent, lorsqu'elles sont vives ; les fortes compressions sur cette région ; des coups reçus, sont des causes très-fréquentes de la séparation du placenta & de l'avortement. La pierre, dans la vessie, entretient une irritation continuelle dans la matrice ; il n'est pas possible que le fœtus n'en soit continuellement inquiété, & qu'il ne périsse dans la langueur. Causes d'avortement.

Bonnet ouvrit le cadavre d'une femme qui avoit eu plusieurs grossesses, & qui avoit toujours fait de fausses couches dans le huitieme mois, ou au commencement du neuvieme ; il trouva une pierre assez grosse dans le rein gauche : le droit étoit très-di- Pierre dans les reins, cause d'avortement.

laté. Cet Auteur attribua à la pierre, toutes les fausses couches de cette femme qui s'étoit toujours plainte de douleurs aux reins. Valentin rapporte l'histoire d'une femme enceinte qui reçut un coup sur le côté gauche en voulant séparer deux hommes qui se battoient ; elle en fut incommodée tout le reste du temps de sa grossesse, elle accoucha six semaines après de deux enfans. Le premier qui vint au monde se portoit bien ; elle en eut un autre vingt-quatre heures après qui étoit mort : il avoit la bouche béante, & l'œil droit ouvert. Binninger a observé qu'une femme enceinte de trois mois, après avoir été pressée par la foule dans une Eglise, sentit de vives douleurs dans le bas-ventre, vers le pubis ; l'abdomen se tendit, il survint des difficultés d'uriner, avec une fievre continue, & des inappétences. Cette femme s'attendoit à faire un avortement ; cependant elle en fut

Un coup reçu, cause d'avortement.

Compression, cause d'avortement.

préservée par des secours de l'Art employés avec prudence : quelque-temps après elle distingua les mouvemens de son enfant, il se rétablit, & elle accoucha heureusement. Une femme avancée dans sa grossesse, dit Plater, reçut un coup de pied sur les fesses ; deux jours après elle accoucha d'un enfant, qui ne vécut qu'une heure. Paullin a donné une Observation sur une femme enceinte qui fit des fausses couches, pour avoir reçu deux soufflets.

Coup de pied, cause d'avortement.

Une fille de vingt ans, qu'on ne soupçonnoit pas de grossesse, accoucha d'un enfant mort ; on examina cet enfant, on l'ouvrit, sa tête étoit tortue en différens sens, elle s'élevoit en pointe, comme si on l'eût comprimée exprès avec les mains ; les tégumens du crâne étoient meurtris & gangréneux, l'abdomen en étoit de même, & d'une couleur noirâtre & gangréneuse. Le cordon om-

bilical étoit à demi pourri & ne tenoit point à sa place. On ne comprenoit pas quelle pouvoit être la cause de tous ces désordres ; l'accouchée protestoit qu'elle n'y avoit pas donné occasion. On fit cependant des recherches sur son corps ; on trouva l'abdomen marqué de sillons profonds, avec des signes sensibles de meurtrissures. On ne douta point que ces marques n'eussent été faites par la compression des habits qu'on avoit trop serrés, pour dérober au public la connoissance de cette grossesse. On a inséré une Observation à-peu-près semblable à la précédente, dans les Journaux de Médecine de Berlin. Les femmes qui s'attachent à conserver leur taille, en se servant de corps de baleine & de busques pendant leur grossesse, doivent s'attendre à de pareils accidens ; j'en ai déja parlé. On trouve des Observations sur leurs funestes effets, dans

Compression faite par les habits, cause d'avortement.

les Ouvrages de Burnet, Rodrigues de Castro, Dolé, &c.

Mouvemens violens du corps, extentions des bras, &c. cause d'avortemens.

Tous les mouvemens violens du corps ; les fortes extentions des bras en les élevant, les grandes courses à pied, à cheval, dans des voitures cahotantes ; les chûtes, les sauts, l'élévation de fardeaux pesans, les toux violentes, les vomissemens, les éternûmens, les convulsions, causent aussi des écoulemens, des expulsions, des avortemens, des couches prématurées, des fausses couches. Ces excès produisent cet effet, en portant directement leur action sur le foetus ; en le blessant, en détachant le placenta, ou en occasionnant à la mere de vives surprises, des troubles excessifs, des craintes extrêmes, &c. Sennert, Ettmuller, Valentin, Fabricius, Bauhin, & un nombre d'autres Observateurs rapportent des exemples qui confirment la réalité de toutes ces causes d'avortement.

Le froid cause d'avortement, son effet.

Le froid est très-propre à causer des avortemens ; il fait sur tout le corps, lorsqu'il est médiocre, l'effet d'une légere ligature ; il le comprime plus fortement lorsqu'il est considérable ; il crispe les solides lorsqu'il est excessif, il condense les liquides, & quelquefois il produit la gangrene. On lit dans les Mémoires des Curieux de la Nature, qu'une femme de trente ans, grosse de sept mois, s'étant trop exposée au froid, accoucha dans l'instant ; le froid saisit l'enfant, & il fut bientôt mort. On se rappelle combien l'année 1717, la plus froide qu'on eut vu depuis près de deux siecles, en Allemagne, fut funeste aux femmes grosses & à leurs enfans. Les froids de l'année 1712 furent moins violens que ceux de 1717 ; cependant comme ils étoient considérables en Allemagne, ils y causerent, sur-tout dans le mois de Janvier, & dans celui de Février, des avortemens si fréquens, qu'on

Observations qui le confirment.

les regardoit comme épydémiques.

Le propre des passions de l'ame, est d'affecter vivement le corps; lorsqu'elles sont fortes, les organes délicats du fœtus ne les supportent point; leurs fonctions se suppriment, & ils périssent par cette seule cause. Timæus, Valentin, Scholtius, Hildanus, Dolé, rapportent plusieurs Observations sur des avortemens causés par la terreur. Paullin dit qu'une femme grosse, âgée de dix-huit ans, étant à table avec son mari, eut une si grande horreur de voir une araignée, qui étoit tombée dans son verre, qu'elle fut prise dans l'instant de telles douleurs, qu'on craignit qu'elle n'accouchât. On la saigna, on lui donna d'autres secours; elle fit au terme ordinaire, une fille languissante, qui mourut le onzieme jour de sa naissance. La mere de Vander-Linden étant grosse, dormoit à un Sermon de l'après-midi; elle fut

Passions de l'ame cause d'avortement.

Observations.

éveillée par un grand bruit, qui l'épouvanta tellement, qu'elle en devint toute tremblante. Ses genoux fléchirent sous le poids de son corps; la matrice se dilata; on la porta chez elle; à peine y étoit-elle arrivée, qu'elle avorta d'un fœtus de quatre mois. Cet accident fut suivi d'une grande hémorrhagie; la matrice en fut tellement relâchée, que cette Dame ne fut plus en état de faire des enfans. Une femme d'un bon tempérament, dit Segerus, qui avoit toujours des enfans robustes, avorta d'un fœtus de quatre mois, deux heures après avoir été prise d'une vive colere. Une autre, selon Wepffer, se mit dans une si grande fureur de ce qu'un ivrogne lui avoit donné un coup de poing sur la tête, qu'il lui survint dans l'instant une hémorrhagie par l'urétus; elle avorta deux heures après, d'un fœtus de quatre mois.

Hémorrhagies dangereuses dans la grossesse.

Toutes les hémorrhagies sont pernicieuses aux femmes enceintes, principalement celles de la matrice qu'on doit considérer comme des pertes ; elles sont très-souvent des annonces certaines d'un accouchement prochain. Les pertes qui ne se présentent que comme des suintemens, durent souvent pendant tout le temps de la grossesse, & causent ordinairement des avortemens vers le sixieme mois, ou des fausses couches le huitieme. J'ai vu cependant deux femmes qui ont eu de pareils suintemens pendant leurs grossesses, & qui ont fait toutes deux leur premier enfant ; celui de l'une mourut peu de temps après l'accouchement ; celui de l'autre est aujourd'hui dans sa sixieme année, il est d'un assez bon tempérament. Ces deux femmes ont été grosses plusieurs fois depuis leur couche, elles n'ont fait que des avortons. La grossesse s'annonce à toutes les deux par des suin-

temens de sang, & leur avortement est toujours précédé de pertes considérables : elles ont dans tous les temps des pertes blanches abondantes.

Densité du sang.

Les globules rouges de la masse du sang, forment sa consistence ; c'est par leur densité que ce liquide soutient la pression des solides. On sçait que le sang n'est fluide, qu'autant qu'il est délayé par sa sérosité ; il formeroit, sans ce véhicule, une masse épaisse, & peu propre à se prêter aux loix de la circulation. Cette propriété du sang s'affoiblit lorsqu'il manque d'une quantité proportionnée de globules rouges ; sa force de résistance fléchit & elle devient hors d'état d'entretenir avec les solides un concours réciproque. La roideur des solides indique la densité des liquides, & celle-ci suppose l'autre. Il est également avoué que la foiblesse ou la débilité des solides, leur délicatesse même,

indiquent le peu de densité des liquides, ou leur foible consistance. La tention, la roideur, sont donc des marques de pléthore sanguine & de la densité des liquides : le relâchement & la débilité sont donc des signes d'une tendance à la dissolution des liquides, ou d'une pléthore humorale. Ces différens états des solides & des liquides font des progrès selon les causes qui les produisent ou qui les soutiennent. Je l'ai observé ailleurs. Dissolution des liquides.

Les hémorrhagies en diminuant la partie rouge du sang, ne peuvent qu'affoiblir & débiliter les solides ; il n'est pas surprenant qu'elles causent de prompts avortemens, surtout lorsqu'elles sont abondantes. L'avortement est produit alors par un prompt affaissement des vaisseaux de la matrice ; lorsque les hémorrhagies sont lentes, il dépend du relâchement qui s'est établi peu-à-peu, & qui a privé insensiblement les solides Débilité des solides, cause de l'avortement.

de ce viscere d'un ressort nécessaire pour soutenir leur adhérence avec le placenta. D'ailleurs comme des liquides trop épais qui établissent l'état de pléthore, ne sont point propres à la nutrition du fœtus, il n'est pas surprenant qu'ils causent des avortemens. Il en est de même des liquides qui tendent à la dissolution, ils pechent par un état opposé; ils ne nourrissent pas le fœtus & le font périr par la langueur. On doit tirer les mêmes conséquences des effets des pertes blanches, lorsque par leur abondance, ou par leur durée, elles ont appauvri la masse du sang, & affoibli le système des solides.

Causes de l'avortement.

Toutes les pertes en général, lorsqu'elles sont trop abondantes, ou de trop de durée, rendent les femmes stériles, ou les mettent hors d'état de faire des couches heureuses. Les excès de tension, de roideur, ou de débilité des solides, causent or-

dinairement des irrégularités spasmodiques, très-propres à faire détacher le placenta de la matrice. C'est un effet du désordre de l'équilibre entre les liquides & les solides ; quelle que soit la cause de ce désordre, il est toujours un principe d'irritation qui produit les mêmes effets. Effets des affections spasmodiques.

Hildan a donné l'Observation suivante. Une femme enceinte avoit une perte de sang continuelle, sans que la cause en fût sensible ; elle fut prise, à la fin du troisieme mois, de douleurs semblables à celles de l'accouchement ; elle fit tout de suite un avorton, & rendit en même-temps beaucoup de sang mêlé avec un fluide séreux. Une femme grosse, âgée d'environ trente ans, dit Harderus, fut prise d'une perte de sang ; elle avoit déja fait plusieurs enfans ; elle avorta vers le milieu du cinquieme mois de sa grossesse. Schurigius rapporte une Observation sur une femme qui avoit Observations sur l'avortement.

fait trois avortons en différens temps; chacun de ces avortemens avoit été précédé d'une hémorrhagie de quinze jours.

Cours de ventre, causes d'avortement.

Les différens cours de ventre sont des causes fréquentes d'avortemens; ils appauvrissent la masse des liquides, détruisent les digestions, & privent la mere & le fœtus, d'un suc nourricier nécessaire. Les cours de ventre chyleux, les aqueux causent l'avortement par l'épuisement; les glaireux & les dyssenteriques, l'occasionnent par l'épuisement, par l'irritation, & souvent par l'inflammation. Le tenesme le produit, tant par les efforts que fait la femme grosse pour rendre une glaire, une mucosité, que par l'irritation qui lui fait faire ces efforts pour évacuer, & qui forme en même-temps & oppose des obstacles à l'évacuation.

Dans les avortemens qui proviennent de cours de ventre lyenteriques

& féreux, les avortons sont maigres, exténués, & présentent des marques sensibles de la langueur qui les a fait périr. Dans les glaireux & les dyssenteriques, ils n'ont pas le temps de languir, ils sont expulsés par la violence. Muller rapporte à cette occasion l'Observation suivante. Une femme enceinte depuis trois mois, fut prise d'une violente dyssenterie, occasionnée par des fruits qui n'étoient point mûrs; il survint dans peu de jours une hémorrhagie de la matrice, qui fut suivie de l'expulsion d'un fœtus mort. Mauriceau a vu une femme avorter vers le milieu du troisieme mois d'un flux dyssenterique, d'un fœtus de six mois qui étoit en vie. Il y a apparence que la dyssenterie n'étoit point violente; si elle l'eût été, l'avortement n'auroit point été retardé pendant si long-temps; elle tenoit sans doute de la nature de la diarrhée.

Etat des avortons.

Observations.

Une femme, dit Suringer, grosse de quatre mois, fut prise d'un tenesme considérable, elle en souffroit beaucoup; il lui en survint des douleurs semblables à celles de l'accouchement; elle expulsa un corps mollasse de la grosseur du poing; c'étoit un fœtus d'environ quatre mois, enfermé dans ses membranes : le placenta qui y étoit adhérent étoit couvert d'un sang grumelé. Une femme grosse de cinq mois, qui avoit déja eu deux enfans, avorta le septieme jour d'un tenesme, avec les plus cruelles douleurs. Il y a apparence que cet avortement étoit l'effet de l'inflammation du canal intestinal. Cette Observation est rapportée par Schurigius, d'après les Mémoires des Curieux de la Nature.

Constipation, cause de l'avortement.

La constipation est une des principales causes de l'avortement; les excrémens retenus dans les gros intestins, s'y durcissent & s'y collent pour

pour ainsi dire ; les matieres retenues dilatent les boyaux & les obstruent. La matrice est irritée par une telle compression, le fœtus en souffre, il s'agite dans ses membranes, les racines du placenta s'ébranlent, & les efforts que fait la mere pour se procurer des évacuations, le détachent & accélerent l'avortement. Une femme grosse, dit Schurigius, avoit négligé une constipation pendant sept jours ; il lui en survint une fievre continue, avec de grandes douleurs dans le bas-ventre, dans les reins & les lombes ; elle évacua considérablement par le moyen d'un suppositoire, elle fit le lendemain une couche prématurée d'un enfant de sept mois qui ne vécut que quelques heures. On voit dans le même Auteur, qu'une femme grosse de trois mois, étant constipée depuis six jours, avorta en faisant des efforts dans sa garde-robe, d'un fœtus de la grosseur d'une feve dont

les parties étoient conformées.

Des suppressions d'urine. La constipation des femmes grosses produit souvent des suppressions d'urine ; la matrice étant alors comprimée & irritée par l'engorgement du rectum, par la tension de la vessie, & par sa phlogose, est agitée par des mouvemens spastiques douloureux. Le fœtus ne peut que souffrir de tous ces accidens, d'autant mieux que dans ces circonstances il s'établit une pléthore particuliere dans les viscetes du bas-ventre qui accélere l'avortement. Une femme d'Inglostat, selon Schenfelder, eut une suppression d'urine, occasionnée par une constipation considérable ; elle prit un lavement & avorta dans le moment. Sans doute que cette femme étoit déja blessée ; c'étoient les matieres qui obstruoient les boyaux qui retenoient le fœtus dont elle avorta dès qu'il trouva moins d'obstacles à son passage.

On a reconnu, dans tous les âges

de la Médecine, que les odeurs sont très-propres à causer l'avortement. Aristote & Pline, en faisant réflexion sur la nature du fœtus, ont observé qu'il devoit être bien fragile, & que sa vie devoit tenir à bien peu de chose, puisqu'une simple odeur étoit en état de le faire périr. Je crois cependant devoir faire observer que les odeurs ne produisent pas toujours de tels effets par elles-mêmes; elles ne le produisent qu'à l'occasion de la sensibilité & de l'irritabilité excessives de la mere & du fœtus. Il est des femmes enceintes qui supportent des odeurs suaves, & qui n'en supportent pas de fétides; d'autres souffrent celles-ci, quelquefois elles flattent leurs sens, & elles abhorrent les premieres. Bien plus, certaines femmes grosses sont passionnées pour une espece d'odeur douce, ou pour une fétide, & elles ont un sentiment antipathique pour toutes les autres de

Odeurs, cause de l'avortement.

Comment elles font leurs effets.

la classe de celles dont elles s'accommodent. C'est un caprice étranger à la nature, & totalement éloigné de son ordre, dont on ne conçoit point la cause.

Distinction des odeurs. On doit distinguer les odeurs en général, en douces ou agréables, en fétides ou puantes, & en méphytiques. Les deux premieres especes ont différens degrés de douceur ou de fétidité ; elles agissent principalement sur les nerfs d'où dépend l'odorat ; c'est selon qu'ils en sont frappés ou affectés, qu'ils communiquent au reste du systême des nerfs, des sensations

Leurs effets. agréables ou insupportables. Les premieres délectent les femmes grosses qui y sont exposées ; les autres leur donnent des inquiétudes ; des angoisses, & leur causent des syncopes selon l'aversion qu'elles ont pour elles. Cette irrégularité, ou cette surprise du genre nerveux de la mere se communique au fœtus ; lorsqu'elle tombe

en foiblesse, en lypothimie, en syncope, le fœtus y tombe aussi ; ses organes sont trop tendres pour résister à ces épreuves, ses fonctions se suspendent, s'arrêtent, se suppriment, & il meurt.

Les odeurs méphytiques, telles que celles du charbon, des marais, des cloaques, des grottes, d'un air chargé d'exhalaisons corrompues, &c. s'insinuent dans les pores, & pénetrent dans les viscères. C'est d'abord sur l'air intérieur qu'elles agissent, en affoiblissant son élasticité ; elles portent ensuite leur action sur les liquides & sur les solides, en y faisant des impressions meurtrieres, en y causant des inflammations & des gangrenes que, faute d'en connoître la cause, on regarde souvent comme spontanées. J'en ai vu de semblables à des hommes faits qui habitoient dans des lieux marécageux, & dans une atmosphere chargée de vapeurs. Odeurs méphytiques. Leurs effets.

fuligineuses. Quels effets ne doivent pas produire de telles vapeurs, sur des fœtus d'une délicatesse qui fait qu'ils sont affectés de l'irrégularité d'une atmosphere naturelle : combien n'en périt-il pas à l'occasion des promptes variations de l'air & des changemens subits de son ressort?

Vices particuliers à la matrice, cause d'avortement.

L'avortement dépend très-souvent de vices particuliers à la matrice; ces causes les plus ordinaires sont un desséchement, une humidité excessifs, des inflammations, des squirrhes, des ulceres, des gangrenes, des moles, des pierres, des vents, des spasmes, &c. J'ai déja observé que la trop grande humidité de la matrice, & son opposé, la trop grande roideur de ses fibres, sont des causes fréquentes d'avortement. Hippocrate nous prévient dans un de ses Aphorismes, que les inflammations de ce viscere sont dangereuses aux femmes enceintes. L'inflammation de la ma-

trice gêne & rend difficile la communication de ses vaisseaux avec le placenta, & celui-ci participe souvent à l'inflammation de ce viscere ; ce sont autant de causes prochaines d'avortement.

Squirre de la matrice dans la grossesse, ses effets.

Si la matrice est squirrheuse le placenta ne peut pas établir avec elle des communications solides, il ne sçauroit y former que des adhétences irrégulieres, & très-propres à être détruites par le moindre accident. S'il y a des tumeurs ou des moles dans une matrice qui contient un fœtus, elles font aussi des obstacles à l'adhérence du placenta ; si elle s'y forme, elle est peu solide, le moindre accident est en état de le séparer. D'ailleurs, tous ces accidens sont propres à ôter au fœtus la facilité de recevoir de sa mere un suc nourricier nécessaire ; comment pourroit-il ne pas périr faute de ce secours ?

Avicenne a remarqué que les vents

Avortemens causés par des vents.

occasionnent souvent des avortemens; ce sentiment a été confirmé depuis cet Auteur, par un nombre d'Observations. Il n'est pas aisé de comprendre combien & en quelle quantité il se ramasse des vents dans la matrice, sur-tout lorsque ses membranes intérieures sont relâchées, ou lorsqu'il y a dans sa cavité quelque tumeur ou quelque ulcere qui y forment des irrégularités, ou qui en dérangent les fonctions. On entend ces vents sortir par le vagin avec un bruit considérable, & souvent avec impétuosité. Lorsqu'ils sont retenus dans la matrice pendant la grossesse, ils y occasionnent une espece de timpanite; l'air qui la forme ne peut que comprimer extraordinairement le fœtus, tant par le volume qu'il acquiert par sa dilatation, que par la force extraordinaire de son ressort: cette double cause est plus que suffisante pour le faire périr. J'ai parlé ailleurs des

spasmes de la matrice & des mouvemens convulsifs du fœtus, & j'ai observé combien ces accidens sont propres à causer des avortemens.

La plupart des avortemens qui proviennent des vices de l'air, & des variations de son ressort, doivent être attribués au fœtus, plutôt qu'à sa mere, parce qu'il en est le plus susceptible par rapport à sa délicatesse. On doit également lui attribuer la cause des avortemens qui ont lieu à l'occasion de ses propres maladies. On a vu, dans la Section précédente, que souvent le fœtus est malade sans que sa mere le soit, & qu'elle se porte bien pendant que l'autre dépérit. L'excoriation, par exemple, la fievre, les convulsions, les différentes hydropisies, & d'autres maladies aiguës & chroniques le font périr seul, sans que sa mere y participe : j'ai rapporté des Observations qui le confirment.

Autres causes de l'avortement.

On a vu périr le fœtus pour avoir

le cordon ombilical trop long, ou trop court; on a observé que dans le premier cas des enfans se sont étranglés eux-mêmes, pour avoir, par leurs mouvemens, trop tiraillé le cordon qui entouroit leur col.

Hildan rapporte sur le second cas les Observations suivantes. Une femme, dès le commencement du cinquieme mois de sa grossesse, distinguoit les mouvemens du fœtus; ils diminuerent vers la fin de ce même mois; ils devinrent languissans, imperceptibles, & ils cesserent totalement. Alors les mammelles se flétrirent, & on reconnut par tous les signes ordinaires, que le fœtus ne vivoit plus. Il survint vers la fin du huitieme mois, des douleurs semblables à celles de l'accouchement, il s'ensuivit une fausse couche. On fit des recherches exactes sur la cause de la mort du fœtus, on n'en trouva que dans le cordon ombilical qui n'avoit

Cordon ombilical trop court, cause de fausses couches.

que douze pouces de long, au lieu de quelques aulnes qui doivent faire sa longueur naturelle. Hildan pense que le cordon ombilical étant si court, le fœtus en croissant sépara par son agitation & par ses mouvemens le placenta de la matrice, ce qui occasionna sa mort. Le même Auteur, selon Schurigius, a vu un autre avortement, à la fin du cinquieme mois de la grossesse, qui provenoit de la même cause; le cordon ombilical n'avoit, en celui-ci, que six pouces; cette femme avoit déja avorté deux fois.

Le fœtus peut aussi séparer le placenta de la matrice, lorsqu'il s'agite trop; si dans ses mouvemens extraordinaires il appuie trop fortement la tête, l'un des pieds, ou quelqu'autre partie sur le cordon ombilical, qui est ordinairement dans une espece de tension, il lui fait faire des efforts sur le placenta, qui étant tiraillé avec force, suit le

Il en cause également s'il est trop tiraillé.

mouvement qui l'entraîne & ses racines se détachent. Le fœtus peut nouer son cordon en se remuant, j'en ai donné des exemples; on ne peut attribuer qu'à lui même ces causes d'avortement.

On ne sauroit rapporter, sans devenir prolixe, toutes les causes d'avortement qui sont propres au fœtus; d'ailleurs il est de ces causes qu'il ne feroit pas possible de prévoir, la suivante est de ce nombre. Une femme qui se portoit très-bien avorta dans le cinquieme mois de sa grossesse; on ne comprenoit point ce qui pouvoit avoir causé la mort de ce fœtus, d'autant mieux qu'il paroissoit très bien constitué. Panarole, qui a donné cette observation, le disséqua; il trouva dans la cavité du thorax une vésicule pleine d'eau, adhérente à la trachée artere. Cette vésicule gênoit sans doute, & intercepta ensuite les mouvemens du cœur

Vésicule cause d'avortement.

& la circulation du sang, par la compression qu'elle faisoit sur les vaisseaux; c'étoit une marque bien sensible de cet avortement, & totalement propre au fœtus.

CHAPITRE II.

Moyens de prévenir l'avortement.

Les maladies de la grossesse & celles du fœtus, sont ordinairement les avant-coureurs des écoulemens, des expulsions & des avortemens. La cure méthodique de ces maladies doit comprendre tous les moyens de prévenir les accidens qu'elles peuvent produire. L'usage des six choses non naturelles que j'ai indiqué pour en préserver, doit être également employé dans la méthode préservative des avortemens; puisqu'ils sont une suite de ces maladies, les secours

Moyens de prévenir l'avortement.

Usage des six choses non-naturelles.

qui peuvent prévenir les unes, peuvent aussi prévenir les autres. On doit penser également des secours de l'art que j'ai indiqués, pour remplit les mêmes vues curatives ; je me bornerai, dans ce Chapitre, à faire connoître les secours les plus essentiels dans des cas pressans, lorsqu'il se présente des signes qui font craindre l'avortement. Ce sont les dernieres ressources que l'on peut tenter pour conserver le fœtus; elles sont souvent inutiles, lorsqu'on y a recours trop tard, & l'on doit regarder la plupart du tems comme funestes, celles qu'on emploie d'après le préjugé du public.

Des secours de l'Art.

Différens signes des avortemens prochains.

Les signes des avortemens prochains, sont différens selon la différence des causes qui les produisent, & selon la violence des symptômes. Lorsque ce sont des maladies chroniques qui les occasionnent ; ils se développent de loin en loin, & se

multiplient successivement. Ceux que produisent les maladies aiguës, sont plus violens & plus rapprochés les uns des autres : s'ils proviennent de quelqu'accident, ils sont plus ou moins pressans, ils se déclarent plutôt ou plus tard, selon sa nature.

Les signes ou les symptômes de l'avortement varient dans ces différens cas, selon les circonstances, selon les tempéramens, selon la force ou la foiblesse des malades; selon l'âge du fœtus, & selon ses ressources. On doit donc considérer ces signes dans un point de vue général, & les particulariser par leur caractère & par la nature des causes dont ils dépendent.

Les signes de l'avortement, dans les maladies chroniques, sont, en général des horreurs dans tout le corps, & principalement aux lombes, & des frissons irréguliers suivis de quelque chaleur. Ces signes sont or- Signes de l'avortement dans les maladies chroniques.

dinairement accompagnés de nausées d'inappétences, d'altération, de douleurs aux lombes, de lassitudes, de défaillances, de palpitations de cœur, d'un affoiblissement de l'abdomen, d'une haleine puante, de tristesse, de douleurs gravatives vers le pubis, de froid dans les parties de la génération. Les mammelles se flétrissent alors, il n'en sort qu'un fluide aqueux, il coule par le vagin une eau sanieuse qui devient ensuite sanguinolente: les mouvemens du fœtus diminuent peu à peu, & ils cessent entierement; s'il coule des caillots de sang avec les eaux sanguinolentes, l'avortement est décidé.

Signes d'avortement dans les maladies aiguës.

Les signes de l'avortement, dans les maladies aiguës, sont sur-tout lorsqu'elles ont un caractere épydémique ou contagieux, des fievres continues ou intermittentes, des douleurs dans tout le corps, principalement aux lombes & à la tête; des pesanteurs

fanteurs aux yeux, un météorisme de l'abdomen, un écoulement de sang pur ou aqueux, & dans les épydémies de couleur de cornaline; des douleurs convulsives de l'utérus, des hémorrhagies considérables, avec des caillots de sang, lorsque le temps de l'avortement approche.

Avortemens occasionnés par des accidens.

Les avortemens qui sont occasionnés par des accidens, tels que des chûtes, des coups, de grandes surprises; par la strangurie, la néphrétique, les spasmes douloureux, & les passions de l'ame, la terreur, par exemple, la colere, les vives surprises, sont précédés par des douleurs aux reins, par des pesanteurs aux lombes & aux cuisses, par des sensations dans la région hypogastrique, d'une pesanteur extraordinaire qui porte sur la vulve & qui semble la comprimer. Ces accidens sont annoncés ordinairement par l'écoulement d'un peu de sang vermeil; il est

suivi quelquefois d'un suintement sanguinolent qui dégénere en une perte considérable, quelques momens avant l'avortement. Si dans ces cas différens il en est quelqu'un où les malades souffrent dans l'abdomen, vers l'ombilic, de douleurs fréquentes & lancinantes, & qu'elles s'étendent vers le vagin; le cas est des plus graves, sur-tout si les malades ressentent de temps-en-temps, dans la matrice, des dispositions, ou des especes d'efforts pour expulser quelque chose d'étranger.

Moyens de prévenir l'avortement.

Comme la nature a des ressources qu'elle porte souvent au-delà de nos vues & de nos espérances; on doit toujours tenter de la seconder, lors même qu'il y a des signes d'un avortement décidé. Sans perdre de vue les indications générales que donne la maladie, on doit alors en prendre de particulieres de l'état de la malade & de celui du fœtus, & principale-

ment des forces ou de la débilité de l'un & de l'autre.

Lorsque, dans les maladies chroniques, les symptomes précurseurs de l'avortement sont accompagnés de signes qui marquent le relâchement des solides, & une foible consistence des liquides, on doit tout tenter pour rappeller les fibres des solides vers leur ton naturel, sans les irriter, & les y soutenir sans leur faire violence. Comme dans cet état, les organes des digestions ne font leurs fonctions que très-imparfaitement, on les soulage en donnant des alimens aisés à digérer, & de ceux sur-tout qui sont à demi-digérés par la nature ou par les ressources de l'Art; on doit choisir ces alimens dans les classes de ceux qui sont le moins propres à se corrompre. Nécessité des alimens aisés à digérer.

Les liquides animaux tendent aisément à la corruption, ils deviennent bientôt analogues à ceux des

malades ; il est de la prudence d'en user avec précaution. On a recours

Usage des toniques.

en même temps à de légers toniques qui ne soient pas trop échauffans, parce qu'en soutenant le ton des fibres organiques ils favorisent leurs fonctions & ils secondent la nature, du moins pendant quelques momens. J'ai vu quelquefois dans de telles circonstances, que la nature a employé ses ressources à propos, qu'elle s'est soutenue, que les forces du fœtus se sont rétablies & que les signes de l'avortement se sont dissipés, & qu'il n'a point eu lieu.

Usage des légumes & des farineux.

On doit choisir les alimens, autant qu'il est possible, parmi les légumes & parmi les farineux ; on en fait des crêmes, on les mêle avec des bouillons ; on les fait plus ou moins nourrissans, selon que la malade peut les soutenir. On fait les bouillons avec du bœuf, du mouton, de la vieille volaille ; on y ajoute des

carrotes, des poireaux, de la racine de scorsonaire, du céleri, de la laitue, & d'autres plantes semblables. On y fait infuser un peu de canelle, & on les passe par un filtre couvert d'une couche de cerfeuil. On fait prendre des œufs frais, ou on en délaie le jaune dans l'eau ou dans le bouillon, & on y ajoute, selon les circonstances, quelque aromatique simple en petite quantité. On se sert à propos de la gelée de corne de cerf, sur-tout dans les petites & dans les différens cours de ventre. On ne doit point craindre, dans ces circonstances, l'usage des légers toniques, au contraire, ils remédient au relâchement qui soutient toutes ces maladies & les augmente. Le diascordium, ou la vieille thériaque, donnés aux heures du sommeil, font de très-bons effets dans les grandes évacuations, sur-tout lorsqu'il y a des insomnies & des symptomes d'irrita-

tion. On emploie utilement des infusions de petite sauge, de cassis, de germendrée, & de légeres décoctions de quinquina, de racines, de petite valériane, de gentiane, &c. Si ces secours employés à propos ne remédient pas au relâchement des fibres, & ne rapprochent pas les fonctions de l'ordre de la nature, on peut avoir recours à de légers astringens, sur-tout lorsqu'il y a des évacuations extraordinaires.

Usage des infusions ameres.

Comme les symptomes qui précedent l'avortement, tiennent toujours en quelque chose aux affections nerveuses, sur-tout dans le relâchement des solides, on se sert à propos de la liqueur minérale anodine d'Hoffmman; on lui donne pour véhicule les eaux distillées de cerises noires, de noix, de menthe, de fleurs d'orange, ou d'autres, selon les indications qui se présentent. Il est dangereux de faire prendre des liqueurs

Anti-spasmodiques.

ſpiritueuſes dans les accidens nerveux qui ſont des avant-coureurs des avortemens. Ils relevent d'abord le ton des fibres, mais ce n'eſt qu'en forçant leur foible reſſort, elles tombent enſuite dans des relâchemens plus conſidérables, & quelquefois dans l'atonie. Le ſeul vinaigre préſenté au nez avec un linge, ſuffit dans les défaillances & dans les lypothimies; on peut ſans danger donner quelque cuillerée de vin d'Eſpagne, ou d'une potion cordiale, compoſée & ménagée, ſelon l'état de la malade, ſelon les ſymptomes de la maladie, & ſelon la nature des ſignes de l'avortement.

Danger des liqueurs ſpiritueuſes.

Cordiaux ménagés.

Les avortemens, dans les maladies aiguës, proviennent de cauſes violentes; les ſolides ſont tendus & irrités; les liquides ſont d'abord denſes, coenneux, ou dans quelqu'autre déſordre de cette nature. Les oſcillations des fibres ſe font irréguliére-

Cauſes violentes d'avortemens.

ment ; la circulation des liquides est gênée, embarrassée, & ne se fait point dans l'égalité, dans l'uniformité qu'exige l'ordre de la nature. Toutes les puissances du corps sont dans l'inquiétude & dans l'agitation ; tout est phlogose dans ces maladies, tout avoisine l'inflammation. Lorsque les

Désordres des liquides & des solides.

liquides & les solides ont demeuré quelque-temps exposés à ce désordre, les uns se divisent, les autres s'affoiblissent ; les premiers tendent à la dissolution, & les autres à l'atonie ; ils avancent insensiblement vers la gangrene, & vers une entiere extinction.

Différence des signes de l'avortement.

Les signes de l'avortement sont différens dans ces états opposés des liquides & des solides ; c'est de leur différence qu'il convient de prendre des indications préservatives pour le prévenir à propos. Dans le commencement des maladies aiguës, l'irrégularité tient de la force, de la crispa-

tion, de la roideur; elle devient ensuite l'effet de la foiblesse & de la débilité. C'est principalement dans les commencemens de ces maladies & dans leur état, que la pléthore sanguine est pernicieuse au fœtus; elle seule peut le faire périr. Les saignées sont alors d'un secours essentiel & nécessaire, tant pour le préserver des accidens dont il est menacé, que pour remédier à la maladie; les délayans, les humectans, les calmans, sont propres pour seconder l'effet de la saignée, & pour remplir les autres indications: ce sont les secours les plus convenables que l'on puisse donner à la mere & au fœtus. Dès que l'on s'apperçoit de quelque signe ou de quelque symptome de relâchement des solides, & de dissolution des liquides, il faut faire les plus grands efforts pour en prévenir le progrès. On doit redoubler ces attentions sur ces indications, dans les épydémies

Secours préservatif.

& dans les constitutions humides de l'atmosphere, dont les effets quelque violens qu'ils soient d'abord, tendent toujours à relâcher les solides, à les faire tomber dans l'affaissement, & à corrompre la masse des liquides. Les signes de l'avortement sont, dans ce dernier, approchans de la nature de ceux qu'on remarque dans les maladies chroniques, à la différence près, qu'ils sont plus graves & qu'ils exigent des secours plus pressans.

Commotions, causes d'avortemens.

Les avortemens qui ont lieu à l'occasion d'accidens extérieurs, ou des passions de l'ame, sont toujours occasionnés par des commotions violentes qui portent sur le fœtus & sur le placenta, avec assez de force pour détruire les fonctions de l'un, & pour faire séparer l'autre de la matrice. La strangurie, la néphrétique, les pierres dans les reins, font sur le fœtus, par la durée de la douleur, ce

que les autres font par la violence & par la surprise. L'effet des uns & des autres de ces accidens, est de contracter & de roidir les fibres nerveuses, au point de causer dans les vaisseaux des resserremens, des étranglemens en état de mettre le désordre dans la circulation des liquides, de la rendre irréguliere, de la suspendre, & de l'arrêter dans les visceres du bas-ventre, principalement dans la matrice, & dans le systême peu développé des vaisseaux du fœtus.

Dès qu'on s'apperçoit de signes d'avortement, après quelqu'un de ces accidens, on doit avoir recours à la saignée pour faciliter la circulation des liquides; on la réitere selon les indications que l'on prend de l'état de la mere & de celui du fœtus, & on en seconde l'effet par d'autres secours indiqués. Secours de l'Art.

Lorsque l'on a lieu de craindre que les mouvemens violens du fœtus ne

détachent le placenta, on les modere par le repos de la mere, en lui procurant du sommeil, & par le moyen des anti-spasmodiques. On prévient par le secours des lavemens, des humectans, des bains domestiques, & par un usage intérieur de décoctions émollientes, les avortemens que l'on a lieu de craindre d'une écheresse, & d'une trop grande roideur des fibres de la matrice.

Anti-spasmodiques, leur effet.

La matrice devient ordinairement trop humide à la suite de ses dérangemens ; ce peut être une nouvelle cause d'avortement ; on y remédie par le moyen des remedes discussifs, & des toniques, tels que la rhubarbe, le quinquina, les fleurs de romarin, de lavande, la sauge, la fumetere, la germendrée, la petite centaurée, la melisse, l'origan, la marjolaine, l'auronne, &c. Les bains astringens sont d'un puissant secours dans tous les cas où la matrice peche par le

Humidité de la matrice.

Moyens d'y remédier.

relâchement, & le fœtus par la foiblesse.

Il est d'un usage général, dans les Villes principales de l'Europe, que les femmes grosses se fassent saigner à quatre mois & demi, à sept, & dans le neuvieme mois. Les femmes des campagnes qui sont livrées à l'exercice & au travail, ne se font point saigner pendant leur grossesse ; cependant elles jouissent, dans le général, d'une santé parfaite, & font des enfans robustes. Les femmes des Villes, au contraire, sont valétudinaires pendant tout le temps de leur grossesse ; elles sont sujettes à des avortemens fréquens, & font des enfans foibles & délicats. Le préjugé sur la nécessité de se faire saigner, à des temps marqués de la grossesse, donne lieu à des abus préjudiciables & quelquefois dangereux. J'ai vu des femmes grosses qui ne permetroient pas qu'on les saignât, dans des cas né-

Usage utile & abusif de la saignée dans la grossesse.

cessaires, parce qu'elles étoient au commencement de leur grossesse, & qu'elles n'étoient pas parvenues au temps marqué par le préjugé; des avortemens dans le troisieme mois ont souvent été le fruit de leur obstination.

Les saignées de précaution sont nuisibles dans tous les temps de la grossesse, lorsqu'elles ne sont point indiquées par la pléthore sanguine. Lorsque celle-ci est établie, dans quelque-temps que ce soit de la grossesse, si l'on n'évacue pas par la saignée la quantité excédente du sang, l'avortement est inévitable : ces effets du préjugé occasionnent d'ailleurs d'autres accidens pleins de danger pour la mere & pour le fœtus.

On doit donc saigner dans tous les temps de la grossesse, lorsque la saignée est indiquée, & l'on ne doit jamais saigner lorsqu'elle ne l'est point. Il est rare qu'elle soit indi-

quée chez les femmes d'un tempérament pituiteux, celles dont les regles sont naturellement peu abondantes, & décolorées, celles qui sont bouffies & sujettes à des évacuations abondantes; chez celles qui digerent mal, ou qui font des digestions laborieuses; chez les délicates, enfin, les cacochimes, &c. Ces incommodités des femmes grosses dépendent d'un sang lâche, & de solides relâchés; le sang, dans cet état des liquides & des solides, n'est jamais en une quantité excédente; au contraire, la plupart du temps il n'est pas assez abondant, on ne sçauroit que nuire en l'évacuant par la saignée.

Le cas est bien différent dans la plénitude, ou la pléthore sanguine; la saignée alors est nécessaire pour prévenir des phlogoses, des inflammations, des douleurs d'entrailles, des coliques, des hémorrhagies, des dyssenteries, des fievres, & par con-

ſéquent des avortemens inévitables, ſi l'on ne les prévient pas par ce ſecours.

Il y a des femmes, dit Zacutus-Luſitanus, qui ſont ſi ſanguines, que ſi on ne les ſaigne pas de temps en temps pendant leur groſſeſſe, on les expoſe à avorter. Doit-on ſuivre alors les regles ſuggérées par le préjugé? Lorſque la pléthore eſt établie, depuis les premiers jours de la groſſeſſe, juſqu'à l'inſtant de l'accouchement, la ſaignée eſt toujours indiſpenſable. Les mêmes indications qui exigent ce ſecours, doivent ſervir de regle pour la quantité du ſang que l'on doit évacuer. Wanderviel a obſervé qu'une femme, dans une ſeule groſſeſſe, fut ſaignée quarante-neuf fois. Il falloit que le danger fût bien preſſant & bien grave pour qu'on fût obligé de faire un ſi grand nombre de ſaignées dans une groſſeſſe. Cette Obſervation ne doit point ſervir de regle ni de

modele

modele dans la pratique de la Médecine ; elle peut être regardée comme un cas unique ; il feroit bien extraordinaire d'en voir un semblable. Un Médecin doit être circonspect lorsqu'il fait saigner une femme grosse ; il ne peut ôter que la quantité excédente du sang ; s'il en diminuoit la quantité nécessaire, ce seroit toujours au préjudice de la mere & du fœtus.

La saignée est ordinairement nécessaire aux femmes grosses, lorsque dans les temps qui répondent à ceux où elles avoient leurs regles, il leur surviennent les mêmes symptomes, avant-coureurs de cette évacuation périodique, qu'elles avoient alors. Riviere dit à cette occasion, qu'une femme de Montpellier qui avoit déja avorté deux fois, étant grosse de deux mois, pour la troisieme fois, ressentit des douleurs vers l'ombilic, qui la menaçoient d'un troisieme avortement ; on la saigna, les douleurs cesserent

& ses craintes se dissiperent. Ces mêmes symptomes se renouvelloient tous les mois, on la resaignoit toujours sur ces indications, & elle accoucha heureusement d'un enfant très-sain.

CHAPITRE III.

Les causes des couches laborieuses proviennent tantôt de la mere, tantôt du fœtus.

Couches laborieuses.

La trop grande jeunesse d'une femme, une délicatesse excessive & un âge trop avancé, rendent les couches laborieuses & quelquefois impossibles. Ce ne sont pas les seuls obstacles qui s'opposent à la propagation de l'espece humaine ; il en est un nombre d'autres qui font tomber, malgré toute attente, les espérances des familles sur leur postérité.

Leurs causes.

Une femme délicate qui devient mere trop jeune, emploie, pour nourrir le fruit de ses entrailles, les principales ressources d'une nourriture qui lui seroit nécessaire à elle-même. Cette privation débilite ses forces; elles deviennent insuffisantes pour perfectionner le fœtus, & pour résister sans accident aux travaux de ses couches, qui ne peuvent être que laborieuses & pleines de danger.

Si quelquefois la nature a des caprices, & si malgré la disposition de ses loix générales, elle tolere la conception dans des femmes d'un âge avancé; elle ne peut favoriser qu'avec lenteur ou qu'en s'épuisant, la nutrition d'un fœtus, formé pour ainsi dire par le hazard. La mere devenue enceinte, dans un tems où elle ne devoit point l'espérer, peut être comparée à un arbre dont la sêve est flétrie, & dont le fruit ne peut être qu'imparfait. Quelquefois

Caprices de la nature dans la conception.

Difficultés de l'accouchement des femmes âgées.

cependant les enfans conçus ainsi, contre toute attente, acquierent assez d'accroissement pour qu'on puisse espérer de les voir naître; c'est alors qu'ils rencontrent de nouveaux obstacles, & qu'ils sont exposés à des dangers qui souvent les font périr. Les routes qu'ils doivent se frayer pour voir le jour, étoient déja flétries avant leur conception; & elles manquent, au moment de l'accouchement, de sucs en état de faciliter une dilatation suffisante pour favoriser leur sortie. Les forces d'une matrice surannée sont trop débiles pour vaincre des obstacles puissans, qui s'opposent à ses foibles efforts; le fœtus est déja déplacé, il ne reçoit plus de substance qui le soutienne; la nature fait de nouveaux efforts pour le mettre en liberté; quelquefois elle y réussit, mais souvent elle succombe, l'enfant périt en naissant,

& fouvent avant que de naître.

La foibleffe des femmes qui, pendant leur groffeffe, ont été affligées de maladies aiguës, ou d'incommodités chroniques, ne peut que les expofer à des couches laborieufes, faute de reffources pour en faire d'heureufes felon leurs defirs. Tantôt on voit la matrice fe rompre dans les couches laborieufes, & les rendre impoffibles; ce font d'autres fois des fquirrhes, des imperforations, des abfcès, des ulceres, des membranes trop denfes, trop de graiffe, une pléthore confidérable, des os trop ferrés, qui empêchent la matrice de fe dilater, & qui s'oppofent au paffage de l'enfant: les couches avec ces accidens, ne peuvent être que laborieufes, difficiles, & quelquefois impraticables.

Maladies aiguës & chroniques, caufes de couches laborieufes.

Il n'eft point rare que des convulfions générales dans tout le corps, & de particulieres à la matrice, s'op-

Effets des convulfions.

posent à la naissance du fœtus. Ce viscère quelquefois est si sensible & si irritable, que les douleurs, au lieu de favoriser la dilatation de son orifice, comme elles le sont ordinairement, le tiennent dans une contraction spasmodique, qui s'oppose à l'accouchement, & le rend difficile ou malheureux. Cela arrive principalement, lorsque les membranes de la matrice ou de son col, souffrent de douleurs qui proviennent de toute autre cause que de celles qui produisent les douleurs inséparables du travail de l'accouchement. Comme le col de la matrice doit se dilater extrêmement dans le tems de l'accouchement, la liqueur de l'amnios lui devient nécessaire par favoriser sa dilatation, en l'humectant par son écoulement; si cet écoulement ne se fait pas dans un tems convenable, s'il a lieu trop tôt, s'il ne se fait que trop tard,

Effets des douleurs de la matrice.

Ecoulement des eaux retardé, cause de couches laborieuses.

ou s'il ne se fait point, ce sont autant de causes de couches laborieuses.

Le fœtus rend les accouchemens laborieux, lorsqu'il a la tête ou les épaules trop grosses, lorsqu'il est monstrueux, hydrocephale, atteint d'une ascite, ou d'une hydropisie générale. Le passage alors ne peut pas se dilater assez pour le recevoir & pour faciliter sa naissance ; il est rare qu'il naisse sans le secours de l'art, même dans le cas où il seroit d'ailleurs bien constitué.

Les enfans, dans l'accouchement naturel, doivent se présenter par la tête ou par les pieds ; Hippocrate, Galien, Pline, regardoient l'accouchement par les pieds comme étant contre nature. Les Médecins du quatorzieme siecle ne pensoient pas de même ; ils l'approuvoient au contraire. Les Accoucheurs du siecle précédent, & ceux de celui où nous

Quel est l'accouchement naturel.

vivons, le regardent comme moins douloureux, plus aisé, plus prompt & plus sûr que celui qui se fait par la tête.

Plusieurs causes d'accouchemens laborieux.

Lorsque, dans l'accouchement, l'enfant se présente irrégulierement & contre l'ordre adopté par la nature; par le dos, par exemple, par le ventre, par l'un des côtés, par les fesses, par les genoux, il ne peut être que difficile & laborieux. Il en est de même, lorsque la tête ne répond pas à la direction du vagin; lorsque la face est tournée vers le pubis; lorsque la tête se présente en même-tems qu'une ou les deux mains; lorsqu'il ne paroît qu'un pied, ou lorsque l'on voit en même-tems un pied & un genou; lorsqu'il vient par les coudes, par les épaules, &c. Si deux gemeaux font la culbute à la fois, il est impossible qu'elle soit réguliere, l'un des deux doit être mal placé; celui qui répond au paf-

sage fait toujours obstacle à l'autre. Quelquefois le placenta précede l'enfant, il obstrue l'orifice de la matrice, & l'accouchement ne sçauroit se faire sans le secours de l'Art. Il arrive aussi que les eaux de l'enfant ne s'évacuent pas, parce que les membranes n'ont pas pu se rompre par rapport à leur densité; elles sortent avec le fœtus & les eaux; j'ai vu deux accouchemens de cette espece; ils avoient été très-laborieux; l'un des enfans étoit mort, l'autre vécut; je le vis quelques années après, il étoit assez robuste. Mauriceau a vu accoucher d'enfans morts, pour n'avoir pas eu la précaution de rompre les membranes à temps.

Lorsque le cordon ombilical est trop court, on doit craindre un accouchement difficile; il contraint le fœtus qui ne peut pas se remuer par rapport à cet obstacle. Mauriceau observe qu'un cordon ombilical trop

court, contribue à rendre toutes les douleurs du travail de la mere très-lentes & entrecoupées. Une femme qu'il accoucha eut un travail long & laborieux ; les douleurs furent entrecoupées pendant plus de vingt quatre heures ; elles portoient toujours vers les reins, & dans le bas-ventre, en forme de barre, au lieu de prendre leur détermination vers le passage, comme font ordinairement les bonnes douleurs. Ces inconvéniens provenoient de ce que le cordon ombilical étoit trop court ; il faisoit malgré cela un tour au col, ce qui l'empêchoir de se porter vers l'orifice de la matrice. D'ailleurs, il ne pouvoit pas faire des mouvemens sans tirailler en même-temps l'arriere faix, ce qui occasionna une perte de sang considérable, d'autant plus que ce fœtus n'avoit que huit mois : il mourut le lendemain du jour de sa naissance. Mauriceau pense que cette couche

avoit été prématurée, parce que le cordon ombilical étant trop court avoir empêché le fœtus de faire ses mouvemens naturels & nécessaires.

Deventer a observé qu'il n'est point de situation du fœtus, que le cordon ombilical, lorsqu'il est trop long, ne puisse précéder dans l'accouchement & le rendre laborieux, soit qu'il se présente seul, ou en même-temps que quelque membre. Cet Auteur ajoute que, lorsque le cordon ombilical est trop long, il fait plusieurs circonvolutions autour du col, du milieu du corps, des bras, ou des cuisses, & qu'il en survient toujours quelqu'accident dangereux. C'est une cause de mort pour l'enfant, si les Sages-Femmes n'ont pas l'adresse d'y remédier.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les accouchemens laborieux; l'étendue & la disposition de cet Ouvrage ne me le permettent pas; il

faudroit des Volumes entiers pour en éclaircit toutes les difficultés. Il seroit heureux que l'on s'appliquât à développer cette partie de la Chirurgie ; on travailleroit utilement pour l'Etat & pour l'humanité.

CHAPITRE IV.

Accouchement.

Accouchement, ce que c'est. L'on entend par accouchement, la sortie du fœtus hors de la matrice ; c'est ce qu'on appelle la naissance de l'enfant. Il paroît que le terme générique, *accouchement*, ne peut être appliqué qu'à la naissance de l'enfant, depuis le septieme mois de la grossesse, jusqu'à la fin ; il ne peut signifier en général que la naissance de l'enfant en vie. On comprend sous cette dénomination, l'accouchement naturel, le prématuré, & le retardé ;

Comment il doit s'entendre.

on ne doit entendre, par ces différences, que la naissance des enfans vitaux.

On sçait qu'il naît des enfans à sept mois, qu'ils vivent & qu'ils paroissent autant dans leur perfection que ceux qui naissent au terme ordinaire. Cependant, si ces enfans de sept mois n'ont pas acquis une perfection suffisante pour pouvoir vivre, l'accouchement est prématuré : il en est de même du huitieme mois. On connoît si l'enfant peut vivre, ou ne le peut pas, par ses ongles ; ils sont toujours formés lorsqu'il est dans sa perfection, & ils ne le sont point lorsqu'il est prématuré.

Enfans de sept mois.

Enfans de huit mois.

La perfection de l'enfant à sept mois, doit être regardée comme un fruit précoce ; il nous représente la disposition d'un ordre particulier que nous ne connoissons pas ; les accouchemens retardés sont sans doute le fruit d'un ordre opposé, également

Enfans à sept mois, fruit précoce.

inconcevable. J'ai suffisamment parlé au Chapitre précédent, des accouchemens laborieux, on peut comprendre sous leur dénomination ceux qui sont contre-nature; on ne distingue les uns des autres, que par le plus ou le moins de danger dont ils sont susceptibles. Je crois qu'on doit entendre par fausses couches, les accouchemens d'enfans morts depuis le commencement du septieme mois de la grossesse, jusqu'au dernier terme possible des accouchemens retardés. Les fausses couches reconnoissent les mêmes causes que les avortemens, on peut les prévenir par les mêmes moyens.

Accouchemens contre-nature.

Obscurité de la cause de l'accouchement.

Je n'entreprendrai pas de faire des recherches sur la cause physique de l'accouchement; le premier mobile, dans les mysteres de la nature, est impénétrable aux hommes; on voit les effets de la génération, mais on ne connoît point l'essence qui l'a pro-

duire. On voit par l'accouchement des êtres parfaitement organisés, sans connoître la cause qui a formé leurs organes.

L'embrion reçoit son activité de la conception; dès qu'il est parvenu de la trompe à la matrice, les fonctions de ce viscere, prennent un nouvel ordre, elles n'ont plus pour objet que sa nutrition, son développement & sa croissance. Une rosée subtile inonde sa cavité, peu à peu elle s'insinue dans des pores qui se développent insensiblement dans ce bain de vapeur. Les parties de cette rosée, les plus propres à la nutrition s'assimilent à des fibres mucueuses d'un fœtus encore informe, qui acquiert insensiblement la figure humaine. Pendant ce développement du fœtus, les eaux de l'amnios se forment, le cordon ombilical se fortifie, le placenta prend un plus grand volume, il pousse des racines vers la matrice,

Activité de l'embrion.

Différens progrès du fœtus.

De ses membranes.

Du placenta. il forme des adhérences avec ce viſcere, & il établit avec le fœtus des communications plus conſidérables. Les organes du fœtus, ſes os, ſes viſceres, ſes membranes, marquent leur place & ſe perfectionnent; chaque organe fait ſes fonctions particulieres, & ils concourent tous enſemble aux fonctions générales.

Développement du fœtus, augmentation du volume de la matrice. A meſure que le fœtus ſe développe, la matrice prend un plus grand volume, elle s'éleve inſenſiblement vers l'épygaſtre, où elle trouve moins de réſiſtance qu'ailleurs; elle ſe dilate ſur-tout vers les trompes, à la faveur d'un nombre de ſinuoſités qui rendent, dans ces parties, ſa dilatation plus aiſée. Une matrice pleine d'un fœtus formé, occupe preſque toute la capacité de l'abdomen; quelquefois elle éleve le diaphragme de façon qu'il comprime les poumons & gêne la reſpiration. Malgré cette dilatation énorme de la matrice, les

parois

parois de ce viscere conservent toujours dans ses progrès, la même densité & la même épaisseur qu'elles avoient avant la grossesse : c'est l'effet des substances fécondes dont elles sont imbibées. Il n'est que l'orifice de la matrice qui s'amincit & prend plus d'étendue, à mesure qu'il s'éloigne de son fond. Le corps de ce viscere conserve sa force, elle augmente même pendant le progrès de la grossesse, à mesure que son orifice devient insensiblement moins capable de résistance : la nature prévoyante a soin de soutenir cet ordre pour remplir ses vues & pour parvenir à ses fins.

Densité de la matrice.

Elle conserve sa force.

Son orifice s'amincit.

Les mouvemens du fœtus sont assez extraordinaires après le quatrieme mois, ils augmentent toujours jusqu'à l'accouchement. Lorsqu'il est parvenu à un point suffisant de perfection pour se suffire à lui-même, sans d'autre secours que celui des six choses non-naturelles, il cherche à naître ; il

Mouvemens du fœtus, leurs progrès.

fait des efforts, il franchit ses barrieres, ou pour mieux dire, il rompt ses membranes, de même que les fœtus des oiseaux, des insectes, rompent par leurs efforts les coques des œufs qui les contiennent. Les efforts du fœtus seroient impuissans s'ils n'étoient pas secondés par une action de la matrice propre à le faire avancer vers son orifice; elle doit concourir à sa naissance, puisqu'elle a concouru à sa perfection.

Il rompt ses membranes.

Quelle est la puissance qui détermine la matrice à commencer l'action qui la concerne, dans le méchanisme de l'accouchement? Je ne le comprends pas, mais je conçois l'ordre qu'elle suit dans son exécution. Ce viscere est contenu par quatre ligamens assez forts; il y en a deux qu'on nomme larges; les autres on les appelle ronds. Les premiers prennent leur origine dans le péritoine, & s'insérent dans l'utérus, aux deux côtés

Premier mobile de l'accouchement.

Ligamens de la matrice.

de son fond ; ils s'y répandent en se divisant en des fibres charnues. Les Médecins du dernier siecle regardoient avec raison ces fibres comme musculeuses, & les considéroient comme très-propres à comprimer & à pousser, dans le travail de l'accouchement, le fond de la matrice vers son orifice. Les autres ligamens sont longs, nerveux, & de figure ronde ; ils prennent leur origine aux deux côtés du fond de l'utérus, s'inserent dans le péritoine, percent dans sa duplicature, & la suivent ; ils se répandent ensuite dans les aînes, vers les routes que tiennent les vaisseaux spermatiques dans les hommes. Les fibres musculeuses des ligamens larges se contractent dans l'accouchement, elles poussent & déterminent le fond de la matrice vers son orifice ; les ligamens ronds augmentent cette compression par une suite du même méchanisme ; tous les muscles du bas-

Leur action dans l'accouchement.

Action concourante des muscles du bas-ventre. ventre, sur-tout les épygastriques & les pyramideaux y concourent puissamment. Le corps de la matrice, à la faveur de toutes ces puissances, agit sur l'enfant, & tend à surmonter la résistance de son orifice qui s'amincit de plus en plus en se dilatant : l'enfant fait en même-temps des efforts par ses propres forces & par une suite nécessaire de l'action méchanique générale, & il parvient au moment de sa naissance, où je le reprendrai dans le second Volume.

Naissance de l'enfant.

Fin du Tome premier.

TABLE

Des Chapitres, des Sommaires, & des Observations contenus dans ce premier Volume.

PREMIERE ÉPOQUE.

De la Génération, de la Conception, & des Maladies du Fœtus jusqu'à l'Accouchement.

SECTION PREMIERE.

HISTOIRE DE LA GÉNÉRATION.

CHAPITRE PREMIER.

DE la Génération. page 1
Sentimens de Pythagore sur la génération. 3
Sentiment d'Hippocrate, de Platon, d'Aristote, & de Descartes. 7
Découvertes anatomiques sur la génération. 9

Analogie des œufs des vivipares & des ovipares. 13
Trompes de Fallope. 14
Vers spermatiques ; homoncules organisés. 18, 21
Systême de M. de Buffon. 23
Sentiment d'un Anonyme. 24
Systême de M. Nédham. 25
Obscurité de ces Systêmes. 26

CHAPITRE II.

Les animaux vivipares prennent leurs principes dans les œufs, de même que les plantes dans leurs semences.

27
Œufs, principes des êtres vivans. ibid.
Observations d'Hippocrate. 28
— Des ovaires. 29
Analogie des œufs avec les semences des plantes. 30
Organes des deux sexes dans les plantes. 33
Plantes mâles & femelles. 34
Femme accouchée d'un œuf. 35
Œufs de coq. 36
Différence dans la génération. 36

CHAPITRE III.

Œufs des femmes & leur fécondation. Progrès de la croissance du Fœtus. 39
Système vraisemblable de la génération. 41
Fécondation des œufs. *ibid.*
Semence de l'homme peu connue. 42
Suc des prostates. 43
Route de la semence dans la génération, & Observations. 44
Etat de l'utérus dans la conception. 46
La fécondation ne se fait pas par l'orifice de la matrice. 47
Superfétation. 48
Sentiment vraisemblable sur la fécondation; Observation qui le confirme. 57
Œuf fécondé, fonctions de l'ovaire. 61
Fonction de la trompe. 62
Œuf sorti de ses routes. *ibid.*
Embrion formé dans l'ovaire. 63
Fœtus formé dans la trompe, dans le bas-ventre. 64, 65

CHAPITRE IV.

Progrès de la croissance du fœtus. 67
Ses progrès au quinzieme jour, à trois semaines, à un mois, à six semaines. 67, 70

Principes des os, progrès de l'ossification. 71
Epine du dos. 73
Progrès des os au quatrieme mois. 75
Comparaison des proportions du fœtus. 77

CHAPITRE V.

Le Placenta, le Cordon ombilical, les Membranes du Fœtus & leurs fonctions. 78

Attache, description, situation, & nutrition du placenta. 79, 81
Communication des vaisseaux du placenta avec ceux de la matrice. 82
Composition du cordon ombilical, ses circonvolutions; preuves que le sang y circule. 83
Observation sur ce cordon. 109
Gelée entre les vaisseaux du cordon, son origine. 86
Membranes du fœtus, leur prompt accroissement. 88, 110
Liqueur de l'amnios, sa qualité; elle sert à la nutrition. 89, 93
Transpiration du fœtus. 92
Urines du fœtus. 94
Variations de la situation du fœtus. 95

CHAPITRE VI.

Nutrition du Fœtus. 96

Sentimens des Anciens & des Modernes sur la nutrition du fœtus. 97
Qu'est-ce que le thymus; son usage. 100
Différens sentimens sur la nourriture du fœtus; la liqueur de l'amnios sert à sa nourriture; opinions sur ce sujet, & ce qui paroît vraisemblable. 102, 107, 111, 119, 129 & 248
Circulation des liquides dans le fœtus. 108
Progression du sang de la mere au fœtus; doutes sur cette communication; Observations qui l'établissent. 113, 115
Observation concernant le développement du fœtus. 122

CHAPITRE VII.

Grossesses vraies & fausses. 124
Observations sur de fausses grossesses. 129

CHAPITRE VIII.

Signes de la conception & de la vraie grossesse. 131
Signes infideles. *ibid.*
Signe vraisemblable, difficulté de le distinguer. 132
Grossesse extraordinaire. 139

SECTION II.

Accidens auxquels l'Embrion est sujet dans sa formation & dans son premier développement.

CHAPITRE PREMIER.

Conceptions fausses & irrégulieres. 141
Caracteres des fausses conceptions. *ibid.*
Moles, leur différence. 143
Linéamens de l'embrion, viciés. 150
Faux germes *ibid.* Leurs signes. 155
Signe des fausses grossesses. 155
Fœtus languissans, symptomes qui indiquent leur langueur. 154, 158
Fœtus difformes. *ibid.* Monstres; cause de leurs productions; Observations. 160, jusqu'à la page 164

CHAPITRE II.

Causes éloignées des conceptions fausses, des irrégulieres & des foibles. 165
Cause des fausses conceptions. *ibid.*
Inertie de l'embrion. 167
Effet de la matiere prolifique mal conditionnée. 168

Suc nourricier de la mere, mal conditionné, nuisible à l'embrion & au fœtus. 169
Débilité, délicatesse des femmes, causent de fausses conceptions, ou empêchent qu'elles ne conçoivent. Abus dans le régime, passions de l'ame, ses causes. 170, 171
Moles dangereuses. Observations sur une mole. 171, 173
Effets des passions sur le fœtus. 172
Etat valétudinaire des meres, cause de la débilité de leurs enfans. 175
Les vices de la matrice nuisent à la génération. 177
Mauvais effets des fleurs-blanches. 178
Imprudence de marier les filles trop jeunes; âge propre au mariage. 179, 210
Effets d'une matrice trop petite. 181
Les fausses conceptions proviennent aussi de l'homme. 184
Ressemblance des enfans avec leurs peres; cause de cette ressemblance. 185, 190
Cause des conceptions manquées. 191
Qualités de la semence. *ibid.*
Cause de la dégénération de l'espece humaine. 192, 227
Moyens de faire des enfans robustes. 195

*

CHAPITRE III.

Sources des maladies héréditaires du fœtus. 198

Affinité de la matiere prolifique avec l'embrion. 202

D'où dépendent les conformations contre-nature. 203

Pulmonie héréditaire. 204

Différens effets des maladies héréditaires; leurs guérisons. 226, 228, 331

Communication de la maladie vénérienne. 207

CHAPITRE IV.

Recherches sur les moyens généraux de prévenir les fausses conceptions, les irrégulieres & les foibles. 209

Conceptions prématurées; leurs dangers. 211

L'embrion tient de la qualité du suc nourricier. 217

Incommodités des femmes valétudinaires après la conception. 218

Moyens de rétablir la matrice dérangée. 221

Moyens de prévenir les conceptions irrégulieres. 223

SECTION III.

Exposition succinte des principales maladies des femmes enceintes, leurs causes, & leurs rapports avec le fœtus : indications des moyens propres à les prévenir.

CHAPITRE PREMIER.

Maladies des femmes grosses. 230

Caractere des maladies de la grossesse. 231

Maladies communes aux femmes grosses, & non grosses. 232

Mauvais effets de ces maladies sur le fœtus. *ibid.*

Analogie entre la mere & le fœtus. 235

Division de ces maladies en trois temps. 236

Maladies du premier, second & troisieme temps. 237

CHAPITRE II.

Causes générales des maladies particulieres à la grossesse. 239

CHAPITRE III.

Causes particulieres des maladies de la grossesse dans son premier temps. 244

Effets de la conception. *ibid.*
Ressources de la nature dans les femmes grosses. 246
Incommodités du premier temps, leurs causes, leurs effets ; appétit désordonné, déréglé ; cardialgie ; observation ; asthmes spasmodiques ; hémorrhoïdes supprimées ; mouvemens spasmodiques, & leurs causes ; irritations des nerfs. 249, jusqu'à 266
Effets de la matrice dans ces douleurs ; symptomes de la matrice en souffrance. 268, 270
Effets des engorgemens sanguins. 271
Hoquet, ses causes. 272
Engorgemens des visceres, cause des convulsions du diaphragme. 273
Vertiges, ses causes. 274
Cours de ventre des femmes grosses ; diarrhées, ses causes ; dyssenterie ; ses symptomes ; gangrene dans la dyssenterie ; tenesme, ses causes ; lyenterie ; cœliaque ; goût dépravé, cause des cours de ventre. 275, jusqu'à 281
Causes des vices du chyle ; circulation de la

bile, & cause de sa dépravation, ses effets; relâchement des solides, ses effets; liquides trop roides, trop denses, leurs effets. 281, jusqu'à 284

Diarrhées des femmes grosses, leurs especes, leurs causes; diarrhée séreuse, ses causes. 285, 287

Diarrhée bilieuse. 289

Regles dans la grossesse, leurs causes. 291

Pertes des femmes grosses, leurs signes, leurs symptomes; autres causes. 292, jusqu'à 296

Cachexie, ses causes, ses signes. 296

Syncope, ses symptomes. 300

Différence de la lypothimie & des convulsions, ses causes. 301

CHAPITRE IV.

Maladies du second temps de la grossesse. 302

La toux, ses causes, ses effets; palpitation de cœur, ses causes; compression de la matrice portée trop haut; son relâchement; ses effets sur les entrailles. 305, jusqu'à 313

CHAPITRE V.

Maladies du dernier temps de la grossesse. 313

Etat de la matrice, ses effets; sa compression sur la vessie; observation. 313, jusqu'à 316

Constipation, ses effets. 317

Hémorrhoïdes, leurs causes. 318

Effets de la compression des veines crurales; bouffissures, varices. 319

Ecoulement de sérosités, ses causes, temps où il survient; observation; écoulement séreux différent de la liqueur de l'amnios. 321, 324

Spasmes de la matrice, leurs effets sur le fœtus, leurs signes. 325

Chûtes des femmes grosses. 328

CHAPITRE VI.

Effets que produisent sur le fœtus les maladies du premier temps de la grossesse. 328

Effets des vomissemens des femmes grosses. 331

Effets de la toux, des appétits dépravés, de la cardialgie, des douleurs spasmodiques, du hoquet, des vertiges, des cours de

de ventre, de la dyssenterie, du tenesme, des évacuations périodiques, des pertes, de la cachexie. 332, jusqu'à 348

CHAPITRE VII.

Effets que produisent sur le fœtus les maladies du second temps de la grossesse. 349

Toux, palpitation de cœur, aigreurs, insomnies, relâchement de la matrice. 350, jusqu'à 354

CHAPITRE VIII.

Effets que produisent sur le fœtus les maladies du dernier temps de la grossesse. 355

Effets du gonflement des vaisseaux hémorrhoïdaux, varices, œdeme des extrémités, écoulement des sérosités, fausse hydropisie de la matrice, spasmes de la matrice, observation, chûtes, blessures, leurs effets. 356, jusqu'à 372

CHAPITRE IX.

Abus commis dans le régime de vie, cause générale des maladies de la grossesse. 372

Maladies du tempérament. 374
Effets des accidens dans la grossesse; moyens de les prévenir. *ibid.*

CHAPITRE X.

Moyens généraux de prévenir les maladies du premier temps de la grossesse. 376

— Par le régime; l'usage de l'air; observations sur ses effets, sur le choix qu'il faut en faire. 373, jusqu'à 384
Rafraîchissemens dans les chaleurs. 385
Précautions contre le froid. 387
Précautions contre l'humidité de l'air. 388
Nourriture pendant la grossesse. *ibid.*
Moyens de prévenir les effets du dégoût. 390
Attention sur la boisson. 395
Usage de l'exercice. 397
Mauvais effets des excès dans les plaisirs pendant la grossesse. 398
Libertés abusives du mariage. 400

Effets de la molleſſe. *ibid.*
Exercice des femmes délicates. 401
Sommeil, paſſions, évacuations naturelles. 402 & *ſuiv.*
Reſſources de l'Art dans les maladies du premier temps de la groſſeſſe. 408
Moyens de remédier à la pléthore ſanguine. 409
Bains, leurs effets dans la pléthore ſanguine, leur uſage dans la groſſeſſe. 412
Moyens de prévenir la pléthore humorale. 415 & 420
Précautions néceſſaires pour préſerver des effets de l'excès de roideur & de débilité. 417

CHAPITRE XI.

Moyens généraux de prévenir les maladies du ſecond temps de la groſſeſſe. 422

Gêne dans les fonctions des viſceres du bas-ventre; moyens d'en prévenir les effets. 424
Moyens de modérer les faux beſoins de manger. 426
La boiſſon trop abondante eſt nuiſible. 427
Préſervatif de la ſoif exceſſive. 429

Préservatifs des toux, des palpitations du cœur. 431 & 436
Mauvais effets des corps de baleine. *ibid.*

CHAPITRE XII.

Moyens généraux de prévenir les maladies du troisieme temps de la grossesse. 438
Préservatif des engorgemens variqueux, des œdémaries des extrémités; des spasmes de la matrice, & des autres parties; saignée dans les spasmes de la matrice. 439 *& suiv.*
Observation sur des spasmes surprenans. 443
Points déterminans des convulsions; observations sur ces points. 444
Moyens de prévenir les accidens cachetiques de la grossesse. 447
Regle de l'exercice des femmes dans le dernier temps de la grossesse. 448
Effets des saignées dans ce troisieme temps; des bains domestiques; erreurs sur les bains dans la grossesse; cas où ils sont utiles; mauvais traitemens des bains froids. 444 *& suiv.*
Anti-spasmodiques dans les convulsions. 455

❋

SECTION IV.

Maladies communiquées au fœtus, & celles qui lui sont propres.

CHAPITRE PREMIER.

Maladies communiquées au fœtus. 457

Maladies vénériennes héréditaires. 458
Observation sur une gonorrhée héréditaire. 459
Observation sur des véroles héréditaires. 460
Symptomes différens de ces maladies. *ibid.*
Convulsions des femmes enceintes se communiquent au fœtus; observation. 461
Effets de l'irritabilité des fibres du fœtus. 463
Fievres se communiquent au fœtus. 464
Petite vérole lui est communiquée. 466, jusqu'à 472
Ancienneté de la petite vérole, indéterminée. *ibid.*
Jaunisse se communique au fœtus; celle qui lui est propre. 473, 493
Coups & chûtes lui sont communiqués. 474

CHAPITRE II.

Maladies générales, propres au fœtus.

445
Effets de l'air sur le fœtus. 478
Effets du suc nourricier du fœtus mal conditionné. 479
Le fœtus est sujet à la fievre. 480
Hydropisie du fœtus. 481
La petite vérole des meres ne lui est pas toujours communiquée; il peut avoir la petite vérole, la mere ne pas l'avoir. 485, 487
Mouvemens convulsifs du fœtus; ses nerfs très-irritables. 489 & *suiv.*
Fœtus glacé. 463
Maladies qui changent la nature du fœtus. 494

CHAPITRE III.

Maladies de la peau qui sont propres au fœtus. 495

Sa peau est aisément altérée; excoriation; observation; boutons & pustules; taches, & leurs différentes especes. 497 & *suiv.*

CHAPITRE IV.

Maladies de la tête qui sont propres au fœtus. 504
Hydrocéphale, ses effets; observation. 505 & *suiv.*

CHAPITRE V.

Est-il des maladies de la poitrine propres au fœtus? 513
Maladies de la poitrine qui lui sont propres. *ibid.*
Hydropisie de poitrine; observations ridicules sur le hoquet, sur des cris prétendus du fœtus, & sur ses pleurs. 513 & *suiv.*

CHAPITRE VI.

Maladies du bas-ventre, propres au fœtus. 526
Hydropisie ascite du fœtus; vraie & fausse ascite, leurs causes & symptomes; observations. 527
Hydrocele, ses causes. 529
Hernies extraordinaires. 531
Accident extraordinaire du fœtus. 533

Fœtus consumé par les vers ; symptomes de ces vers. 534
Vers dans la Matrice. 536

CHAPITRE VII.

Quels moyens faut-il prendre pour préserver le fœtus des maladies qui lui sont propres? 537
Moyens. *ibid.*

SECTION V.

Maladies de la grossesse qui dépendent tantôt de la mere, tantôt du fœtus ; & l'accouchement naturel.

CHAPITRE PREMIER.

L'avortement en général. 539
Quest-ce que l'avortement? 540
Ecoulement de l'embrion ; expulsion. *ibid.*
Matrice trop étroite, ses effets. 542
Pléthore sanguine & humorale, leurs effets. 543
Pierre dans les reins, compression, coups, mouvemens violens du corps, extension

des bras, le froid, passions de l'ame, causes d'avortement, 545 & *suiv.*
Hémorrhagies dangereuses dans la grossesse. 553
Débilité des solides, cause d'avortement; observation. 555
Cours de ventre, cause d'avortement; observation. 558
Constipation, cause d'avortement. 560
Des suppressions d'urine. 562
Odeurs, cause d'avortement; observation. 563
Squirrhe de la matrice dans la grossesse, ses effets. 567
Avortement causé par des vents. 568
Autres causes. 569
Cordon ombilical trop court ou trop tiraillé, cause de fausses couches. 570
Vésicule, cause d'avortement. 572

CHAPITRE II.

Moyens de prévenir l'avortement. 573
Différens signes des avortemens prochains. 574
Signes de l'avortement dans les maladies chroniques. 575
Signes dans les maladies aiguës. 576

Avortemens occaſionnés par des accidens. 577
Moyens de les prévenir; alimens faciles à digérer; uſage des toniques, des légumes, & des farineux; des infuſions ameres, des anti-ſpaſmodiques; cordiaux ménagés; danger des liqueurs ſpiritueuſes. 578 & ſuiv.
Différences des ſignes de l'avortement; ſecours préſervatif. 584 & ſuiv.
Humidité de la matrice, moyens d'y remédier. 588
Uſage utile & abuſif de la ſaignée dans la groſſeſſe. 589

CHAPITRE III.

Les cauſes des couches laborieuſes proviennent tantôt de la mere, & tantôt du fœtus. 594
Couches laborieuſes, leurs cauſes. *ibid.*
Difficulté de l'accouchement des femmes âgées. 596
Maladies aiguës & chroniques, cauſes des couches laborieuſes. 597
Effets des convulſions, des douleurs de la matrice, des écoulemens des eaux. 597 & ſuiv.

Accouchement naturel. 599
Plusieurs causes d'accouchement laborieux. 600

CHAPITRE IV.

Accouchement.

Ce que c'est. 604
Enfans de sept, de huit mois; à sept mois fruit précoce. 605
Activité de l'embrion; différens progrès du fœtus; de ses membranes, du placenta. 607
Développement du fœtus, Dilatation de la matrice, densité de la matrice. 608
Mouvemens du fœtus, leurs progrès. 609
Premier mobile de l'accouchement, ligamens de la matrice; leur action. 610
Action concourante des muscles du bas-ventre; naissance de l'enfant. 612

Fin de la Table des Chapitres.

ERRATA.

PAGE 186, ligne 9, *Stobæ*, lisez *Stobole.*
Page 221, ligne 12, *s'unit*, lisez *suinte.*
Page 332, lig. 16, *délâchent*, lisez *détachent.*
Page 467, à la note, *cinq*, lisez *quatre.*
Page 598, ligne 20, *par*, lisez *pour.*

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un manuscrit intitulé : *La Conservation des Enfans, ou les moyens de les fortifier, préserver & guérir des maladies auxquelles ils sont sujets depuis l'instant de leur existence, jusqu'à l'âge de puberté.* L'importance du sujet, & la maniere dont il est traité, me font juger cet Ouvrage très-digne de l'impression. A Paris, ce 27 Octobre 1767. *Signé*, MACQUART, Docteur-Régent, ancien Professeur de la Faculté de Médecine de Paris, & Médecin de l'Hôpital-Royal de la Charité.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur RAULIN, Docteur en Médecine, & l'un de nos

Médecins, fervans par quartiers, Nous a fait expofer qu'il defireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage de fa compofition, intitulé : *De la Conservation des Enfans, ou les moyens de les fortifier, préferver & guérir des maladies auxquelles ils font fujets depuis leur exiftence, jufqu'à l'âge de puberté*; s'il Nous plaifoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceffaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expofant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préfentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui femblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le temps de feize années confécutives, à compter du jour de la date des Préfentes. FAISONS défenfes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perfonnes, de quelque qualité & condition qu'elles foient, d'en introduire d'impreffion étrangere dans aucun lieu de notre obéiffance : comme auffi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait fous quelque prétexte que ce puiffe être, fans la permiffion expreffe & par écrit dudit Expofant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confifcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expofant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous

dépens, dommages & intérêts ; A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du préſent Privilège ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des préſentes ; DU CONTENU deſquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſigni-

fiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le deuxieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante-sept, & de notre Regne le cinquante-troisieme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

Signé, LE BEGUE.

JE cede & transporte à M. MERLIN, Libraire à Paris, pour toujours, le présent Privilege, pour en jouir à sa volonté. A Paris, le deux du mois de Février mil sept cent soixante-huit.

Signé, RAULIN.

Registré le présent Privilege, & ensemble la cession, sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1652, *fol.* 371, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 22 *Février* 1768.

Signé, GANEAU, *Syndic.*

De l'Imprimerie de P. ALEX. LE PRIEUR, Imprimeur du Roi.